

## DERNIÈRES PARUTIONS DANS LA COLLECTION

105. MONTFAUCON DE VILLARS, Henri de. *Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les sciences secrètes*. Avec l'adaptation du *Liber de Nymphis* de Paracelse par Blaise de Vigenère (1583). Édition présentée et annotée par Didier Kahn. 2010.
106. SCARRON, Paul. « *Un vent de fronde s'est levé ce matin* ». Poésies diverses attribuées à Paul Scarron (1610-1660). Textes originaux, publiés avec notes et variantes par Hubert Carrier. Avant-propos de Christian Péligray. 2012.
107. CARDINAL DE RETZ. *Œuvres complètes*. Tome VII : *Conjurat[i]on de Fiesque et Pamphlets*. Textes établis, avec introduction, notes, bibliographie, index des noms de personnes, index des noms de lieux, reproduction de manuscrits, illustrations, par Jacques Delon. 2011.
108. ARNAULD, Antoine, NICOLE, Pierre. *La Logique, ou l'art de penser*. Édition critique par Dominique Descotes. 2011.
109. LESAGE, Alain-René. *Œuvres complètes*, tome 2. Sous la direction de Christelle Bahier-Porte et Pierre Brunel. *Théâtre II. Théâtre « français »*. Édition critique par Christelle Bahier-Porte et Sophie Marchand. 2012.
110. RACINE. *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. Édition établie, présentée et annotée par Jean Lesaulnier. Préface de Philippe Sellier. 2012.
111. SOREL, Charles. *La Bibliothèque française (1667)*. Édition critique réalisée par Filippo D'Angelo, Mathilde Bombart, Laurence Giavarini, Claudine Nédelec, Dinah Ribard, Michèle Rosellini, Alain Viala. 2012.
112. CHÉDOZEAU, Bernard. *L'Univers biblique catholique au siècle de Louis XIV. La Bible de Port-Royal. Les Préfaces de l'Ancien Testament. Une théologie scripturaire (1672-1693). Les Préfaces du Nouveau Testament (1696-1708)*. Préface de Jean Lesaulnier. 2012.
113. FONTENELLE. *Œuvres complètes. Tome 1. Entretiens sur la pluralité des mondes*. Présentés et annotés par Claire Cazanave. Sous la direction de Claudine Poulouin. 2013.
114. PERRAULT, Charles, Claude, Nicolas et Pierre. *Le Burlesque selon les Perrault. Œuvres et critiques*. Éditées, annotées et commentées par Claudine Nédelec et Jean Leclerc. 2013.
115. SOREL, Charles. *L'Anti-Roman ou l'histoire du berger Lysis, accompagnée de ses remarques*. Seconde édition du *Berger extravagant* revue et augmentée par l'auteur. Texte édité, présenté et annoté par Anne-Elisabeth Spica. 2013.

DÉCOUVREZ TOUS LES TITRES  
DE LA COLLECTION SUR NOTRE SITE  
[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

Bibliothèque des Génies et des Fées

10

II. La veine orientale (1704-1780)

Jacques CAZOTTE

# LA SUITE DES MILLE ET UNE NUITS

*Contes arabes*

Édition critique établie par  
Raymonde ROBERT



PARIS  
HONORE CHAMPION EDITEUR  
2012

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

**AVENTURES DE SIMOUSTAPHA  
ET  
DE LA PRINCESSE ILSETILSONE**

Sous le règne du calife Haroun-Alraschid<sup>1</sup>, un jeune homme d'une figure distinguée par la régularité de ses traits, par la beauté et l'agrément de sa physionomie, la richesse et l'élégance de sa taille, vint s'établir à Bagdad. Il y acheta un hôtel considérable, vacant par la mort d'un grand de la ville ; il y fait des embellissements aux jardins, convenablement à ses vues, donne une nouvelle disposition aux appartements, en un mot il transforme ce petit palais en une magnifique maison de traiteur, telle qu'il n'en avait jamais existé dans Bagdad et, peut-être, dans aucune ville d'Asie.

L'on y était servi sur de l'argenterie et de la porcelaine par des esclaves vêtus d'un goût et d'une propreté recherchés. La pâtisserie et tous les autres mets y étaient assaisonnés avec une délicatesse à laquelle les cuisiniers même du calife ne pouvaient atteindre. Ce traiteur, fort extraordinaire dans sa profession, se faisait appeler Simoustapha.

Sa belle figure, ses manières engageantes et polies et la bonne chère qu'on faisait chez lui, attirèrent bientôt dans sa maison une foule d'amateurs ; les principaux de Bagdad ne furent pas exempts de la curiosité de connaître ses talents et, comme il avait l'art d'aiguiser par ses ragoûts, l'appétit le plus émoussé, il était devenu le traiteur favori de ce qu'il y avait de plus distingué et de plus riche à la cour et à la ville. Sa maison et ses jardins ne désemplissaient pas de ceux qui cherchent plutôt à vivre pour manger qu'à manger pour vivre.

Les courtisans du calife s'entretenaient tous les jours devant lui de la chère exquise qu'ils avaient faite chez le beau traiteur ; mais, ou ce prince avait trop d'affaires pour donner son attention à des propos de cuisine, ou l'envie de s'assurer par lui-même du savoir-faire de

Simoustapha devait lui venir d'une manière conforme au caractère et aux fantaisies ordinaires de ce souverain.

Les esclaves, les femmes surtout, du palais d'Haroun, n'en sortaient jamais sans aller rôder autour de la boutique de Simoustapha et sans en rapporter quelques petits chefs-d'œuvre de sa façon.

La plus empressée de toutes étaient Namouna, attachée dès le berceau à la princesse Ilsetilstone, fille bien aimée et seul fruit de son mariage avec Zobéide, celle de ses femmes qu'il aima le plus et à laquelle il fut attaché jusqu'à la mort.

Namouna, jouissant de la liberté accordée aux femmes de son âge, se promenait tous les jours dans les rues de Bagdad. Les petits enfants la reconnaissaient sous son voile et la saluaient par son nom, dès qu'ils la voyaient.

Simoustapha, dont elle fréquentait la boutique, naturellement obligeant pour tout le monde, l'était encore plus pour elle. Il la faisait asseoir, la servait la première et, par ses manières et ses discours, la comblait de ces attentions, de ces politesses aisées dont la grâce enchante sans embarrasser.

La bonne vieille, en s'en retournant satisfaite de toutes ces prévenances, disait en elle-même : « Ah ! beau jeune homme, que le ciel te bénisse ! tu ne méprises pas la vieillesse. » Puis venant entretenir la jeune princesse des diverses nouvelles qu'elle avait apprises dans ses tournées de ville, elle finissait toujours par l'éloge du charmant Simoustapha.

Il lui avait fait voir tous les jardins avec une complaisance si grande, l'avait traitée avec tant de respect et d'égards, et cela sans la connaître. Tous ces procédés étaient naturels et découlaient d'une âme bienfaisante et d'un grand fond de respect et d'égards pour le sexe.

« Il a le propos, ajoutait-elle, si obligeant, le son de voix si caressant, si doux, qu'on se paierait de ses seules paroles. Son maintien est noble comme ses actions et il est si beau qu'il fait oublier ce qui est écrit du fils de Jacob, du beau Joseph d'Égypte. Dieu garde de mal celle qui sera tentée de l'arrêter par son manteau, mais ce sera en vain, car il est modeste comme une colombe. »

Ilsetilstone s'amusait du radotage de sa vieille confidente. Elle était la première, quand celle-ci revenait de la ville, à lui demander si elle avait été en bonne fortune chez le beau traiteur.

« Je me serais bien gardée d'y manquer, répondit un jour Namouna, je ne suis pas assez folle pour m'en rendre amoureuse, mais je me permets de me régaler de ce qu'il fait ; quant à lui, c'est un morceau de reine. Il faudrait qu'elle fût bien dégoutée pour ne pas s'accoutumer

<sup>1</sup> Comme dans le manuscrit arabe, Cazotte place l'action à Bagdad, mais alors que le texte arabe la situait sous le règne du calife Motader-Billah, seizième calife de la dynastie abbasside et personnage peu connu du lectorat français, il fait de la princesse la fille du personnage le plus célèbre des *Mille et Une Nuits*, le calife Haroun-Alraschid.

d'un jeune homme plus beau que tous les princes de la terre. Pourquoi me refuserais-je au plaisir de le voir et au bien qu'il me fait ; un seul de ses regards semble me rajeunir et je crois que c'est par l'enchantement de ses yeux qu'il assaisonne ses pâtisseries, dont rien n'égale la perfection ; j'en ai apporté à Mesrou, le chef des eunuques, un échantillon, dont on entendra parler dans le palais. »

Namouna ne se trompait pas. Mesrou, chef des eunuques, avait porté la tarte, qui lui avait été donnée par la bonne gouvernante, à la sultane favorite ; celle-ci en avait régalé le calife, sans le prévenir que cette pâtisserie vint du dehors.

Haroun s'était récréé sur sa bonté et venait d'apprendre qu'elle sortait de la boutique de Simoustapha le traiteur, dont il avait été si souvent question.

La favorite propose à Haroun de le régaler le lendemain d'un service entier de la cuisine de cet excellent traiteur et Mesrou a ordre d'aller chez lui, pour lui en ordonner les apprêts.

Voilà déjà une partie de l'effet qu'a produit dans le palais l'enthousiasme de la vieille en faveur de Simoustapha ; il ne fera qu'augmenter : tout y doit concourir : son adresse et sa belle figure, l'excellence très réelle de ses ragoûts et la préoccupation en sa faveur, née presque subitement dans le palais, quoiqu'il fit parler de lui dans tout Bagdad depuis près d'un an.

Haroun mangea chez sa favorite avec un appétit et une satisfaction extraordinaires. Le lendemain, il fit servir sa propre table de mets venus de la même boutique ; ses femmes s'en régalerent, enfin, l'engouement vint au point qu'on avait mal dîné dans le palais lorsqu'on n'avait pas eu sur sa table un ou deux plats de la main de Simoustapha.

Namouna triomphait en voyant augmenter le crédit de son idole ; le calife avait déjà envoyé sur la table de sa fille Ilsetilstone plusieurs ragoûts qu'il avait jugés les plus exquis ; ils n'avaient point autant flatté son palais que la gouvernante s'y attendait. Les récits continuels de celle-ci lui donnaient des distractions, mais la gourmandise n'y était pour rien.

« Voyez, lui disait cette bonne femme, combien ceci flatte l'œil ; respirez l'odeur de ce gâteau. » Ensuite, elle passait à la description de la cuisine de Simoustapha : « Elle est aussi brillante que si elle était tapissée de miroirs ; le pavé en est d'un marbre poli ; les ustensiles sont d'un brillant à éblouir ; au milieu de sept beaux jeunes gens, parés comme un jour de noces et employés autour des fourneaux, Simoustapha veille à tout ce qui se fait autour de lui ; sa tête, qui

s'élève au-dessus de celle de ses ouvriers, lui donne l'air de la lune entre les sept étoiles ; quand chaque plat est apprêté, il y met la dernière main et ce charme secret et inexprimable qu'on trouve à tout ce qui sort de chez lui. » La vieille, en redoublant à tout propos les éloges du traiteur, ne s'apercevait point de l'effet que faisaient ces discours sur la jeune princesse : ils y allumaient une flamme aussi vive que dangereuse.

Ilsetilstone, qui veut se déguiser à elle-même comme aux autres, le penchant qui la porte à aimer un homme de la profession de Simoustapha, en cherchant à combattre une passion naissante, perd le sommeil, l'appétit, le repos de l'âme et tombe dans une langueur dans les suites effrayent la tendresse d'Haroun.

La pauvre gouvernante gémit de l'état dans lequel elle voit sa charmante maîtresse ; les soupirs qui lui échappent lui font soupçonner, mais vaguement, le sujet de ses inquiétudes. Enfin, un ordre qu'elle reçoit, quoique de peu de conséquences, détermine ses conjectures.

Ilsetilstone, depuis deux jours, n'a rien pu manger. « Je vois, lui dit Namouna, que je serai obligée de vous aller chercher, comme pour moi, un plat de la main de mon ami Simoustapha. »

La belle sourit sans répondre et la discrète vieille court à la boutique du traiteur. « Servez-moi bien, lui dit-elle, mon aimable jeune homme ; j'ai une fille dont la vie m'intéresse plus que la mienne ; mettez toute votre science à arranger un plat dont la saveur puisse lui réveiller l'appétit ; il y a deux jours qu'elle n'a pas mangé et je crains qu'elle n'en meure. Si vous trouvez le moyen de faire un ragoût qui lui plaise, cent sequins ne me coûteront rien pour vous récompenser. »

Simoustapha regardait la vieille entre deux yeux ; il la connaissait parfaitement et savait qu'elle n'avait point de fille ; d'ailleurs, les cents sequins offerts étaient propres à le mettre au fait, s'il ne l'eût déjà été.

« Elle est donc indisposée, reprit-il d'un air inquiet. — Plus qu'indisposée, répond Namouna ; vous m'en voyez dans un chagrin ... Mais ce qui vient de vous est si bon que, si ses lèvres y touchent, j'espère qu'elle se trouvera mieux. »

« Je vais, reprit Simoustapha, trembler pour la première fois de ma vie, de ne pas réussir assez bien » ; il se met à l'œuvre et ne souffre pas qu'un autre que lui y mette la main ; en peu d'instant, la vieille gouvernante peut reprendre le chemin du palais, mais auparavant elle veut payer ce qu'elle emporte.

Simoustapha refuse toute espèce de prix : « Si on peut manger le plat, dit-il, je suis trop payé ; s'il ne vaut pas la peine qu'on le mange, je n'en dois point recevoir de paiement. »

Namouna arrive au palais, présente le ragoût ; Ilsetilsonne le goûte, le trouve délicieux et le mange en entier. Les yeux de la gouvernante pétillaient de joie en voyant le succès de son petit stratagème ; elle élevait aux nues la complaisance, l'empressement et l'adresse de Simoustapha.

« Il a cru, dit-elle, que c'était pour ma fille ; dans l'instant il s'est mis au travail ; je lui ai voulu donner cent sequins, mais il n'a rien voulu prendre, il lui suffisait de m'obliger.

« Où a été se loger l'âme et la noblesse d'un prince ? disait Ilsetilsonne en soupirant. — Elle loge, répondait Namouna, dans un corps où Salomon lui-même s'honorerait de se trouver s'il reparaisait sur la terre et il aurait de la peine à régner d'aussi bonne grâce que Simoustapha fait la cuisine. »

Le repas de la princesse était fini et cette belle personne s'abandonnait de nouveau à ses rêveries. « Quoi ! lui dit Namouna, vous allez encore rêver après avoir bien mangé ! au lieu de chercher à vous distraire pour vous mettre en état de recevoir le calife plus agréablement que vous ne le faites et lui donner de la consolation.

Je ne puis faire autrement, ma chère Namouna, disait la princesse, j'ai malgré moi le cœur serré. — Je m'en doute bien, répond la gouvernante ; vous avez au-dedans de vous un gros secret qui vous étouffe et vous me le cachez, à moi ! qui vous aime plus que ma vie.

« C'est, répond Ilsetilsonne, que mon secret ne me faisant point d'honneur, il doit mourir avec moi ; si je ne puis pas le garder, dois-je espérer qu'un autre le garde ?

« Avec ces raisonnements-là, repart la bonne gouvernante, vous nous ferez mourir, ma belle princesse ; mon âme est un puits où votre secret va descendre pour ne plus reparaitre et je puis imaginer un moyen de vous procurer du soulagement.

« Oh Namouna ! interrompit Ilsetilsonne, demandez à Dieu avec moi de me guérir ; il me faut un miracle de sa part.

« Eh bien, quand nous saurons de quoi il s'agit, nous le prions de concert et nous obtiendrons de lui ce miracle ; il en a déjà fait plus d'un dans ces lieux ; c'est ici qu'il établit les Juifs ses premiers élus en les tirant des mains de Pharaon. Pour vous tirer d'affaire, ma princesse, il ne s'agira pas de mettre la mer à sec. Au lieu d'un grand homme comme Moïse, il ne faut qu'un instrument subalterne et me voici toute prête à lui en servir : prenez confiance en moi, ne redoutez

ni infidélité ni indiscretion de quelqu'un qui vous aime plus que sa vie, dont le sacrifice est tout prêt dès qu'il s'agira de votre bonheur. J'ai de l'âge et de l'expérience ; je puis vous donner des conseils utiles, imaginer des ressources dont votre inexpérience ne pourrait jamais vous laisser entrevoir l'idée. En un mot, je ne vous quitte plus que vous n'ayez déposé dans mon sein, le sujet de la mélancolie à laquelle vous vous abandonnez, au péril de vos jours.

« Oh ! ma bonne Namouna, reprit la princesse, la confusion devrait me fermer la bouche ; mais ma confiance en vous me force de l'ouvrir.

Vous connaissez beaucoup mieux que moi la véritable cause de mon mal et j'aurais à vous reprocher d'y avoir contribué plus qu'un autre, si je ne voyais évidemment que ce qui m'arrive est l'effet de l'inévitable fatalité.

J'aime comme une folle ; tout ici a contribué à m'enflammer et à me déranger la tête ; vous, Namouna, les femmes du palais, le calife mon père, tout, jusqu'à mes propres songes, dans lesquels, à deux fois différentes, il m'a semblé le voir ... À présent, nommez, si vous l'osez, l'objet de mon amour ; dites quel est le seul homme pour lequel la fille du commandeur des fidèles, du roi des rois de la terre, voudrait vivre ; sans lequel la vie lui sera insupportable : excusez, si vous le pouvez, cette incroyable extravagance, et pardonnez-vous de l'avoir conduite à l'excès par vos récits et vos éloges continuels.

« Vous l'avez vu en songe ? répond la vieille gouvernante d'un air recueilli ; il faut s'assurer si c'était bien lui ; était-il aussi beau que l'ange qui versa le sorbet au grand Prophète, quand Mahomet fut parvenu jusqu'au septième Ciel ? Vous rappelez vous ses traits ?

« Non, cela m'est impossible, dit Ilsetilsonne ; j'étais troublée, ravie par la vue d'un objet enchanteur ; il était à mes pieds, il jurait de n'adorer que moi ; mais, dans les deux songes, c'est toujours le même objet que j'ai vu. Je le reconnaîtrais, s'il m'était de nouveau présenté ; mais il m'est aussi impossible de le peindre que de l'oublier.

Ainsi, Namouna, ajouta la princesse d'un air confus, tandis que les souverains de l'Orient s'exposent, l'un après l'autre, aux refus du calife mon père, en briguant le prétendu bonheur d'obtenir ma main, l'objet de l'amour et de l'ambition de tant de rois ne verrait de bonheur qu'à pouvoir se lier pour la vie à ...

« À Simoustapha, reprit la vieille ; nommez-le hardiment, son nom est un éloge. Il y a bien des couronnes sur la terre, elles tomberaient toutes sur la tête de Simoustapha qu'il n'y en aurait pas une de déplacée ; il y a cent rois, il n'y a qu'un Simoustapha.

« Prenez garde Namouna, dit Ilsetilsonne, vous achevez de me perdre. — Qui ? Moi ! ma chère princesse, je vous aime plus que ma vie ; je permets à l'ange de la mort de me fermer les yeux dès qu'ils auront pu être témoins de votre félicité ; il faut que nous voyions ensemble Simoustapha et si vous le reconnaissez pour celui qui vous a été montré deux fois en songe, l'arrêt du sort qui vous destine à lui est irrévocable et je me rends, sur-le-champ, l'instrument de votre destinée.

« Mais comment, reprit Ilsetilsonne, puis-je le voir sans m'exposer ? ... — Reposez-vous sur moi, dit la vieille ; dormez bien cette nuit ; que le sommeil ranime les roses de votre teint et rappelle l'incarnat de vos lèvres. Demain, pas plus tard, vous verrez votre amant, vous reconnaîtrez si c'est lui qu'un songe enchanteur vous a offert et, comme je dispose ici de tout pour votre service, les choses seront arrangées de manière que vous ne soyez ni gênée ni compromise. » Ilsetilsonne, un peu soulagée, alla se mettre au lit.

Dès le lendemain matin, la vieille vole à la boutique de Simoustapha. « Je viens, lui dit-elle, vous rendre compte du ragoût que vous m'avez livré ; vous en avez été payé à votre manière car il n'en est pas resté traces ; mais mon beau jeune homme, ajouta-t-elle, que me donnerez-vous si je vous apprends la plus heureuse de toutes les nouvelles pour un homme de votre âge et de votre habileté ?

« Ce qu'il vous plaira d'exiger de moi, reprit Simoustapha.

« Je vous dirai, poursuivit la vieille, que la Dame que vous avez si bien régaliée, veut aujourd'hui à dîner de votre façon ; mais prenez bien garde que tout soit accommodé de votre propre main.

« Vous me donnez, répond Simoustapha, des ordres dont l'accomplissement va me combler de joie. — Si cela est, reprit Namouna, vous me devez déjà un baiser, voyons si je pourrai augmenter envers moi le nombre de vos obligations.

Savez-vous que vous allez donner à dîner à la plus grande et la plus belle princesse de la terre, à l'incomparable Ilsetilsonne ? — Mon cœur, reprit Simoustapha en rougissant, me l'avait annoncé.

« Quoi, dit Namouna, votre cœur ? ... Qu'est ce que cela veut dire, votre cœur ? Est-ce que vous aimeriez ma princesse ?

« Les cœurs des souverains de l'Asie, reprit Simoustapha, brûlent d'amour pour elle et peuvent l'avouer. Ses beautés, ses vertus lui soumettent tout ce qui peut entendre parler d'elle, mais pour moi je me bornerai à être au nombre de ses esclaves.

« Si vous êtes prévenu en sa faveur, répond Namouna, je ne vous ai point desservi auprès d'elle, et si vous étiez dans l'impatience de la

voir, je puis vous dire qu'elle a peu près la même curiosité à votre égard.

« Son esclave, dit Simoustapha, est prêt à voler à ses pieds. — Dès que vous êtes dans cette disposition, dit la vieille, il sera bon que vous veniez vous-même chercher votre paiement ; vous le recevrez de sa belle main ; préparez le dîner, envoyez-le dans le palais, par la grande porte et par vos propres esclaves. Dès que l'heure du repas sera passée, vous vous présenterez à une issue secrète que je vais vous indiquer. Convenez à présent, mon cher Simoustapha, que vous me devez bien un baiser de plus ...

« Je vous en dois mille. », dit Simoustapha en embrassant la vieille avec transport, après quoi il se séparèrent.

Simoustapha prépare le repas et y emploie tout son savoir. Dix jeunes esclaves blonds, vermeils, beaux comme des amours et vêtus avec la plus grande élégance, sont chargés de le porter au palais.

Ilsetilsonne est agréablement surprise par cette galanterie. La vieille confidente fait l'office de maître d'hôtel et la jeune princesse, mangeant des mets assaisonnés par celui qu'elle aime, fait un repas dont auparavant elle n'avait pas imaginé les délices.

Elle faisait à Namouna l'éloge de tous les morceaux l'un après l'autre. « Mangez, mangez, lui disait la bonne vieille. Ce qui vient de ce qui nous aime ne saurait faire du mal. — Est-ce que Simoustapha m'aime ? dit la princesse, il ne m'a jamais vue.

« L'avez-vous vu, reprit Namouna, vous qui perdez le repos pour lui ? Ce qui est écrit dans le ciel, mon cher enfant, vient se faire exécuter ici-bas par des moyens bien extraordinaires.

Dès que je lui ai dit qu'une grande Dame, fort contente du premier plat venu de sa part, voulait un dîner tout de sa main, il a deviné que c'était vous, parce que son cœur le lui avait annoncé et, dans les transports où le mettait la joie de pouvoir travailler pour vous et l'espérance de vous voir, il m'a embrassée, vieille comme je le suis, et de grand cœur.

Vous me pardonnerez, ma princesse, d'avoir reçu les premières caresses de votre amant, pour la bonne nouvelle que je vous donne, qu'il m'a paru vous aimer éperdument ; d'ailleurs ce que j'ai pris, je suis prête à vous le rendre », en disant cela, la vieille gouvernante se jette au col de sa maîtresse et l'embrasse de tout son cœur.

« Vous êtes bien folle, ma bonne Namouna, dit Ilsetilsonne. — Pas plus que toutes les femmes de Bagdad, reprit Namouna. Si les baisers du beau traiteur étaient en vente, vous verriez une belle enchère ! Il y aurait de quoi faire la fortune du crieur. »

Pendant que ce petit colloque se passait au palais, les jeunes esclaves de Simoustapha, chargés de porter les plats sur la table de la princesse, revenaient comblés de joie de l'accueil caressant qui leur avait été fait et ayant reçu, chacun, cinq pièces d'or, de la propre main de la belle Ilsetilsone.

Simoustapha, encouragé à faire sa visite, par l'heureux présage de la bonne réception faite à ses esclaves, expédie ses affaires, se rend aux bains, où il se fait apporter des parfums, et s'habille de ses vêtements les plus beaux ; après quoi, il se rend au palais par le chemin et à l'issue qui lui avaient été indiqués.

Namouna l'attendait à la porte pour l'introduire. La princesse observait de la terrasse du palais l'homme qu'on amenait vers elle, suspendue entre l'amour, l'espoir et la crainte. « C'est lui, disait-elle, tel que je l'ai vu deux fois en songe, il m'apparut la première fois sous cet habit. Il en avait un, la seconde fois, d'un brillant, dont je ne pouvais soutenir l'éclat. »

Pendant qu'elle fait ces courtes remarques, Simoustapha s'est rendu dans l'appartement destiné à l'entrevue. La princesse y arrive d'un autre côté. Simoustapha, dès qu'il la voit, fait le salut le plus respectueux et attend les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, que la parole lui soit adressée.

« Vous êtes, lui dit Ilsetilsone, le traiteur Simoustapha, dont j'ai entendu faire tant d'éloges ? – On m'a fait, répond Simoustapha, plus d'honneur que je n'en mérite.

« Je n'en conviens pas, reprit la princesse, vous paraissez, en tout, tellement au-dessus de votre état, quoique vous y mettiez une adresse infinie, vous l'exercez d'une manière si noble que, quoiqu'il paraisse fait pour vous, vous ne semblez en aucune manière fait pour lui ; mais quelles peuvent être les raisons qui vous ont fait choisir Bagdad pour votre demeure ?

« Oh ! princesse digne de l'admiration de toute la terre, dit Simoustapha, si vous voulez que votre esclave vous parle avec sincérité, écarterez ce voile qui diminue sa confiance et pour que la vérité qui doit sortir de sa bouche, pour parvenir jusqu'à vous, n'en soit pas interceptée. J'ai déjà trop souffert pour avoir été privé du bonheur d'admirer des charmes dont cet obstacle importun me dérobe ici la vue.

« Vous n'êtes, dit la princesse, que depuis un an à Bagdad et, si mon voile vous importune, ce ne peut être que depuis un instant, comment pouvez-vous parler de longs tourments ? – Dès l'instant,

reprit Simoustapha, où je ressentis le premier transport d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

« Une loi impérieuse, reprit Ilsetilson, m'empêche de lever mon voile. — Une timidité respectueuse, répond Simoustapha, retient mon secret sur mes lèvres.

« Cet enfantillage, s'écria la bonne Namouna, nous fait perdre du temps et nous risquons de voir arriver le chef des eunuques qui ne met pas un espace considérable entre ses rondes. » En disant cela, elle s'approche de la princesse et lui arrache son voile.

Il semblait que la timidité et même la retenue fussent attachées à cette légère pièce d'étoffe. Dès qu'Ilsetilson est dégagée de cette gaze importune, elle fait un pas vers Simoustapha. Un mouvement naturel les porte à s'embrasser avec la plus grande démonstration de tendresse.

Il y avait une collation préparée ; les deux amants, car le mot leur était échappé à tous deux, en profitèrent. Ils se regardaient, soupiraient, mangeaient par distraction et cependant l'heureux quart d'heure s'écoulait.

Namouna les avertit. Ils se séparent, les larmes aux yeux ; on aurait dit qu'ils s'étaient aimé toute leur vie et qu'il fallait briser, en même temps, les chaînes du plaisir et de l'habitude.

Ilsetilson, d'un excès de contentement, tomba bientôt dans celui de la langueur. En vain on sert tous les jours sur sa table des mets assaisonnés par son amant, l'esprit ne peut plus être trompé par les finesses de l'art. Elle a joui d'un moment trop délicieux pour que tout le reste ne lui paraisse pas insipide. Elle maigrit ; elle dépérit à vue d'œil.

Namouna s'inquiète autour d'elle. « Soyez donc raisonnable, lui dit-elle. Jouissez du plaisir d'aimer et d'être aimée. Vous désirez de voir votre amant et de vous trouver avec lui. Mais la prudence vous impose des devoirs. Vous pouvez tout perdre par votre impatience et faire disparaître de votre teint, cette fleur de jeunesse, qui est le plus grand charme de votre beauté. Il faut me laisser ménager les circonstances. On ne saurait amener le bonheur avec tant de diligence et de précipitation.

Voyez dans ce beau ciel de nuit toutes ces étoiles ; s'il en est une qui veuille hâter son cours, elle s'égaré, se précipite et ne reparait plus. Celle qui dirige votre fortune amoureuse va de mesure avec les autres, il y aurait du danger à vouloir changer sa marche.

« J'entends la raison, ma chère Namouna, dit Ilsetilson ; mais je ne saurais la suivre. Si tu veux me faire manger, dis-moi que tu me feras voir Simoustapha.



*Cet enfantillage nous fait perdre du temps, et nous risquons de voir arriver le chef des eunuques.*

« Eh bien, puisqu'il faut suivre votre tête, mettez-vous à table et mangez. Je vous ferai part du moyen que j'imagine. »

La princesse se fait apporter de la nourriture, en prend modérément et exige sur-le-champ le prix de sa complaisance.

« Puisque vous voulez connaître mon plan, dit Namouna, le voici. Il y a quelques jours que vous gardez le lit et n'avez point fait au calife vos visites ordinaires. Je m'attends à voir le chef des eunuques venir s'informer des raisons qui vous retiennent dans votre appartement. Sur son rapport, le calife et Zobéide, votre mère, viendront voir quel est le genre de votre indisposition. Attendez-vous à toutes les questions que peut suggérer en eux l'amour paternel et maternel. Imaginez qu'on va vous dire : *Sentez-vous quelque douleur ? Rien peut-il ici vous blesser ou vous déplaire ? En quoi peut-on vous soulager ?* et préparez d'avance vos réponses.

Gardez-vous de dire que vous souffrez de quelque mal. On vous enverrait le médecin, puis l'ennui des remèdes et ce n'est pas là ce qu'il vous faut ; mais dites que vous êtes accablée d'une langueur dont l'ennui est la source et qu'un peu de dissipation en serait le remède.

Il faut désirer tout haut qu'on vous permette d'aller chercher de l'amusement dans Bagdad, qu'on vous accorde deux jours de promenade à deux termes différents, assez prochains l'un de l'autre pour que leur effet puisse s'enchaîner, assez distants pour que cela ne puisse arrêter le cours des affaires publiques ; d'autant qu'il faudra qu'un crieur annonce vos sorties, pour que vous ne trouviez personne sur votre passage dont l'aspect soit embarrassant pour vous et pour qui il puisse devenir funeste de vous avoir vue.

Vous demanderez à aller au bain le premier jour et à visiter, le second, les boutiques de la ville. Il pourra arriver, mais dans la suite, que la dévotion nous fasse fréquenter les mosquées ; j'arrangerai tout de manière que vous puissiez profiter des permissions qu'on vous aura accordées, dans toute leur étendue. »

Namouna avait à peine développé son projet que Mesrour, chef des eunuques, vint visiter la princesse de la part du calife. La suite de ce petit événement justifia toute la prévoyance de Namouna.

Haroun et Zobéide viennent voir leur fille et elle obtient d'eux la permission de se promener dans Bagdad, dans les termes et sous les conditions préméditées.

Haroun, de retour dans son appartement, donne ordre à Giafar de prendre toutes les précautions nécessaires pour que la princesse Isetilsone pût, dès le lendemain, prendre le divertissement de la promenade dans toutes les rues de la ville, avec sa suite, pouvant tout

voir de ce qu'il y avait de curieux et sans être exposée aux regards de personne.

Le grand vizir fait passer les ordres au chef de la police et, le soir même, le peuple entier de Bagdad est averti, par les crieurs publics, qu'on ait à orner les boutiques de tous les effets les plus curieux, mais qu'à l'heure de la prière personne ne se montre ni dans les rues ni même dans les maisons, pour ne gêner ni le passage, ni la curiosité de la princesse Isetilsone, qui devait se promener à cette heure-là. Tout ce qu'elle ferait prendre par les gens de sa suite serait exactement payé et des indemnités accordées pour le moindre dégât ; mais les traitements les plus sévères menaçaient ceux qu'un mouvement d'inquiétude ou de curiosité pouvait faire tomber dans la désobéissance.

Quand l'affaire fut arrangée, Namouna, triomphant d'avance du succès, vint trouver Isetilsone. « Eh bien ! princesse, tout s'est-il bien arrangé au gré de vos désirs ? Les rues de Bagdad seront-elles suffisamment libres pour vous demain matin ?

« Elles le seront trop, si tous les habitants doivent s'en éloigner, répond la princesse, s'il ne reste personne dans les maisons.

« Vous n'entendez pas comme moi la teneur de l'ordonnance, Madame ; toutes les boutiques, toutes les maisons qui sont sur la rue ou qui peuvent y avoir jour, doivent être entièrement vidées ; mais si demain tous les habitants de Bagdad étaient obligés d'aller camper hors de la ville, faute d'avoir pu se précautionner de tentes, ils périraient par l'ardeur du soleil. Chacun se retire dans une partie de sa maison, d'où il ne puisse ni voir ni entendre, encore moins être aperçu. Les gens riches vont dans leurs maisons de campagne, les pauvres cherchent où se cacher ; la ville ressemble à un désert et c'est en cela qu'elle sert à nos projets ; vous y ferez ce qu'il vous plaira ; vos femmes se répandront dans les boutiques avec une curiosité, une avidité dont vous n'avez pas idée. Les eunuques les suivront pour observer, pour tenir compte de ce qu'elles enlèveront et pour faire eux-mêmes leurs petites affaires et, pendant ce temps-là, nous irons aux nôtres. Tranquillisez-vous, prenez un bain, soupez gaiement, dormez de votre mieux et ne négligez pas les soins que vous devez à votre beauté. Je veux demain jouir de la satisfaction d'avoir sous les yeux un couple sans pareil sur la terre. »

Isetilsone fait tout ce que sa bonne gouvernante exige d'elle ; mais celle-ci, avant le déclin du jour, a déjà été prévenir Simoustapha de la visite du lendemain.

Le beau traiteur se désespérait, en entendant annoncer par les crieurs que sa princesse devant se promener dans Bagdad, tout le monde

devait disparaître et que la peine de mort menaçait celui qui aurait l'audace de s'offrir à sa vue.

Namouna arrive et le trouve plongé dans le chagrin. « Quoi ! lui dit-elle, quand il lui en eut expliqué le motif, vous vous désolerez pour un ordre que j'ai fait solliciter exprès, afin de faciliter votre entrevue avec ma princesse ! Demain matin, vous enverrez tous vos esclaves à votre maison hors de la ville ; vous affecterez vous-même de les suivre ; vous rentrerez chez vous par une porte de derrière et vous nous attendrez dans le fond de votre jardin ; nous entrerons dans votre boutique. Le bruit que nous ferons nous annoncera assez et, dans tous les cas, sans que vous vous exposiez à vous montrer, je sais d'avance où vous trouver ; préparez-nous, dès ce soir, ce dont vous voulez nous régaler demain ; je sais que vous ne pêchez pas par avarice et je gagerais cependant que vous m'en allez faire un trait.

« Cela m'étonnerait, dit Simoustapha, surtout étant disposé à votre égard comme je le suis. – Je vous mets à l'épreuve sur-le-champ, reprit la vieille, ce que je viens de vous dire doit vous enchanter ; vous souvenez-vous comment vous m'avez payée des premières bonnes nouvelles que je vous ai données ? Auriez-vous encore pour moi de cette monnaie ?

« Je vous entends, ma bonne, dit Simoustapha ; vous êtes ici au milieu de ce que je possède, choisissez ; mais ce que vous demandez n'est plus à moi, je l'ai engagé.

« Pure avarice ! s'écria gaiement Namouna ; je dirai à votre maîtresse que je vous ai trouvé un défaut qui n'est pas commun parmi les hommes de votre âge. Je me vengerai de vous par ce petit tour.

Cependant, je ne veux pas faire de la peine à ma chère enfant ; elle n'a pas eu un moment de repos depuis qu'elle vous a vu ; elle n'a fait que soupirer ; elle ne vivrait plus si je n'avais imaginé de mettre tout en séquestre dans Bagdad, pour vous procurer un tête-à-tête au milieu d'une foule qu'on rend aveugle et sourde ; je voudrais lui porter quelque bonne petite parole de votre part ; voyons, que lui dirai-je ?

« Que je suis enchanté, ravi, dit Simoustapha, que les expressions me manquent, que l'impatience de la voir va me dévorer jusqu'au moment heureux qui pourra nous réunir ; si elle a un peu de repos, depuis que nous nous sommes vus, je n'ai pas joui un instant de moi-même ; ma tête est si remplie de sa charmante idée, mon cœur en est tellement touché que son nom est continuellement sur le bord de mes lèvres. Je suis obligé de me condamner à un silence absolu pour ne pas le laisser échapper.

« Bon ! dit la vieille, pourvu que je puisse répéter tout cela, je puis dire que je m'en vais les poches pleines ; mais ce ne sont que des paroles ; quand aux effets ... vous ne me donnez rien à emporter ? Cependant j'eusse été fidèle à le rendre. » En disant cela la bonne vieille présentait la joue, mais en vain ; elle prend enfin son parti ; « Adieu, l'avare Simoustapha ! »

Namouna revint bien vite au palais et rendit presque mot pour mot la conversation, jusqu'à la plaisanterie qui l'avait terminée. – Quoi ! sérieusement, ma bonne, dit Ilsetilstone, vous auriez voulu qu'il vous donnât un baiser ? Seriez-vous encore amoureuse ?

« Je ne dis pas cela, reprit Namouna ; mais sous mes rides, j'ai un cœur de vingt ans et, quand j'en vivrais cent, je ne serai jamais l'ennemie des hommes quand ils seront de la tournure du beau Simoustapha ; mes prétentions ne vont pas loin ; je me paie d'une bagatelle ; mais elle me fait grand plaisir ; si je cessais d'aimer tout à fait, je pourrais devenir trop méchante ; allons, dormez et dormez bien ; le jour de demain est un grand jour pour vous. »

Le lendemain, dès que l'heure de la prière fut passée, Ilsetilstone et soixante jeunes belles esclaves descendent à Bagdad.

La princesse prend, sous la conduite de sa gouvernante, le chemin des bains les moins éloignés de la maison du beau traiteur ; elle y entre et parle à son premier eunuque : « Je vais, lui dit-elle, me faire servir par les esclaves de cette maison-ci ; je veux que toutes les miennes s'amuse et jouissent de ma sortie ; promenez-les dans tout Bagdad ». L'eunuque obéit ; elle entre dans les bains, y reste peu de temps, sort et va où la conduit l'amour, sous l'escorte de la seule Namouna.

Simoustapha attendait avec impatience dans un endroit reculé de son jardin, sous une grotte agreste, où était une fontaine dans laquelle il faisait rafraîchir ordinairement ses liqueurs ; il préparait le déjeuner et chantait, de temps en temps, des vers dans lesquels il cherchait à peindre et l'ardeur de sa passion et le bonheur dont il allait jouir ; il n'avait conservé, de toute sa maison, qu'un jeune esclave très adroit, parfaitement beau, mais muet. Tout à coup son oreille est frappée d'un bruit qui se fait dans son jardin ; il se lève ; il accourt.

C'était l'objet de ses désirs, de ses douces rêveries et de ses chansons. Ilsetilstone était arrivée depuis quelques moments.

Elle s'était approchée de la grotte sans être aperçue et avait entendu avec un plaisir extrême les vers de son amant. Le sujet en était touchant pour elle ; la beauté de la voix lui donnait un charme de plus ; ne voulant pas faire apercevoir qu'elle avait écouté, elle

s'éloigna et fit du bruit pour se faire entendre. Enfin elle joint son amant.

Ce n'est point une passion ordinaire, née de la surprise des sens, qui les entraîne l'un vers l'autre ; c'est un coup de sympathie ; c'est encore plus si, comme tous deux ont quelques raisons de le croire, la destinée s'en mêle ; ils s'arrêtent et se regardent avec une curiosité mêlée de la joie la plus vive, une admiration réciproque ; leur bras, pour s'embrasser, s'élèvent comme de concert et tous deux s'évanouissent dans ce premier embrassement.

Heureusement, le terrain de la grotte est couvert de mousse et Namouna prévoyante a toujours sur elle de quoi remédier aux accidents.

Il faut quitter un endroit peu commode pour une entrevue d'un aussi grand intérêt. Simoustapha conduit sa maîtresse par le bras sous un berceau de verdure, impénétrable aux rayons du soleil, où elle trouve un sofa commode et un repas composé des mets les plus exquis. Cet endroit réunissait, d'ailleurs, tout ce qui pouvait apporter du soulagement à la situation de la princesse. Un bassin profond y recevait une eau plus claire que le cristal qui s'échappait de la gueule et des naseaux de divers animaux dont la variété formait un objet agréable à la vue et qui répandait sous le berceau la plus délicieuse fraîcheur.

Ilsetilsonne et Simoustapha se mettent à table à côté l'un de l'autre, Namouna et le muet les servent. Ils mangent peu et parlent encore moins, le langage des yeux leur suffit, c'est celui des grandes passions.

Enfin la princesse rompt ce silence expressif et s'écrie d'une voix angélique : « Oh ! Simoustapha, je vous aime et je sens qu'il me sera impossible d'en aimer un autre que vous ! J'ignore comment pourra disparaître l'effrayant intervalle que la fortune paraît avoir mis entre vous et moi. S'il ne fallait, pour le combler, que le renversement de mes hautes prétentions, il le serait tout à l'heure. Mon âme ne peut rien perdre en s'attachant à la vôtre dont la noblesse égale l'élévation. Vous faites rougir le sort qui a paru vouloir vous avilir et je me ferais gloire de pouvoir, en vous élevant, lui faire honte de son injustice.

« Je suis trop élevé, madame, reprit Simoustapha, par le sentiment que vous m'accordez. Il fait ma fortune et ma gloire aussi bien que mon bonheur. Vous m'aimez ; mon ambition est remplie et, fussé-je en possession d'une couronne, je n'en retirerais d'autre satisfaction que celle de mettre à vos pieds un esclave couronné.

« Jurons-nous, dit la princesse, de vivre toujours l'un pour l'autre, en dépit des événements et de ne point prendre de lien qui puisse mettre d'obstacle à notre union.

« J'en jure à vos genoux par le grand nom du prophète, s'écria Simoustapha. » La belle princesse le releva ; les plus tendres baisers furent le sceau de leurs serments et firent tour à tour couler et disparaître leurs larmes.

Namouna, peu faite pour sentir le prix de ces pleurs, voulut en suspendre le cours : « Quoi ! dit-elle, vous passez le temps à larmoyer au lieu de vous réjouir ? Que je hais les amants langoureux ! Buvez, mangez et point de mélancolie. » Elle leur servait en même temps divers mets et les faisait boire alternativement dans la même coupe. « N'avez-vous pas des instruments ? dit-elle à Simoustapha ; faites-en venir ; nous sommes éloignés de tous les regards et, pendant que vous achèverez de pleurer ensemble, je vous enseignerai comment on s'amuse. »

Le muet, sur un signe de son maître, vole et revient avec différents instruments ; Namouna en prend un et se disposait à préluder sur un ton aussi enjoué que son humeur, lorsque Ilsetilsonne d'une voix tendre et séduisante se mit à réciter des vers charmants que rendaient plus touchants encore les sons harmonieux du téorbe<sup>1</sup> qu'elle pinçait avec grâce : Simoustapha y répond aussitôt, en réunissant autant d'esprit et de sentiment, dans la composition des paroles, que de goût dans la musique ; c'était à qui renchérirait le plus sur les expressions tendres et touchantes.

Pour le coup Namouna était contente, on avait l'air de se divertir ; mais elle mit un terme aux plaisirs, en les avertissant qu'il fallait se séparer, pour ne donner aucun soupçon aux eunuques et femmes de la suite ; ce ne fut pas sans chagrin que ces heureux amants cédèrent à la circonstance ; ils scellèrent leurs adieux par de tendres embrassements et de nouvelles larmes. « Par Mahomet, dit Namouna impatientée, finissez toutes ces jérémiades et partons au plus vite. »

Les amants se séparèrent ; la princesse sut en imposer aux traits de sa physionomie, pour qu'on ne pût y remarquer le trouble des passions dont elle venait d'être agitée et elle rejoignit ses esclaves pour reprendre le chemin du palais, soutenue par l'espérance de revoir bientôt son cher Simoustapha.

Le calife attendait sa fille avec impatience ; dès que le chef des eunuques la lui eut annoncée, il courut avec le plus grand empresse-

<sup>1</sup> « Tuorbe ou téorbe : Instrument de musique fait en forme de luth [...] » (Furetière).

ment au-devant de la princesse pour apprendre d'elle même comment elle se trouvait du bain et de la promenade.

Ilsetilstone témoigna que le mouvement et la variété des objets qu'elle avait vus dans les boutiques lui avaient occasionné le plus grand plaisir. Le calife lui trouvant les yeux plus animés qu'à l'ordinaire, un teint meilleur que celui de la veille, se tint bon gré de la complaisance qu'il avait eue en lui procurant la satisfaction de pouvoir s'amuser dans les rues de Bagdad. La princesse Zobéïde fut également satisfaite, en venant voir sa fille, de ne plus lui trouver l'air de cette mélancolie habituelle dont les suite pouvaient être dangereuses.

Enfin il fut décidé qu'Ilsetilstone prendrait deux jours de repos, au bout desquels elle pourrait retourner dans Bagdad y chercher de nouveaux des dissipations et de la santé ; les crieurs furent chargés d'annoncer au public les intentions du calife.

« Ah ! que deux jours sont longs, dit la princesse ! Conçois-tu ma situation, ma chère Namouna, pendant cette cruelle absence et comment puis-je vivre loin de Simoustapha ?

« Si ces deux jours-là étaient ajoutés aux miens, dit Namouna, ils s'écouleraient plus vite que les vôtres. – Eh ! comment les remplirais-tu ? – J'en dormirais la bonne moitié et je passerais le reste à manger, boire et me réjouir, en songeant au plaisir de revoir bientôt mon beau Simoustapha ; c'est d'ailleurs bien la peine de tant se presser pour se voir, quand on doit passer tout son temps à pleurer comme des enfants ou à se faire des compliments si sérieux qu'il me semblait voir la présentation d'un muphti ; je n'ai pas toujours été vieille ; j'ai fait l'amour, quoiqu'il n'y ait pas paru ; mais je menais autrement les affaires ; nous autres gens gais, on croit que nous ne pensons à rien, parce que nous rions beaucoup, et souvent nous rions de ce que les autres pensent. Mais si j'eusse eu jadis une aventure de l'espèce de la vôtre, j'en aurais tiré grand parti. – Vous n'étiez pas, Namouna, fille du calife ; la gloire de mon père, son rang et sa tendresse combattent mes sentiments et mon amour, digne à mes yeux du sort d'un roi, n'est qu'un .... – Achevez, madame, dit vivement Namouna, n'est qu'un traiteur. Il sera tout ce qu'il voudra ; mais sûrement il n'y a rien de plus aimable sur la terre. On jouit du bonheur dans tous les états ; je dédaigne une grandeur importune et je verrais plus d'attraits pour moi auprès du beau traiteur que dans la possession de tous les rois de l'Orient. – Vous êtes trop folle, Namouna, reprit Ilsetilstone. – Il faut bien, dit la vieille, qu'une de nous deux rie, sans quoi ce palais va

devenir celui de la tristesse. Prenez soin de vous et gardez-vous de promener dans Bagdad une momie vivante. »

La gaieté de la gouvernante donnait naturellement des distractions à la princesse et calmait son impatience. Simoustapha amusait la sienne de son côté en s'occupant de nouveaux préparatifs pour surprendre plus agréablement sa maîtresse. Les services d'or et les vases précieux doivent succéder à l'argent et à la porcelaine ; les mets exigent une préparation plus recherchée ; la maison est remplie de parfums, tout y annonce l'élégance et la propreté, tous les esclaves sont en mouvement ; on ferait plus encore sans la crainte de trop réveiller la curiosité de ceux qu'il faut employer.

Enfin les deux jours sont écoulés, l'heure est venue ; Ilsetilstone, sortant du bain, brillante de tous ses charmes, ajoutant à leur éclat celui de la parure la plus riche et la mieux entendue, descend dans les rues de Bagdad, suivie de toutes ses esclaves.

En approchant de la boutique de son amant, elle entre dans toutes celles qu'elle rencontre ; sa suite, partagée dans les différents magasins, est occupée à tout voir, tout examiner et, quand elle croit l'attention bien fixée, elle entre aussitôt avec Namouna dans la maison de Simoustapha ; il n'y était resté que le muet.

Dès le matin, le traiteur avait prévenu ses gens que, la fille du calife devant parcourir les rues de Bagdad, ils devaient s'éloigner par prudence et aller dîner au-delà des fleuves de Jalla et Ilphara, en emportant avec eux tout ce qui leur était nécessaire ; un ordre semblable, accompagné de quelques pièces d'or, leur avait paru fort agréable.

Ilsetilstone a passé de la boutique dans le jardin ; le muet a fait un signe et bientôt les deux amants sont dans les bras l'un de l'autre.

On sert des fruits et différentes sortes de rafraîchissements ; la curiosité la porte à examiner les différentes beautés du jardin et l'arrangement de la maison, où le goût et l'élégance semblaient avoir plus contribué que la richesse. Mais quand la princesse fut dans l'intérieur de la maison, chaque pièce qu'elle parcourait lui occasionnait une nouvelle surprise, tout y offrait le luxe le plus recherché et le mieux entendu.

« Vous allez entrer, ma princesse, lui dit Simoustapha, dans un appartement que personne n'a encore vu et où je ne mets jamais les pieds ; il fut destiné pour une seule personne et je n'osai jamais me flatter qu'elle l'embellirait un jour de sa présence. »

Ce discours occasionna à Ilsetilstone une émotion extraordinaire ; elle venait d'être bien surprise en trouvant tant de richesses chez un

traiteur ; elle allait voir un appartement plus superbe encore, préparé pour une personne unique et tout lui disait que c'était elle-même.

L'appartement s'ouvre ; le salon qui se présente d'abord, décoré de plus de richesses qu'on n'en peut étaler dans Bagdad, est fait pour recevoir le plus grand des souverains. On passe dans une autre chambre magnifique, ornée de sofa et de carreaux de brocard. La princesse ne put s'empêcher de témoigner le plus grand étonnement. Namouna ouvrait les yeux ; tout ce qu'elle voit est l'objet de sa surprise et la cause de son silence, elle n'ose toucher à rien et reste interdite au milieu de tant de richesse.

« Pour qui est donc destiné cet appartement, dit la princesse ? — Il ne servira jamais, dit l'amoureux jeune homme, qu'à la plus belle et la plus chérie de toutes les princesses. — Ah ! s'écria-t-elle, fassent le ciel et Mahomet qu'elle en puisse jouir ! » En disant cela une révolution subite la fait tomber en faiblesse ; elle est transportée sur les carreaux, où elle recouvre bientôt après l'usage de ses sens. « Qui m'a placée ici ? demanda-t-elle ; c'est moi. — C'est lui, répond Namouna, tout est ici destiné pour vous, commandez en sultane. — Vous demeurerez donc près de moi, Simoustapha ? reprit la princesse. — Celui qui vous a consacré entièrement sa vie ne peut plus vous en dérober un instant.

« Que de façon, que de tournures ! dit Namouna, en sortant brusquement de la chambre, l'eunuque et moi, nous allons mettre le couvert. »

Nos amants sont seuls, la passion les transporte ; mais leurs devoirs sont sous leurs yeux. Les discours les plus expressifs sont mêlés aux caresses les plus tendres ; les promesses d'un amour mutuel, le désir de serrer les nœuds d'une félicité éternelle, l'idée des difficultés qui semblent en ôter l'espoir, quelques larmes arrachées par la crainte, adoucies bientôt par l'espérance, voilà le tableau que Namouna vient de renfermer.

« Mon cher Simoustapha ! disait la tendre Isetilsone, vous paraissez posséder tant de trésors ; vous semblez fait pour en jouir plus noblement ; qui vous a donc forcé de descendre à l'état que vous professez ? — Oh ma princesse, j'y ai été réduit par une puissance irrésistible, je lui ai consacré ma vie et je lui voue, entre vos mains, la plus exacte et la plus aveugle obéissance ; ne revenons point à présent sur le passé, occupons-nous de l'avenir ; je ne puis vivre que dans l'espoir de vous posséder. — Et moi, Simoustapha, dans la certitude de vous voir ; mais comment nous y prendre ?

« Ce soin ne vous regarde plus, ma chère princesse, reprit Simoustapha ; assuré de votre cœur, c'est à moi seul d'en conserver le repos et la possession ; je triompherai de tous les obstacles et il n'y a plus que la mort qui puisse nous désunir. »

Au même instant, on entend tourner la clef dans la serrure ; c'était Namouna ; elle entre toute joyeuse : « Allons mes enfants, dit-elle, la table est servie ; les heures passent vite, il faut bien employer ce qui nous en reste. »

En disant cela, elle jette un coup d'œil sur les deux amants ; Simoustapha assis auprès de sa maîtresse couvrait de larmes et de baisers la main de son amante.

« Ne venez-vous pas, leur dit-elle, de passer votre temps à pleurer ? Vous êtes incorrigibles, je le vois bien ; venez, beau Céladon ! vous avez noyé votre raison dans les larmes ; vous la retrouverez dans le repas qui vous est préparé. »

Les amants se sont rendus sous le berceau ; l'expression du sentiment est peinte dans leurs yeux, leur bouche en est l'interprète ; les caresses partent des regards ; les soins prévenants, les attentions délicates, tout porte le caractère de l'amour le plus tendre et de la passion la plus vraie.

« Fort bien, disait Namouna, l'extase et l'admiration ont succédé aux larmes ; allons, quelques soupirs encore, contemplez vos charmes et, quand vous croirez avoir tout dit, il vous restera encore beaucoup à dire. »

La belle Isetilsone souriait à sa gouvernante ; les amants se lèvent et vont chercher la solitude dans les retraites ménagées du jardin.

« Cher Simoustapha, disait-elle, l'heure de notre séparation s'approche ; je suis à vous pour la vie ; assurez-moi par un nouveau serment que vous ne serez jamais qu'à moi.

« J'en atteste le ciel et le divin prophète ! répond Simoustapha ; recevez cet anneau, qu'il soit le garant de ma promesse ! Ce diamant s'amollira plutôt que mon cœur ne changera pour vous ! »

L'éclat et la beauté de ce diamant excitèrent de nouveau l'admiration de la princesse : « Vous ne me quitterez pas, dit-elle à son amant, sans m'avoir éclairée sur votre sort, le mien y est attaché désormais ; vos richesses m'étonnent de plus en plus ; la noblesse de vos procédés, l'esprit, les grâces, les talents, fruits d'une rare éducation, tout me surprend ici et décèle un bienfait particulier de la Providence à votre égard ; jeune encore, entouré d'esclaves, au milieu des dissipations, sous quelle égide marchez-vous donc ? et par quelle bizarrerie êtes-vous réduit à professer un état si peu fait pour vous ? Éclaircissez mes

doutes s'il est possible et comblez ma félicité par l'aveu que j'exige de vous.

« Je suis seul, il est vrai, reprit Simoustapha, personne ici ne veille sur moi ; mais j'eus un maître autrefois, il m'instruisit dans les sciences et dans les arts, j'appris sous lui à connaître et à penser et ce philosophe respectable m'a laissé le germe des vertus dont je me glorifie aujourd'hui. Que votre tendresse ne s'alarme ni sur mes ressources, ni sur ma conduite. Je suis étranger dans Bagdad ; j'ai des parents ; ne me demandez point le sujet qui m'a forcé de m'en séparer, ni celui de mon état actuel ; mes secrets n'en seront bientôt plus pour vous, je n'aurai rien de caché pour celle que j'adore plus que ma vie et à laquelle un lien sacré m'unira pour jamais. — Ah ! quand viendra cet heureux jour ! dit la princesse avec une tendre inquiétude. — Le moyen est entre mes mains, reprit Simoustapha, son usage exige une grande prudence, les suites peuvent en être dangereuses. — Ah ! mon cher Simoustapha, que tout le péril soit pour moi ! » Comme elle disait ces mots, survient Namouna qui la cherchait : « Partons, Madame, lui dit-elle, il est temps de rejoindre votre suite ; il y a ici une porte secrète dont le muet m'a donné la clef ; nous sortirons par là et, en prenant un détour, nous aurons l'air d'arriver de si loin qu'il sera impossible de deviner où nous aurons passé notre temps. » Les amants sont forcés d'obéir.

La princesse a bientôt rejoint quelques personnes de sa suite : « Que faites-vous ici ? écartées des yeux qui doivent vous surveiller, leur dit Namouna en colère ; s'il vous était arrivé un malheur ! Vous aviez bien raison, Madame, dit-elle à Ilsetilsonne, de craindre que cette jeunesse ne s'exposât. » Les jeunes esclaves se rassemblent autour de leur maîtresse, et la princesse arriva vers le gros de sa troupe sans que personne osât se vanter de s'en être séparé.

Haroun et Zobéide attendaient avec une sorte d'impatience le retour de leur fille chérie ; dès que le calife est prévenu qu'elle va rentrer au palais, il se rend à l'appartement de la princesse pour l'y attendre et jouir par lui-même du succès des amusements procurés.

Elle paraît enfin et le calife ne peut assez se glorifier du changement dont il se croit la cause ; il embrasse sa fille avec transport, tout semble concourir à sa satisfaction ; Ilsetilsonne soutenue par l'amour et l'espérance a pris un nouvel être et cet heureux père s'empresse de porter une aussi bonne nouvelle à Zobéide.

« Je ne m'attendais pas, dit la princesse à Namouna, à tant d'empressement de la part du calife ; sa tendresse me touche ; ah ! s'il connaissait l'objet de ma passion ! — Trêve de lamentations, s'il vous

plaît, dit la vieille, vivez pour le beau Simoustapha et laissez-moi faire ; pensez à lui, vous aurez de ses nouvelles et il aura des vôtres ; mais ne pleurez plus l'un et l'autre.

« Je ferai tout ce que vous voudrez, ma bonne, dit Ilsetilsonne, pourvu que j'aie l'espoir de revoir bientôt mon amant et que vous me parliez de lui sans cesse ; ces douces larmes (dont vous connaissez si peu le prix) se tariront, quand je serai sûre de sa confiance ; ah ! s'il était infidèle je cesserais de vivre ! »

Trop ingénieuse à se tourmenter, la princesse connaissait peu le cœur de son amant. Simoustapha ne fut pas plus tôt seul qu'il s'occupa des moyens de s'assurer la possession de l'aimable objet de son amour. Il vole à son cabinet ; il y conservait des dons inestimables du sage aux leçons duquel il fut redevable de son éducation : des livres de sciences, des recettes pour des compositions utiles et, entre autres choses, une petite boîte mystérieuse, composée d'une seule pierre précieuse ; il ne devait ouvrir cette boîte que pour un objet de la plus grande importance et quand il lui serait impossible d'obtenir plus naturellement le succès d'une affaire dont pouvait dépendre son bonheur.

Simoustapha prend la boîte enveloppée d'un papier où était écrit, de la main de son savant instituteur, les instructions suivantes :

« Mon cher enfant, ne vous méprenez jamais sur le choix de l'objet qui pourra faire votre bonheur ; examinez-le bien sous tous ses rapports ; défiez-vous surtout des apparences ; s'il vous arrivait jamais de prendre tels engagements que votre malheur dût dépendre de leur privation et si, d'ailleurs, votre conscience ne vous fait aucun reproche sur les moyens que vous aurez employés pour obtenir cet objet de votre consolation, recourez alors à ma boîte ; mettez-là sur votre table ; lavez-vous ; inclinez-vous devant elle avec respect, et dites-lui : *Ma chère boîte ! mon unique espoir ! accordez-moi votre protection, au nom de l'ami qui vous a donnée à moi et secourez-moi dans ma détresse ; je vous en conjure, au nom de votre maîtresse !*

La boîte s'ouvrira ; rappelez alors toute votre fermeté pour ne point vous laissez abattre à la vue de l'objet effrayant qui paraîtra devant vous et, quel qu'il soit, commandez-lui ; vous apprendrez de lui-même ce qu'il pourra faire pour vous. Mais, mon cher enfant ! ce moyen n'est pas sans danger ; la plus légère indiscretion peut vous attirer les plus grands malheurs ; des épreuves terribles doivent suivre et, si vous y succombiez, le présent que mon amitié vous laisse vous deviendrait bien funeste. »

« Oh mon cher Benalab ! dit Simoustapha, après avoir lu cet écrit avec attention ; votre disciple sent tout le prix des bontés que vous eûtes pour lui, en lui laissant ce précieux trésor et cette sage instruction.

Quand les feux de l'amour eurent embrasé mon âme et qu'au péril de ma vie je voulus triompher des obstacles, vous vîntes à mon secours, ô mon digne maître ! je vous ai dû le bonheur de mes jours, vous m'avez rapproché de l'objet de ma flamme et, sans vos soins généreux, des murs inaccessibles m'en sépareraient encore ; j'aurais violé la loi du prophète en les franchissant et j'aurais perdu ce que j'aime sans espoir d'unir jamais nos cœurs.

Jusqu'ici, mon cher Benalab, votre esprit a présidé à ma conduite ; vos conseils ont fait ma règle ; assistez votre ami ; présidez au dangereux essai que je vais faire ; je vais être mis à de terribles épreuves ; mais, oh mon sage ami ! celui qui, passionné pour le plus beau chef-d'œuvre de la nature, a su triompher de lui-même et se respecter dans son amour, est bien digne de quelque confiance. Sa sagesse et ses succès furent votre ouvrage et vous achèverez glorieusement ce que vous avez commencé. »

Après cette invocation, Simoustapha se lève plein de courage, prend la boîte, en arrache le petit cachet et articule avec force tous les mots de la conjuration dont il a sous les yeux la formule.

Tout-à-coup la flamme des bougies étincelle et pétille ; un bruit pareil à ces tonnerres sourds et majestueux, précurseurs de l'orage, se fait entendre, la boîte s'ouvre d'elle-même : rien n'en paraît sortir ; cependant une vapeur noire s'élève dans le cabinet ; elle augmente par degrés et, du parquet jusqu'au plafond, un nuage épais en remplit l'espace.

Enfin la matière se dissipe, une masse informe se dessine ; et le regard est épouvanté à l'aspect d'une figure aussi hideuse qu'effrayante.

À mesure que le fantôme se débrouillait, le courageux Simoustapha se familiarisait avec lui : « Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ici ? » demande-t-il à l'espèce de monstre.

« Ma maîtresse, répond l'horrible figure ; je dois obéir aux ordres de Benalab et de son protégé.

« Quelle est votre maîtresse ? reprit Simoustapha, je vous ordonne de me dire son nom.

« Je ne saurais vous obéir sans sa permission, répond la figure.

« Retournez donc vers elle, dit alors Simoustapha, dites-lui que l'ami du sage Benalab désire marcher sur les traces de son maître,

qu'il ambitionne de mériter, par sa conduite, la haute protection dont elle l'avait honoré et de connaître le nom de la puissance qui intervient en sa faveur, afin de lui rendre les hommages qui lui sont dus. » Le génie disparaît, et revient comme un éclair.

« Votre demande est accueillie, dit-il, vous êtes le seul élève de Benalab et il vous a recommandé comme un autre lui-même. Ma maîtresse est la reine des génies, elle se nomme Setelpedour'ginatille, qui veut dire, étoile des sept mers ; elle me renvoie ici, avec les pouvoirs qui me sont nécessaires pour que je sois en état d'exécuter toutes vos volontés. Comme ma figure peut vous paraître révoltante, j'ai ordre, de celle qui peut tout sur moi, de prendre la forme qu'il vous plaira de me donner. – Prenez, dit Simoustapha, la figure de Jemal, le premier esclave qui fut attaché à mon service et que j'ai eu le malheur de perdre. – J'obéis avec joie, dit le génie. »

Alors il se retire au fond du cabinet, se dissout de nouveau en vapeurs et forme un nuage dont on voit sortir un jeune homme d'une figure agréable. « Que voulez-vous maintenant ? dit le nouveau transformé, je vous suis plus dévoué que ne le fut jamais Jemal ; dès que vous aurez besoin de mon service, vous n'avez qu'à toucher la boîte et m'appeler : j'attends vos ordres.

« J'aime la charmante Isetilsone, fille du calife ; elle répond à mon ardeur. Mais puis-je m'unir à elle sans l'aveu de nos parents et sous les seuls auspices de la puissante reine des génies ? Allez, Jemal, et pensez que mon bonheur dépend de la réponse que j'attends. » Il dit et Jemal disparaît.

Simoustapha rappelle alors à sa mémoire les sages leçons qu'il a reçues de son instituteur. « Dans la position où vous a mis votre amour, lui avait dit Benalab, le secours des génies vous sera peut-être nécessaire ; mais ne négligez pas cependant de travailler vous-même à votre bonheur ; les secours surnaturels vous deviendraient inutiles, si vous cessiez de coopérer à leur succès par tous les moyens que vous pouvez employer ; je vous laisse des richesses qui surpasseront vos besoins. » Simoustapha possédait en effet tout ce que l'Arabie produit de plus précieux, mais il lui manquait des femmes pour servir la princesse et où en trouver dans Bagdad qui n'eussent ni yeux, ni langues, ni oreilles, qui pussent obéir au clin d'œil, être toujours actives de nuit et invisibles de jour, sans le secours merveilleux de la boîte, les soins de Jemal et la protection de la fée ?

Dans ces incertitudes, Jemal arrive et rend compte de sa mission : « Notre souveraine, dit le génie, reconnaît, dans votre conduite, l'effet des sages principes du savant Benalab ; elle a consulté sur votre projet

et vous pourrez épouser demain au soir la princesse Isetilsone, en prenant les astres à témoin de votre union ; j'ai ordre de me rendre dans le palais du calife au déclin du jour, d'y endormir la vigilance, d'enlever la princesse et de la transporter ici. — Avant tout, dit Simoustapha, présentez-vous à mes esclaves sous le nom de Jemal dont ils m'ont souvent entendu regretter la perte ; vous prendrez avec vous quatre des plus jeunes, les seuls qui aient pu connaître Jemal ; ils vous feront beaucoup de caresses ; recevez-les sans affectation ; vous trouverez ici, sur ma table, le précis de ce que vous aurez à faire pour mettre en ordre le grand appartement de la maison ; voilà la clef du buffet où sont renfermés les effets dont j'abandonne la disposition à vos soins et à votre intelligence ; mes quatre petits esclaves exécuteront vos ordres ; mais quand vous aurez rempli les miens, pourrez-vous me fournir des femmes telles qu'il me les faut pour servir la princesse ?

« En voulez-vous cent, reprit le génie, des plus belles qui environnent le trône de Setelpedour'ginatille ? Vos ordres seront des lois pour elles.

« Ses bontés me confondent, dit Simoustapha, six femmes me suffisent. — Vous les aurez, dit le génie. »

Le nouveau Jemal va se faire reconnaître par les esclaves de la maison ; les quatre plus jeunes le comblent de caresses ; on sent que ce domestique chéri doit être rentré dans ses privilèges et qu'il sera chargé désormais des ordres de son maître ; tous s'empressent à lui obéir ; il annonce que Simoustapha occupera bientôt le grand appartement qu'aucun d'eux ne connaît et qu'il va tout préparer pour cet objet avec les quatre petits esclaves.

Le lendemain, Simoustapha prévient le lever du soleil ; il se dispose à l'ouvrage ; tous les plats qu'il doit offrir pour ce festin seront le fruit de son adresse et de son travail ; il se rend plus difficile sur le goût afin de séduire celui qu'il doit flatter.

Cependant les heures s'écoulaient ; l'astre du jour va terminer son cours. Simoustapha entre dans le bain ; bientôt après, il relève les grâces de sa personne par l'éclat d'une brillante parure ; l'art et la nature embellirent ce chef-d'œuvre, le désir et l'amour animent ses regards : tout concourt au bonheur de la plus tendre amante !

Déjà la nuit répandait ses ombres sur Bagdad, Simoustapha fait éclairer son appartement et servir les apprêts d'une collation magnifique qui flattait d'avance l'odorat et les yeux. Les quatre esclaves se retirent aux ordres de Jemal ; lui-même paraît les suivre, mais ce génie avait d'autres fonctions à remplir ; il vole au palais d'Haroun.

Isetilsone reposait tristement sans nouvelles de Simoustapha ; Namouna avait perdu sa belle humeur et se couchait en grondant ; les esclaves et les eunuques projetaient de passer la nuit joyeusement ; mais tout-à-coup ils sont plongés dans la langueur ; la parole expire sur leurs lèvres, leurs pieds chancelants ne les soutiennent plus, les carreaux sont écrasés sous le poids de leur corps ; les eunuques de garde éprouvent le même assoupissement et l'enchantement de la fée répand dans tout le palais un charme soporifique.

Dès que Morphée eut secoué ses pavots, le ministre des volontés de Setelpedour, obéissant aux ordres de Simoustapha, enlève la princesse et la transporte sans bruit dans l'appartement qui lui a été préparé.

La vacillation des lumières, sur lesquelles un vent extraordinaire soufflait avec force, annonça l'arrivée du génie ; la princesse est placée sur la couche nuptiale et Jemal, s'étant rendu visible, dit à Simoustapha : « Maître ! vos ordres sont-ils remplis ? ne désirez-vous plus rien de votre esclave ? — Où sont les femmes destinées au service de la princesse ? — Tout est prêt, répond le génie, et si votre grandeur veut se donner la peine de passer dans la salle voisine, elles ne tarderont pas à paraître. » Il dit et Simoustapha obéit. À l'instant un globe de feu darde des rayons éclatants, l'œil en est ébloui ; peu à peu l'éclat diminue et laisse voir à sa place six jeunes personnes dont la beauté égale la richesse de leurs vêtements ; elles portaient à la main un instrument de musique ; à peine pouvait-on distinguer clairement ces ravissants objets que toute la vision s'inclina devant Simoustapha ; il ordonna à Jemal d'employer ces nouvelles esclaves aux préparatifs nécessaires, rentra dans la chambre où reposait la princesse et en ferma la porte sur lui.

Il s'approche de l'objet dont la possession devait remplir tous les désirs de son cœur. Oh qu'il lui parut digne des sacrifices qu'il avait faits pour l'obtenir ! Ce prince était si brûlant d'amour qu'il eût voulu en réveiller l'objet ; mais le calme et le bonheur dont ses traits peignaient l'image l'empêchèrent d'interrompre un si doux sommeil. « Hélas ! disait Simoustapha, je ne la rendrai peut-être jamais aussi heureuse qu'elle peut l'être en songe ! » Cependant un mouvement passionné l'emporte ; il hasarde un baiser sur ses lèvres de rose ; la magie de l'amour détruit le charme du génie et Isetilsone a ouvert ses beaux yeux.

« Ah ! quel songe ravissant ! s'écria-t-elle. — Ce n'est point un songe, dit l'amoureux Simoustapha, vous êtes chez celui qui dans peu d'instant sera votre époux.

« Mon époux ! reprend Ilsetilsonne, surprise de cet enchantement ; par quelle faveur extraordinaire ?

« Calmez votre émotion, oh reine de mon âme ! Un arrêt du ciel nous destinait l'un à l'autre ; un pouvoir ignoré de vous, et presque inconnu de moi, nous réunit aujourd'hui et ce sera pour la vie ; mais avant de former ces vœux solennels, apprenez le sort de Simoustapha et voyez devant vous l'héritier du grand Hilmar, souverain des Indes. »

À ces mots, Simoustapha ôte son turban et laisse voir un ruban garni de perles, de pierres précieuses, surmonté d'un diamant dont l'éclat éblouit tous les regards ; sur la monture du diamant sont gravées ces paroles : *Donné par le calife Haroun-Alraschid à son cher Simoustapha, fils de son frère Hilmar, grand roi des Indes.*

Quelle découverte pour la tendre Ilsetilsonne ! Si sa passion ne pouvait plus augmenter, elle devenait fière de son choix ; la gloire et l'ambition comblaient un bonheur qui ne semblait dépendre que de l'amour.

Simoustapha, de son côté, jouissait du plaisir d'avoir pu la tirer d'une erreur que son déguisement semblait autoriser.

« Mais pourquoi, dit-elle, alors, vous êtes-vous rabaissé jusqu'à l'état que vous professez ?

« C'est à l'amour à vous en rendre compte, lui dit le prince ; maintenant, ajouta-t-il, il ne nous reste plus qu'à prendre les êtres célestes à témoin de notre union, en attendant que nos parents la confirment par leurs consentements ; que Mahomet, les astres, et l'étoile des sept mers, dirent-ils de concert, (en s'inclinant les bras croisés sur la poitrine) soient les garants de nos serments ! Puisse votre divine influence s'éloigner de nous si nous rompions jamais les sacrés engagements que nous contractons dans ce jour ! » Soudain le ciel répond à cette invocation par le bruit du tonnerre ; un bras invisible répand l'obscurité, les bougies s'éteignent, et nos amants sont seuls.

Le silence avait régné avec l'obscurité pendant un temps assez considérable<sup>1</sup>, lorsqu'enfin Ilsetilsonne, curieuse de connaître plus en détail l'histoire de son amour, lui demanda les motifs qui l'avaient engagé à cacher son illustre origine ; leurs parents étant d'ailleurs liés

par l'amitié et les intérêts politiques, il lui semblait que ces circonstances réunies devaient contribuer à une alliance aussi avantageuse.

« Nos rangs, dit Simoustapha, nous éloignaient bien plus que vous ne le pensez ; peut-être le calife, entre tous les princes souverains auxquels votre main a été refusée, n'en a pas compté un dont l'alliance lui fût, à tous égards, aussi convenable que la nôtre et aussi bien préparée par les liens d'une ancienne et constante amitié. Notre famille est née dans les erreurs de l'idolâtrie, mais grâce aux soins zélés d'Haroun, vicaire de Dieu et bras droit de son grand prophète sur la terre, nous avons été ramenés à la connaissance de la vérité par l'étude et l'intelligence du divin Alcoran.

Ce sage commandeur des fidèles a toujours veillé sur nous comme un bon père ; le roi Hilmar mon père s'entretenait sans cesse avec ma mère de ses complaisances pour nous et de son attachement pour lui. "Il a une si belle princesse, disaient-ils ; ah ! s'il pouvait nous accorder pour notre belle-fille la ravissante Ilsetilsonne ; mais d'autres monarques la lui ont en vain demandée, il l'aime avec trop de tendresse et ne consentira jamais à lui voir former des liens qui la tiennent éloignée de lui."

Ces discours firent impression sur mon âme ; je ne fus plus occupé que de vous seule. Mon père avait attiré à la cour un philosophe persan nommé Benalab, il était chargé de mon éducation et versait dans mon cœur le germe des vertus, en même temps qu'il ornait mon esprit des rares connaissances dont il était doué.

Benalab faisait de temps en temps des absences, pour des recherches relatives aux grandes études dont il était occupé ; il était allé chercher des plantes sur les montagnes d'Arménie. Mes parents ne cessaient de vanter vos charmes et vos talents et de témoigner leurs regrets sur l'impossibilité qu'ils prévoyaient à former une alliance si bien assortie ; ils pensaient en même temps à me chercher une autre femme. Je me retirai chez moi dans un trouble inconcevable ; à peine fus-je couché, qu'au milieu d'un sommeil profond, vous m'apparûtes en songe et telle que je vous vis pour la première fois en réalité et mon rêve disparut, mon sommeil se dissipa ; mais une voix inconnue me fit entendre distinctement votre nom.

Jugez, ma chère Ilsetilsonne, par l'état dans lequel je fus réduit et par les entreprises que l'amour m'a fait faire, du pouvoir que prit sur moi votre image. N'osant faire l'aveu de ma passion, je m'y abandonnai sans réserve, sans secours ; elle me consuma bientôt, la science des médecins s'épuisait vainement et j'allais succomber au mal qui me dévorait.

<sup>1</sup> Cette ellipse narrative qui évoque, avec pudeur, la nuit des noces renvoie à toutes les précautions prises par Cazotte pour rappeler que Simoustapha a su maîtriser sa passion avant que le mariage ne soit conclu et cela malgré la liberté apparente des relations entre les deux amants..

Benalab revient d'Arménie, m'examine et m'étudie ; après avoir médité sur la nature de mes maux, il s'approche de moi. « Cher prince, me dit-il à l'oreille, je connais parfaitement votre indisposition, Ilsetilsone en est la cause. »

À ces mots, une prompte rougeur couvrit mes joues. « Rassurez-vous, me dit mon instituteur ; votre mal n'est pas sans remède ; reprenez courage. Vous êtes faits l'un pour l'autre ; laissez-moi vous gouverner ; je vous mettrai à même de la voir et d'obtenir sa main. »

L'espérance ayant ranimé mes forces, je parus reprendre une nouvelle vie. Benalab proposa un voyage sur mer, comme nécessaire à ma guérison, il fit armer un bâtiment, dont lui-même devait prendre la conduite. Pour rassurer mes parents sur cet éloignement, Benalab leur montrant un rosier presque entièrement desséché, prit une pelle, ramassa du sable et de la terre, les mêla, les répandit au pied de l'arbuste, versa sur le terrain quelques gouttes d'un élixir qu'il avait dans sa poche. « Cette plante renaîtra, leur dit-il ; plus elle se chargera de feuilles et de fleurs, plus vous devez croire au rétablissement de votre propre fils. L'ange de la mort le frapperait ici ; ailleurs il vivra, ayez confiance en Benalab. »

Le rosier reprenait sa verdure ; Benalab devenu mon gouverneur put prendre dans les trésors de mon père tout ce qu'il jugeait m'être nécessaire ; il y joignit son trésor particulier, dont vous avez déjà admiré quelques parties ; nous nous embarquâmes, nous abordâmes aux côtes maritimes des États du calife votre père et vîmes nous fixer pendant quelque temps à Bassora.

Benalab, au moment où nous prîmes terre, renvoya avec le vaisseau qui nous avait conduit tous nos esclaves indiens. Nous fûmes établis à Bassora, nous délibérâmes sur la manière dont je pourrais vivre inconnu à Bagdad et sur la profession qui pourrait me mettre dans le cas de vous voir et d'être connu de vous, en cachant mon rang et mon état. Celle du traiteur parut la plus convenable à Benalab ; en achetant à Bassora des cuisiniers très adroits, il était sûr, au moyen de ses élixirs<sup>1</sup>, de donner une saveur et un goût délicat à nos apprêts, qui nous assuraient d'avance un débit et une préférence nécessaire à nos vues.

<sup>1</sup> Cazotte réinscrit tous les éléments naturels du conte arabe dans le contexte merveilleux d'un conte de fées. Le talent exceptionnel du jeune cuisinier était l'effet des élixirs de Benalab.

Rendons justice maintenant aux projets du sage Benalab : un cuisiner fit bientôt plus de bruit, dans la ville de Bagdad et à la cour, que n'en eût pu faire un grand personnage de tout autre état ; je voyais notre réputation s'augmenter chaque jour et l'espoir, après avoir travaillé pour les plus grands de l'État, d'être employé pour le service d'Haroun et pour le vôtre, quand j'eus le malheur de perdre mon sage gouverneur.

L'espérance fuyait avec lui, si Namouna, qui pensait m'être inconnue, ne fût pas venue d'elle-même me présenter les heureux moyens qui m'ont rapproché de vous. »

Pendant tout le discours de Simoustapha, Ilsetilsone, pouvant à peine respirer, n'aurait pas eu le pouvoir de l'interrompre. « Enfin, dit-elle, notre union est uniquement l'ouvrage de l'amour et le décret du Saint Prophète ! Ah ! qu'il est doux de subir les lois d'une pareille destinée ! Mais expliquez-moi comment, m'étant endormie dans le palais de mon père, je me trouve ici dans vos bras ? Quelque vives que soient les sensations que j'éprouve, j'appréhende toujours que ce ne soit l'effet d'une vision, tant cela me paraît extraordinaire. » Alors Simoustapha expliqua à la princesse l'usage qu'il avait fait de la boîte de Benalab et s'étendit sur les secours qu'il en espérait par la suite.

La nuit avait fourni la moitié de sa carrière, lorsqu'à un signal convenu entre le prince indien et le génie, celui-ci a rallumé toutes les bougies en un clin d'œil ; la porte qui conduit au salon s'ouvre en même temps et on entend un concert formé par l'union des voix les plus agréables.

« Quel nouveau prodige est ceci ! dit la princesse. – Ce sont vos esclaves qui célèbrent mon bonheur, dit Simoustapha. – Mes esclaves seraient-elles ici ? Sauraient-elles quelque chose ? – Celles qui sont ici ne sont pas connues de vous et ne pourraient vous trahir. »

Ilsetilsone se lève ; elle trouve sous sa main un habit magnifique. Simoustapha la conduit dans le salon où était préparée une collation somptueuse.

Les six esclaves se prosternent devant la princesse et sont occupées du soin de la servir. Elle avait perdu l'appétit depuis sa dernière promenade dans Bagdad ; mais tout étant préparé des mains de son amant, il ne lui fut pas difficile de faire honneur au festin ; la musique et la danse embellissent cette fête et les esclaves s'empressent de charmer les loisirs des heureux époux. La princesse eut bientôt besoin de repos. Simoustapha la ramène dans l'appartement qu'ils avaient quitté ; la porte se ferme et les lumières sont éteintes de nouveau.

Tous deux dormaient encore quand le génie, averti du retour de l'aurore par le chant du coq, vient enlever la princesse et la transporte au palais du calife.

Après l'avoir remise dans son premier état, il lève le charme qui tenait tout le monde assoupi ; chacun se ramasse où il se trouve et va finir son sommeil dans une position plus commode.

Le soleil a déjà parcouru une partie de sa course ; Ilsetilstone repose encore. La vieille gouvernante a trois fois entrouvert les rideaux : « Je n'ose interrompre son repos, disait-elle à voix basse ; dormez, mon bel ange. »

Enfin les deux astres qui réglent le cours de la vie du prince des Indes viennent de paraître et de briller de tout leur éclat ; Namouna s'approche : « Que vous êtes brillante, ma belle princesse ! avez-vous dormi dans des roses pour vous réveiller ainsi plus belle que l'aurore ? »

« C'est que j'ai fait un agréable songe. – Vous avez vu Simoustapha ? – Oui, je l'ai vu, ma bonne Namouna, et fort à mon aise. – A-t-il été aussi sage qu'à son ordinaire ? – Pas tout-à-fait. – Tant mieux pour vous, ma princesse ; vous dînez donc aujourd'hui de bon appétit ? Je vais vous chercher un plat chez Simoustapha. »

La vieille court chez le traiteur. « Je ne suis pas assez heureuse, disait-elle entre ses dents, pour rêver comme cela ; ce que c'est que d'être jeune ! Vite, vite, dit-elle en arrivant, votre princesse a dormi toute la nuit ; elle a pensé à vous ; elle a appétit ; donnez-moi quelque chose pour elle. »

Simoustapha voit que Namouna n'est au fait de rien : « Prenez ces plats, ma bonne ; dites à votre charmante maîtresse qu'elle ait soin de peu manger ce matin, elle en soupera mieux ce soir. »

La vieille voulait entrer en conversation ; mais Simoustapha s'excuse honnêtement, et la congédie.

Les choses en étaient là, lorsqu'un nuage vient enlever Jemal dans les plaines azurées. Il était allé rendre compte des opérations de la nuit précédente.

Dès que Setelpedour'ginatille le voit : « Parle, Kaussak ! lui dit-elle, as-tu exécuté mes ordres en faveur de l'élève chéri de mon favori Benalab ?

« Grande reine, répond Kaussak, j'y ai mis tout le zèle, les ménagements possibles. – Souviens-toi, répond la fée, des raisons pour lesquelles tu fus renfermé dans la boîte, de l'horrible figure dont tu y fus revêtu et des motifs d'un si juste châtement. Agis fidèlement

désormais et parle vrai. Les jeunes princes sont-ils mariés ? Que penses-tu de leur union ?

« Le mariage est fait. Rien n'égale les vertus et la beauté de cet heureux couple et il serait impossible d'en trouver un pareil dans tout l'Empire du Ginnistan ; vous m'en voyez dans l'admiration.

Si Ilsetilstone efface toutes les étoiles du ciel par son éclat, Simoustapha est comparable au soleil ; mais ce qui les distingue particulièrement sont les qualités du cœur et de l'esprit qu'ils réunissent au plus haut degré.

« Tu connus le bien, Kaussak, réplique la reine, admire-le, pour apprendre enfin à l'aimer. Je te recommande ces deux époux, sers-les fidèlement ; je veux les voir cette nuit, tu me les apporteras dès qu'ils seront abandonnés aux douceurs du sommeil et, en attendant que j'aie éprouvé ta conduite, je te permets de te montrer à l'avenir sous la forme et le nom de Jemal, que tu as reçu de l'élève de Benalab. »

Le génie se retira satisfait. Setelpedour fut troublée. « Eh quoi ! dit-elle, l'innocence et l'amour sont inconnus dans mes États et c'est sur la terre qu'on les trouve ? Je ne le croyais pas ! ... Que j'aspire à voir ce mortel si beau, si vertueux, et si sensible ! ... Qu'Ilsetilstone est heureuse d'avoir captivé une âme comme la sienne ! »

Ainsi parlait la reine des génies ; elle avait jusque-là gardé sa liberté ; la seule idée d'un mortel l'exposait à la perdre. Elle en va courir les dangers, quand Jemal aura exécuté les derniers ordres qu'il a reçus.

Ilsetilstone a parfaitement compris, sur le rapport de Namouna, qu'elle aurait le soir même une entrevue avec son amant. La nuit approche, plus désirée qu'un beau jour ; la belle cherche le repos pour jouir d'une attente qui ne craint pas d'être trompée ; bientôt la vapeur soporifique se répand autour d'elle. Elle en aperçoit les symptômes et en désire l'effet ; le palais est de nouveau plongé dans l'assoupissement, Jemal paraît et a déjà transporté la princesse chez son époux, où tout est prêt pour la recevoir.

Les mets sont dressés, le concert commence, une décoration plus magnifique embellit l'appartement ; mais que peuvent ajouter le luxe et ses recherches aux plaisirs qui naissent des épanchements de deux cœurs épris ? S'ils ont dû mourir d'amour dans le désespoir de ne pouvoir être jamais unis, on conçoit qu'ils pouvaient vivre à présent sans tant d'appâts.

L'heure du repos est venue, Simoustapha invite tendrement la princesse à s'y livrer et les jeunes esclaves mettent tout en ordre pour cela.

Beaucoup de personnes s'imaginent que toutes les nuits des époux que l'amour seul a réunis doivent se ressembler ! Celle qui va s'écouler pourrait prouver le contraire.

À peine Simoustapha et la princesse sont-ils sur les coussins que le génie les endort profondément et les transporte dans le palais de la reine des génies.

Setelpedour les attendait avec impatience ; elle les fait poser tous deux sur le plus magnifique des sofas. Sa première attention fut d'abord pour Ilsetilstone, elle voulut voir si sa beauté répondait parfaitement à l'éloge qu'on lui en avait fait et ne trouva rien qui ne fût fort au-dessus des éloges de Jemal.

Mais quand elle vint ensuite à considérer Simoustapha, elle fut persuadée que rien sur la terre ne pouvait lui être comparé et n'était digne de lui. En ne croyant se livrer qu'au sentiment de l'admiration, elle se laissa entraîner beaucoup plus loin et, se dérochant à elle-même les mouvements qui l'agitaient, pour déguiser aux génies de sa cour le penchant impétueux qui l'emportait vers un des deux objets, « Oh ! le plus beau des mortels ! s'écria-t-elle, que je m'estime heureuse d'avoir employé pour vous mon pouvoir ! » En disant cela, elle prend deux baisers sur la bouche d'Ilsetilstone, pour être autorisée d'en cueillir de plus tendres sur les lèvres de Simoustapha.

La reine des génies éprouva ce qui arrive à ses semblables quand ils approchent trop du dangereux limon de cette terre. Setelpedour est en proie aux ravages de son propre élément ; mais l'effet n'a point encore dissipé les idées de bienfaisance conçues en faveur d'une rivale dont elle va bientôt se repentir d'avoir consommé le bonheur. Elle lui attache au col un collier d'une magnificence extraordinaire, lui passe au doigt une bague dont le diamant jette autant de feu que l'escarboucle et ce qui relève le prix de ce bijou, ce sont les noms des époux gravés en dedans de l'anneau.

Elle entrelace ensuite, dans la tresse des cheveux du prince, une chaîne de diamants et lui met au doigt une bague plus belle encore que celle qu'elle a donnée à la princesse ; elle fait apporter pour l'un et l'autre deux habits, dont les garnitures sont composées de rubis, de saphirs et d'émeraudes distribués avec tant d'art qu'ils imitent la variété des fleurs.

Quand elle a assez signalé sa magnificence et ses bontés, elle aspire à en obtenir la récompense sur les lèvres du Simoustapha ; ayant ainsi satisfait sa curiosité et une partie de ses désirs, elle rappelle le génie.

« Jemal, lui dit-elle, faites-vous aider par vos puissances et transportez ces époux dans l'appartement où vous les avez pris, sur le

même sofa que vous voyez ; vous aurez soin que celui qu'ils ont occupé soit placé ailleurs ; vous mettrez devant eux ces deux habillements, et les observerez jusqu'au réveil, pour me rendre compte ensuite de tout ce qui se passera. »

Le génie obéit ; les époux sont à Bagdad dans l'appartement du prince des Indes ; il a redoublé l'éclat des lumières, l'effet du sommeil magique est suspendu. Simoustapha et Ilsetilstone ouvrent les yeux, tous deux sont éblouis de l'éclat de leur parure, la magnificence de tout ce qui les environne est l'objet de leur étonnement.

Simoustapha prend la boîte ; le génie paraît à ses ordres : « Parlez Jemal, je vous l'ordonne ! D'où vient cette profusion de richesses ?

« De la main qui a favorisé votre union, répond le génie. — Vous lui porterez demain, ajoute le prince, les témoignages de notre reconnaissance ; si deux cœurs entièrement soumis aux volontés de la reine peuvent augmenter son bonheur, vous lui présenterez l'hommage des nôtres. »

Jemal disparaît ; nos amants se débarrassent bientôt des trésors qui les gênent : l'aisance est nécessaire à l'amour heureux. Simoustapha ne voit dans l'attention de la reine des génies qu'une disposition de la part de cette puissance à les favoriser auprès du calife pour lui faire agréer leur union ; enfin tous deux, trop agréablement occupés, parviennent à oublier leurs richesses et le reste de la nuit s'écoule dans une heureuse distraction.

La dernière heure était venue, lorsque Ilsetilstone témoigne à son amant le plaisir qu'elle aurait de le voir revêtu des habits de sa protectrice. « J'obéirai, trésor de ma vie, répond le prince ; j'ai besoin de tout pour vous plaire ; mais que rien ici ne dérobe à mes yeux les charmes dont le pouvoir me transporte et me ravit. » Simoustapha s'est revêtu de son superbe habillement, Ilsetilstone jouit de l'effet de cette parure : « La mienne, dit-elle, me devient inutile à présent ; si j'étais cette pompe dans le palais de mon père, je réveillerais une curiosité qu'il me serait impossible de satisfaire. »

Comme elle achevait de prononcer ces paroles, les avant-coureurs du sommeil la saisissent ; Simoustapha éprouve les mêmes sensations, il n'a que le temps de se jeter sur un sofa sans se débarrasser de ses habits ; déjà la princesse dort et le génie la ramène dans le palais du calife.

Cela fait, Jemal vole auprès de Setelpedour et lui rend compte de la manière dont ses bienfaits ont été reçus, des termes dont Simoustapha s'est servi pour en témoigner sa reconnaissance ; il en dit plus que la reine n'en voulait entendre.

Setelpedour ne ressemble plus à elle-même ; depuis qu'elle est éprise des charmes de Simoustapha, elle est livrée à des combats dont elle n'avait jamais éprouvé la violence ; la jalousie commence à jeter le trouble dans son cœur ; elle s'étonne de sa situation ; elle, qui jusque là ne fut occupée qu'à gouverner les passions d'autrui, qui n'en ressentit jamais l'atteinte et qui fut toujours insensible aux attraits des génies de l'empire de Ginnistan : « Je me rabaisserais, disait-elle, jusqu'à aimer un homme ! ... Mais Simoustapha est l'élève de Benalab, il est lui-même le modèle des vertus et de la sagesse ; quelle est celle d'entre mes pareilles qui eût dédaigné l'honneur de s'attirer les bonnes grâces du grand Soleiman ? Notre reine vint à lui du fond des régions les plus éloignées du nord. »<sup>1</sup>

Pendant que Setelpedour parlait ainsi, le génie attendait ses ordres : « Retournez vers votre maître, lui dit-elle et, visible ou invisible, soyez sans cesse à ses ordres. Si vous voyez en lui le moindre désir de me connaître et de me rendre des hommages, encouragez-le et amenez-le-moi sur-le-champ. Mes frontières sont gardées par des êtres d'une figure plus révoltante que n'était ci-devant la vôtre. Je vais donner ordre qu'on écarte ces horribles soldats et que les postes soient garnis de manière à ne rien offrir d'effrayant à la vue. »

Le génie s'incline devant sa souveraine, revient dans l'appartement de Simoustapha et le retrouve sur le sofa où les effets du sommeil magique l'avaient arrêté. Il l'éveille et se montre ; il lui porte la parole pour l'engager à choisir une situation plus commode à son repos.

Le prince ouvre les yeux : Ilsetilstone a disparu ; il ne voit autour de lui que les présents magnifiques dont il a été comblé et sans lesquels il croirait n'avoir fait qu'un beau songe ; à la vue de ces objets, il est animé d'une reconnaissance qui lui rappelle de plus grands bienfaits ; il brûle d'impatience d'aller rendre des hommages respectueux à l'être sublime dont il admire les bontés et la puissance. Il touche à sa boîte et le génie attend ses ordres.

« Jemal, lui dit-il, si ma demande n'est pas une indiscretion, je vous ordonne de me conduire aux pieds de ma bienfaitrice, la reine des génies.

« J'obéirai, répond le génie, au maître de la boîte enchantée et au favori de la brillante étoile des sept mers qui partagent la terre. »

<sup>1</sup> C'était une opinion reçue que la reine de Saaba qui vint briguer les faveurs de Soleiman, ou Salomon, était un génie femelle et la reine des visions célestes. (Note de Cazotte).

Simoustapha se met dans le bain, se pare de toutes les richesses qu'il tient de la bonté de la fée et s'abandonne à la conduite du génie.

Le Ginnistan est un empire fort éloigné de nous, cependant il nous environne et nous touche de tous côtés ; il est composé d'espaces qu'on ne saurait comparer au petit que nous occupons ; en peu de minutes le prince indien les a franchis, il est posé à l'entrée de la demeure de Setelpedour.

Cette reine s'est avancée au devant de lui ; quoiqu'ébloui par sa beauté, il ne perd pas de vue les bienséances et veut mettre un genou en terre ; mais elle le relève avec empressement, le prend par la main et le conduit à son palais, en lui faisant traverser les jardins, où des merveilles de toute espèce le surprennent et l'enchantent.

Simoustapha, ému par l'effet de tant de jouissances réunies, éprouve un saisissement dont Setelpedour considère l'effet avec satisfaction : « Puissent, disait-elle en elle-même, oh le plus admirable des mortels ! les beautés que tu rencontres ici, te faire oublier toutes celles que tu laisses sur la terre ! »

Enfin, presque sans se parler, la reine et son nouvel hôte sont parvenus à un bassin orné de trois cent soixante et six figures d'animaux tous différents : chacun d'eux est l'emblème d'un des jours de l'année. Le jaspe et le porphyre ont été employés à leur construction ; ils font jaillir en tout temps les liqueurs et les boissons les plus agréables.

La table pour le dîner était dressée dans cet endroit, sous un berceau de roses et de jasmins ; des sofas, couverts de gazons, y présentaient des sièges commodes ; la violette et le muguet servaient de tapis ; au milieu de tant de beautés on peut imaginer quelle pouvait être la somptuosité du repas.

Des êtres invisibles apportaient et faisaient disparaître les services ; on n'apercevait que les belles mains de Setelpedour, aussi habiles à prévenir les goûts que ses yeux se montraient attentifs à les surprendre.

Le prince indien paraît déconcerté ; mais un tableau plus animé se présente à ses yeux : un terrain en amphithéâtre, qui était vis-à-vis de lui, vient de se peupler en un clin d'œil. Six cent génies de l'un et de l'autre sexe, assis sur des gazons, ont commencé un concert digne de la reine des fées et de l'enchantement des mortels. Simoustapha est dans l'admiration.

« Vous voyez, lui dit Setelpedour, les plaisirs dont on jouit ici ; si vous y trouvez quelques appâts, oh mon cher Simoustapha ! le cœur qui vous les offre s'étudiera sans cesse à les varier. »

En disant cela, la reine quitta la table et prit le chemin de son palais ; l'or et l'azur y variaient sous toutes les formes, elle fait asseoir Simoustapha sur un sofa et la reine des génies assise à ses côtés parla en ces termes :

« Cher prince, la retenue n'est pas faite pour moi : je vous aime, je veux votre bonheur et le mien y est attaché. Vous fûtes l'ami et l'élève du sage Benalab, il attira mes yeux sur votre destinée. Dès votre plus tendre enfance, j'influai, sans paraître, sur les événements dont vous avez fait dépendre votre félicité. Vous me devez la possession d'Ilsetilsonne, je suis enchantée de votre union avec elle et n'en ressens aucune jalousie ; mais depuis que je vous ai connu plus particulièrement, j'ai conçu pour vous les sentiments les plus tendres ; vos vertus et les charmes de votre personne ont fait de la reine des génies l'humble esclave de l'amour.

« Oh adorable reine ! dit Simoustapha, je n'ai pas l'orgueil de prétendre à une si glorieuse conquête ; permettez-moi de vous honorer et de vous servir toute ma vie. Je vous dois le bonheur d'être uni à la fille du calife ; mais quand l'amour que j'ai conçu pour elle sous vos auspices me permettrait de vous offrir mon cœur, je suis musulman par la grâce de Dieu, du saint prophète et les soins bienfaisants du vertueux commandeur des fidèles ; je chercherai mon bonheur dans l'accomplissement de la loi. »

« Vous vous exagérez, mon cher Simoustapha, reprend la reine, et mes prétentions sur vous et les rigueurs de la loi. Je ne veux point bannir Ilsetilsonne de votre pensée ; aimez-la toujours ; elle sera l'objet de mes bontés, comme vous le serez de mon amour. Mahomet s'est permis plus d'une femme.

« Je n'examine point, dit Simoustapha, la conduite du prophète ; mais quand Ilsetilsonne s'est donnée entièrement à moi, nous avons contracté des obligations inviolables et sacrées. – Elles n'en seront pas moins telles, reprit la reine, Ilsetilsonne ne peut être ni votre ennemie ni la mienne et quand elle me permettra de vous aimer, pourra-t-elle approuver votre ingratitude ? En un mot, cher prince, mon cœur est à vous, pouvez-vous me refuser de partager le vôtre, si rien n'en est blessé ? Songez que, pouvant beaucoup, je ne signalerai jamais ma puissance que par de nouvelles bontés pour vous et que celle qui vous implore est l'arbitre souveraine de votre destinée. – Oh ma reine ! dit Simoustapha, concevez le tourment de votre esclave, à qui l'aveu ou le refus de ce que vous demandez paraissent également impossibles.

« C'en est assez, cher prince, reprit Setelpedour, le soin de votre conservation est maintenant celui qui doit vous occuper. Je vous en ai

fourni les moyens ; il en est dont vous ne vous doutez pas et dont vous aurez peut-être lieu, par la suite, de connaître l'importance. Mais je dois vous dire que la boîte de Benalab vous expose à de grands dangers : cette boîte appartient jadis à Mamouk, mage égyptien, qui en abusa pour se livrer au crime, ma justice l'en a dépouillé.

J'abandonnai ce scélérat aux rigueurs de sa destinée. Je châtai Kaussak, aujourd'hui Jémal, votre esclave qui par ses lâches complaisances avait achevé de perdre un maître corrompu. Je compte que cet esclave de mes lois ne sera pas dans le cas de s'oublier avec vous. Mamouk vit encore, il a élevé dans son art un fils aussi pernicieux que lui, tout le Ginnistan les maudit ; mais les scélérats trouvent toujours quelque part de la faveur, Mamouk est encore puissant, et travaille continuellement à retrouver la boîte donnée à Benalab, veillez à ce qu'il n'entre jamais chez vous ni Égyptien, ni rien qui vienne de l'Égypte. »

Simoustapha ne savait où trouver des termes pour répondre à tant de marques de bonté ; cependant il commençait à se faire tard, il était temps qu'il se rendît chez lui pour y recevoir son épouse ; il cherche à pressentir la reine sur la nécessité de son départ, en regrettant les jouissances auxquelles il est forcé de s'arracher.

« Mes bontés, reprit Setelpedour, suivent mon penchant et ne me coûtent rien. Les richesses qui sont ici vont perdre tout leur prix quand vous vous éloignerez. Voulez-vous me les rendre précieuses ? Venez en jouir avec Ilsetilsonne et dès lors je n'aurai plus rien ici qui ne soit véritablement cher à mes yeux ; venez commander dans ces lieux et j'y serai assurée de la soumission de tous les génies qui m'environnent.

« Ah ! Madame, reprit Simoustapha, craignez, puisque vous m'aimez, de m'éblouir sur mes devoirs ; j'ai besoin de me rappeler que je suis le fils du roi des Indes, tendrement chéri de ses parents et comptable à leurs sujets de la destinée de l'héritier présomptif de la couronne.

« Adieu, mon cher Simoustapha, dit la reine en l'embrassant, adieu prince, modèle des souverains, lumière du monde et le génie de toutes les vertus ! »

Le génie a ramené Simoustapha chez lui ; son cœur ému de reconnaissance, mais toujours rempli d'Ilsetilsonne, brûle de la revoir ; il s'occupe des préparatifs de sa réception ; les fruits les plus rares sont sur la table, les cassolettes sont remplies de nouveaux parfums ; la princesse est arrivée, elle se pare de l'habit magnifique dont lui a fait présent Setelpedour ; Simoustapha a gardé le sien ; la musique se fait

entendre, le repas commence et, au milieu de ces jouissances, on ne s'occupe que de projets de bonheur.

Cependant Simoustapha raconte le voyage qu'il a fait au palais de la fée, décrit les beautés qu'il y a aperçues, les bontés dont il a été comblé ; il n'omet aucune circonstance ; son récit n'occasionne ni soupçons, ni jalousie.

La princesse verrait voler tous les cœurs auprès de son amant qu'elle envisagerait cet hommage comme un tribut auquel tous les êtres créés doivent être soumis. Quand Simoustapha parle des précautions qu'on l'a engagé de prendre contre Mamouk l'Égyptien, ancien possesseur de la boîte enchantée, elle voudrait engager le prince à remettre à la reine un présent si dangereux ; mais il faudrait sans ce secours renoncer au plaisir de se voir et il deviendrait peut-être impossible d'engager le calife à resserrer des nœuds si doux.

Toutes les frayeurs cèdent à de si puissants intérêts. « Au moins, disait-elle, songez à vous défendre à l'approche de ces perfides étrangers. Interdisez vos portes et vos fenêtres, même à l'accès des vents qui peuvent venir du côté de l'Égypte. »

Tandis qu'elle cherchait ainsi à assurer leur repos, il se formait un orage dans le Ginnistan qui devait bientôt le troubler.

Dès que le génie, esclave de la boîte, a transporté la princesse du palais chez Simoustapha et, de là, chez le calife, dès que le prince indien n'a plus d'ordre à lui donner, il se rend à ceux de sa souveraine et lui fait le détail de tout ce qu'il a vu.

Le génie expose avec vérité les tableaux dont on l'a rendu le témoin : « Jamais union conjugale n'en offrit d'aussi intéressants ! Jamais deux cœurs ne parurent si bien s'entendre et se répondre ! Jamais deux êtres ne réunirent à un si haut degré la vertu et la beauté ! Jamais ... »

« Arrête malheureux ! dit la reine, déjà tes désirs sont enflammés ! Souviens-toi de ce que tu as fait quand tu fus Kaussac, au service du maudit Égyptien ? Mon doigt a gravé sur ton coupable front le désordre de ta conduite. Je ferai pis aujourd'hui si tu t'égares ; je mettrai de travers tous les traits de ta physionomie ; j'allongerai tes oreilles et tu marcheras les talons en avant.

« Oh ! ma souveraine ! dit le génie, votre courroux me fait plus de peine que votre menace ne m'effraie. Je trouve Ilsetilsone d'une beauté et d'une vertu qui m'imposent le plus grand respect ; ah ! combien elle mérite l'amour de Simoustapha !

« Il en a trop, répond Setelpedour, cela lui fait oublier l'intérêt de sa sûreté et même ses devoirs. Le fils unique du roi des Indes laisse

ignorer ses aventures à son père et sans un rosier rajeuni par Benalab et dont j'ai soin de faire continuellement renouveler la verdure, ces parents, livrés à l'inquiétude, seraient plongés dans une affreuse douleur. Jémal, il faut faire sortir ton jeune maître d'un enchantement dangereux pour lui ; place-toi invisiblement entre eux deux ; répands une odeur infecte autour d'Ilsetilsone ... et ...

« Grande reine, j'obéirai, dit le génie en s'éloignant. — Reste, malheureux ! lui dit Setelpedour. Tu es bien prompt à te plonger dans la fange pour en aller répandre sur-le-champ l'exhalaison ...

Arrête-toi ! lui dit-elle, après s'être recueillie un moment ; sois plus empressé à faire le bien que le mal, si tu ne veux pas redevenir un monstre ... Je t'ordonne, de nouveau, de veiller avec soin sur les besoins et sur les dangers de ces époux. »

Jémal se retire ; il ne peut lire dans l'âme de sa souveraine et croit qu'elle a voulu l'éprouver. Setelpedour demeure en proie à l'agitation ; sa passion la tourmente ; elle imagine pouvoir la contenter par des sacrifices et, pour se faire autoriser dans son projet, elle demande sur-le-champ Asmonchar<sup>1</sup> son premier vizir ; il est bientôt rendu à ses ordres ; elle le fait asseoir à côté d'elle et lui parle dans ces termes :

« Vizir, aucun objet n'ayant jamais fait d'impression sur mon cœur, je suis demeurée dans l'indépendance jusqu'à ce jour. La fatalité s'en mêle à présent et me fait la loi : un mortel, au-dessus de tous les autres, entraîne à lui toutes mes affections ; c'est Simoustapha, le fils du grand roi des Indes.

Je sais que la hauteur des génies, mes vassaux, leur fait regarder l'homme d'un air dédaigneux, parce qu'ils en font communément leur jouet ; ils ont oublié qu'ils ont tous fléchi le genou devant le grand Mahomet vainqueur de mon père, le puissant et immortel Kokopile-sobe<sup>2</sup> qui fut dépouillé de tous les rayons de sa gloire.

Notre sphère est bornée : de tous les êtres créés, l'homme est le seul qui puisse étendre la sienne. Les vertus de Simoustapha peuvent le conduire à la plus haute élévation et je veux m'associer à ses espérances ; si vous avez, comme je dois le croire, ma prospérité et ma gloire

<sup>1</sup> Asmonchar, en français Asmodée. (Note de Cazotte).

<sup>2</sup> Kokopilesobe, un des noms arabes de Lucifer. (Note de Cazotte). Le nom que choisit Cazotte semble complètement étranger à la démonologie islamique. Il se pourrait, mais ce n'est qu'une hypothèse, qu'il adapte là le nom d'un des anges révoltés, cité dans le livre d'Hénoch : « Kokabiel » (*Hénoch*, 1ère section, « La Chute des anges et le voyage visionnaire d'Hénoch, le péché des anges », *Écrits intertextuels*, Pléiade, 1987, p. 477)

en vue, j'attends de vous des conseils dignes de votre prudence et de votre affection. »

Pendant ce discours, Asmonchar, les yeux baissés, paraissait rêver profondément : il rompt enfin le silence : « Grande reine, lui répondit-il, vos desseins sont toujours conduits par votre sagesse, et ne peuvent prendre leur source que dans une noble ambition ; je n'y vois que deux difficultés.

Vous avez généreusement présidé aux liens du prince indien et de la fille du calife ; vous en avez assuré la force et l'indissolubilité contre vous-même, par les anneaux que vous leur avez fait remettre ; votre satisfaction ne peut dépendre que de leur consentement. Nous avons des lois rédigées par nos anciens dont ils conservent eux-mêmes les chartes ; ils décideront beaucoup mieux que moi en quoi elles peuvent être favorables à vos désirs et il vous sera plus agréable de former l'engagement que vous projetez avec l'applaudissement de tous les êtres soumis à votre puissance que de l'avis de votre ministre entièrement dévoué à vos volontés. Je pense donc qu'il serait à propos que vous fissiez connaître vos intentions à votre divan, que je ferai assembler sur vos ordres. »

Setelpedour, préoccupée de son projet et des moyens d'en avancer le succès, ne pénètre point les intentions d'Asmonchar.

L'hypocrite vizir n'a pas sitôt reçu l'ordre de convoquer l'assemblée qu'il se rend à l'instant chez Bahlisboull<sup>1</sup> son grand-père, le plus ancien et le plus méchant des esprits qui fussent dans le Ginnistan. La rage donnait de la force et de l'activité à ses ailes ; il détestait Bahlisboull, mais il s'agissait d'opposer à sa souveraine un être qui pût la détourner d'un projet plus odieux à lui qu'à tout autre, puisqu'il était personnellement le génie malfaisant de la nature humaine et son ennemi le plus déclaré, qu'il ne pouvait entendre prononcer le nom de Mahomet sans écumer de rage et que la reine voulait épouser un musulman. Il savait que, par un fameux traité passé entre Kokopilesobe et Mahomet, le prophète s'était réservé tous les fruits nés des mariages entre les enfants des hommes et ceux du Ginnistan.

Le vieux Bahlisboull voit arriver son petit-fils avec une sorte d'étonnement. Ils n'avaient depuis longtemps commerce ensemble que pour chercher à se nuire. Il apprend le dessein de la reine.

« Je vois, dit-il à Asmonchar, que vous craignez de perdre votre faveur, la reine n'est pas la seule qui ait recherché une alliance

inégal : elle est fille du grand Kokopilesobe et doit prétendre vis-à-vis de nous à de grands privilèges ; quant aux lois dont vous me savez dépositaire, puisque je signai la convention faite avec Mahomet, ce n'est pas à vous à peser sur les moyens de l'éluder ou la possibilité de l'enfreindre ; assemblez le divan ; voilà votre devoir. »

Asmonchar s'en retourne ; Bahlisboull plein de méchanceté et d'ambition est occupé du projet de détrôner la reine, de perdre le grand vizir, son propre fils, et de s'élever sur les ruines de tous.

Le divan est assemblé ; Setelpedour vient y prendre sa place. Tous les génies s'inclinent devant elle ; à un signe de la reine, chacun se relève et s'assied ; on ignore le motif d'une convocation aussi solennelle. Asmonchar reçoit l'ordre de proposer la parole.

Le vizir jette les yeux sur tout ce qui l'environne. Il aperçoit une place vide. C'est celle que doit occuper son grand-père Bahlisboull ; il hésite alors de rompre le silence, il craint que la proposition de la reine ne passe à la majorité des suffrages ; une grande partie de ceux qui doivent voter est du même sexe que Setelpedour et conséquemment ennemie de toute loi faite pour enchaîner la liberté et contrarier une faiblesse. Le reste est composé d'esprits légers qui se feront un mérite de leur condescendance en cédant aux volontés de la reine. Ainsi ce ministre se voit à la veille d'être soumis aux lois d'un homme et d'un musulman ; il blasphème contre Mahomet dans l'intérieur de son âme et sent toute ses forces défaillir en même temps. Setelpedour le presse de parler ; il allait balbutier, quand tout à coup le vieux Bahlisboull arrive porté par les siens qui le mènent aux pieds du trône.

« Pardonnez ! oh ma souveraine ! dit ce dangereux politique, si j'ai tardé à me rendre à vos ordres. Le temps a consumé mes forces, les siècles ont dévoré mes ailes ; je fus grièvement blessé par Michaël dans le premier des grands combats que nous ayons rendus et dans un corps comme le mien, totalement affaibli par l'âge, les cicatrices se renouvellent. »

Setelpedour reçoit l'excuse du vieux génie et lui ordonne de prendre place. Asmonchar, encouragé par la présence de son grand-père, prend la parole et expose le sujet sur lequel la reine veut consulter le divan.

La présence de Bahlisboull en impose : on connaît sa haine invétérée contre le genre humain, on redoute ses ruses, sa puissance et sa cruauté. S'il règne une règle dans l'Empire dont l'observation soit gênante, on sait qu'il en fut l'inventeur.

<sup>1</sup> Bahlisboull, en français Belzebuth. (Note de Cazotte).

Setelpedour s'adresse au dangereux vieillard. « Vous, dit-elle, qui avez vu les trois règnes<sup>1</sup>, dites-moi, Bahlisboull, s'il n'y a pas eu plus d'un exemple de l'alliance que je veux contracter aujourd'hui ?

« Grande reine ! J'en citerais de bien authentiques et bien propres à entraîner toutes les opinions ; je pourrais même me donner pour exemple, je suis du temps de la création du sublime génie, votre grand père, et quand nous fûmes précipités du ciel, je combattais à ses côtés. Il me regardait comme l'aîné de ses enfants.

Dois-je rappeler au rejeton de notre illustre chef les temps de notre ancienne gloire et le coup affreux qui nous précipita, quand nous pensions à nous en assurer la jouissance ?

Tranquilles et souverains dans nos demeures inaccessibles, on voulut nous forcer de fléchir le genou devant Mahomet ; ce novateur hardi, que nous avons vu ramper et régner tour-à-tour, semblait prédestiné au sceptre du monde ; mais en devenant ses disciples nous perdions notre empire ; cet affront nous parut insupportable et notre soumission une lâcheté. Nous cessâmes de regarder comme un être bienfaisant celui qui nous dégradait par une loi injuste et, animés d'un juste ressentiment, nous prîmes les armes.

Le grand Kokopilesobe et moi combattîmes quelque temps contre Michaël et Gibrien à forces égales ; mais enfin, nos ennemis conduits par Mahomet tombèrent sur nous avec rapidité ; nous fûmes vaincus, dépouillés, chassés de nos possessions et ne sauvâmes qu'avec peine ces ailes dorées sans lesquelles nous aurions été écrasés dans notre chute.

Appelés à régner partout, nous nous emparâmes de ce globe et fîmes alliance avec les enfants de l'homme pour le peupler de concert ; Mahomet poursuivit notre nouvelle race et la détruisit par un déluge.

Inépuisables dans nos moyens, nous vîmes prospérer de nouveau un peuple innombrable, et nous l'assujettîmes à nos lois ; la terre fut couverte de nos autels ; elle put à peine nourrir assez de victimes pour fournir aux sacrifices qui nous furent offerts et le sang humain ne fut pas même épargné.

Irrité de nos succès, Mahomet devint homme<sup>2</sup> ; pour nous empêcher de régner, il nous déclara une guerre plus cruelle : il saccagea

<sup>1</sup> Les trois règnes. Ceci se rapporte au règne de Lucifer, avant qu'il fût précipité sur la terre ; au règne du même esprit jusqu'au temps où Mahomet est prétendu avoir terrassé l'idolâtrie ; et au règne actuel de Setelpedour. (Note de Cazotte).

<sup>2</sup> Sur cette étonnante biographie de Mahomet, voir la notice, p. 80-83.

tout, détruisit nos temples, renversa nos images, abolit nos dieux et nos trophées : il fallut se résoudre au combat.

Nous fumes encore malheureux : cependant nous parvînmes à obtenir une capitulation.

Dépouillé de ses honneurs, le redoutable Kokopilesobe se retira dans la région du midi la plus reculée ; le trône que vous occupez demeura soumis à sa puissance ; mais par un article du traité que je fus forcé de signer, et dont je dépose une copie aux pieds de votre grandeur, il fut arrêté que tous les enfants, nés de l'alliance d'un génie avec un mortel de la race d'Adam, embrasseraient le culte du prophète et vivraient sous sa domination.

C'est à vous, grande reine, à décider maintenant si vos descendants, appelés à l'indépendance et à la gloire, doivent tomber dans un esclavage humiliant et mépriser les malheurs du martyr de notre foi, du grand Kokopilesobe.

« Génie, répondit la reine, j'ignorais les conditions du traité dont vous venez de parler ; mais vous me cachez les infractions qu'on y a faites plus d'une fois. Quant aux inconvénients qui peuvent résulter de celle que j'ai préméditée, ma prudence en saura garantir ma postérité et vous, qui avez présente à l'esprit la teneur de nos chartes, dites-moi s'il y serait fait mention de quelque loi plus sacrée que celle dont vous avez fait le rapport ?

« Sage souveraine, reprit le génie, dispensez-moi de vous la citer. Elle serait pour vous un obstacle fâcheux ; l'ignorance de la loi peut servir d'excuse à celui qui l'a violée. — Je vous arrête, dit Setelpedour, l'ignorance avilit les génies. Je veux que les lois soient connues, puisque mon devoir est d'en suivre l'exécution et je vous ordonne de la citer.

« Un génie ne peut donner sa main qu'à une femme vierge, dit Bahlisboull, et un mari ne peut devenir votre époux sans la perte de tous ses privilèges et de votre puissance. »

À cette déclaration, la reine maudissait intérieurement la loi et son interprète et pénétrait sans peine l'artifice malicieux de Bahlisboull et du vizir Asmonchar ; la ruse succédant à l'agitation, elle poursuivit ainsi :

« Vous venez, sage génie, de prononcer un arrêt qui confondrait sans ressource toutes mes espérances, si je ne savais combien votre profonde sagesse, et une expérience qui a commencé avec le monde, vous élèvent au-dessus de tous les esprits et que si vous avez échappé tant de fois aux fers dont vous étiez menacé, il n'est pas une de nos lois que vous ne puissiez éluder ; j'espère que votre zèle et votre

attachement pour moi vous engageront à employer ici votre sagacité. Puisque nous sommes législateurs, pouvons-nous rétracter<sup>1</sup> cette loi ? Et n'y aurait-il pas moyen de l'enfreindre, sans paraître la blesser ? Songez que le motif qui m'a fait convoquer ce divan m'engagerait à ne rien ménager, si mes désirs ne sont pas satisfaits ! »

Balishboull triomphe en secret du trouble de la reine et de sa passion pour Simoustapha ; il la suppose aussi aveuglée par l'amour qu'il l'est lui-même par la méchanceté et l'ambition et il espère lui faire perdre, par ses perfides conseils, l'empire du Ginnistan et l'affection des peuples.

« Reine, reprend ce dangereux hypocrite, la confiance dont vous daignez m'honorer doit assurer votre gloire et votre bonheur. Aucun engagement ne peut lier ceux qui comme vous ont le droit de les former ; ces lois dont vous vous plaignez ont été rédigées par Kokopilesobe, dans un temps où il régnait ici et dans des circonstances auxquelles il fut forcé d'obéir ; aujourd'hui il se conduirait par d'autres considérations, s'il était encore souverain du Ginnistan et, malgré l'émanation du pouvoir que vous tenez de lui, l'ordre qui doit régner ici ne dépend plus que de vos volontés et de votre sagesse : vous n'avez pas encore atteint le faite des grandeurs auxquelles vous fûtes destinée.

Vous êtes l'étoile des sept mers qui environnent la terre et seriez déjà, sans l'ambition de votre prédécesseur, l'astre bienfaisant annonçant chaque matin à l'Univers les faveurs de celui qui donne le jour ; sans doute les destins avaient marqué la défaite du grand Kokopilesobe, mais son entreprise fut un attentat préjudiciable à l'empire des génies. En respectant sa personne et son courage, vous devez maudire le fatal excès auquel il s'est porté, reconnaître la sagesse des lois de Mahomet et, libre arbitre de vos désirs, établir la loi qui peut vous en assurer la jouissance. »

La proposition de Bahlisboull étonne les esprits qui n'en soupçonnent pas le motif ; Setelpedour affecte la plus grande confiance dans les conseils du vieux génie.

« Vous prouvez de plus en plus, lui dit-elle, combien l'esprit instruit par le malheur l'emporte sur celui qui ne connut jamais que la prospérité. Oui, vous m'avez convaincue. Je peux maudire sans scrupule tout ce qui peut avoir occasionné l'infortune de mon prédécesseur et je suis trop rapprochée de l'espèce humaine, par mes

<sup>1</sup> « [...] révoquer un acte qu'on a passé. » (Furetière).

inclinations, pour refuser de reconnaître dans Mahomet un être au-dessus du vulgaire ; mais j'exige de vous la formule de l'abjuration que je dois prononcer.

« Vous déclarerez à voix ferme et distincte, répond le génie impatient d'arriver au terme de ses complots : *Maudit sois-tu, Kokopilesobe ! Toi, ton ambition et tes projets.* Vous abjurerez ensuite votre culte, pour embrasser celui de Mahomet, en articulant la profession de foi que voici.

« Achad. en. la. illa. cala. bella. Mahomad. Rasoud. Alla<sup>1</sup>. »

La reine semble se préparer à prononcer ces déclarations, Bahlisboull jette un regard d'intelligence au vizir Asmonchar ; ce signe est bientôt interprété par le divan, qui attend avec inquiétude l'événement. Setelpedour prend enfin la parole : « Vous venez de m'apprendre des choses, dit-elle au vieux génie et de m'indiquer des mots dont je n'eus jamais connaissance ; il faut que cette formule soit rédigée de votre main avant que je la prononce. – Elle est trop tremblante, dit Bahlisboull. – Vous prendrez votre temps, reprit la reine, et quand je l'aurai signée, je veux qu'avec le vizir vous la portiez à Mahomet. – Je ne puis écrire ni marcher, répondit le génie. – Il faut donc que je prononce du mieux qu'il me sera possible ce que j'en ai retenu, en y ajoutant ce que mon cœur avoue. » Elle se lève à ces mots et parle ainsi :

« *Maudit sois-tu, et à jamais, infâme Bahlisboull ! Qui par tes abominables flatteries empoisonnas le cœur de mon aïeul, tu l'engageas à se révolter contre toute espèce d'autorité. Maudit sois-tu, principe de discorde ! Qui as sans cesse l'amour de l'ordre sur les lèvres et la corruption dans le cœur. Maudit sois-tu, toi et toute ta race à perpétuité ! Source infernale des malheurs qui désolent l'univers. Maudit sois-tu, et ton petit fils Asmonchar ! Qui en feignant de me tracer le bon chemin, me creusiez des précipices affreux. Que vos ailes soient arrachées sur-le-champ ! Qu'on vous précipite sur la terre ! Allez vivre dans la fange et la souillure ! Tel est votre sort et mon arrêt. »*

À l'ouïe de ce discours inattendu, les esprits en frémissant ont reconnu leur reine ; sa fermeté en impose aux plus méchants, leur souveraine paraît briller de l'ancien éclat dont ils sont déchus ; l'ordre

<sup>1</sup> Transcription tout à fait fantaisiste de la profession de foi des musulmans : « Achhadou an lâ ilâha illa-llah, wachhadou ana Muhammad rassûl-allah » (Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Mohammed est son prophète).

qu'elle vient de donner est aussitôt exécuté ; elle a renvoyé les génies et le divan se sépare.

Setelpedour se représente les dangers auxquels l'amour vient de l'exposer et n'en ressent pas moins les traits. « Si tu avais été témoin, mon cher Simoustapha, se disait-elle à elle-même, de tout ce que je viens de braver pour toi ... Que de préjugés humains tu pourrais me sacrifier ? mais que dis-je ! J'aime jusqu'à cette vertu sévère qui t'encourage à des refus dont mon amour propre ne saurait être blessé. Tu m'aurais aimée si tu m'eusses vue la première et si, cédant aux vœux de mon protégé Benalab pour favoriser un arrangement auquel il sut m'intéresser, je ne t'eusse pas offert en vision l'aimable Ilsetilstone, tu serais mon esclave aujourd'hui et je serais assurée de cette fidélité que rien ne peut plus ébranler. Je ne veux pas troubler ton bonheur, ni le repos de ton épouse ; mais tu m'aimeras ; tu seras à moi autant qu'à elle ; nous n'obéirons plus à des lois de convention ; l'amour et la reconnaissance nous prescriront d'autres devoirs. »

Ainsi s'abusait la petite fille du criminel mais courageux Kokopile-sobe ; elle avait l'élévation du génie de son aïeul mais, sans qu'elle en eût été instruite, le sang humain coulait dans ses veines ; rien n'était parfait en elle que le courage et la beauté, cependant son cœur n'était pas corrompu ; elle était tombée sous une loi que Bahlisboull lui avait vaguement expliquée et le temps devait lui en faire éprouver l'influence.

Occupée du désir de revoir Simoustapha, elle n'a pas la patience de l'attendre dans son palais ; ce serait remettre un plaisir qu'elle peut se procurer tout de suite en se faisant transporter à Bagdad ; elle appelle l'esclave de la boîte :

« Vous devez, dit-elle, porter ce soir Ilsetilstone dans l'appartement de son époux, vous m'avertirez dès qu'elle y sera rendue ; je veux augmenter par ma présence le bonheur dont ils peuvent jouir. » Jémal exécute les ordres de la fée avec les mêmes précautions que ci-devant ; Setelpedour apprend bientôt que la princesse est chez son amant ; elle part aussitôt pour Bagdad, précédée de Jémal qui vient annoncer aux époux l'arrivée de la reine des génies.

Ils auraient paru plus embarrassés si la reine, en arrivant, ne les eût rassurés par des marques réitérées de sa tendresse ; elle les embrasse l'un et l'autre et s'assied à table au milieu d'eux.

« Je ne risque rien, dit-elle, en venant souper chez un mortel, élève de mon bien aimé Benalab. J'ai contribué, ma chère princesse, à vous procurer le modèle des époux ; permettez du moins que je partage votre félicité ; en vous faisant sentir le prix d'un si rare bienfait, je

veux continuer à vous protéger l'un et l'autre par ma puissance et mes conseils. Ne vous alarmez donc pas, Simoustapha, de l'excès de ma tendresse pour vous ; elle est délicate et ne vous occasionnera jamais ni trouble ni remords, que dans le seul cas où vous cesseriez de répondre à mon amour ; le lui pardonnerez-vous, ma chère Ilsetilstone ? » lui dit-elle en l'embrassant.

« Si mon amant, répondit la jeune et naïve princesse, ne vous aimait pas, je douterais avec raison de son ardeur pour moi-même ; je lui ai donné mon cœur, il en a deux à vous offrir en retour des bontés dont vous nous comblez ; vos vertus et vos charmes ont fait une trop vive impression sur nous, pour que nous puissions résister à tant d'attraits.

« Vous surpassez mon espérance, charmante princesse, répondit la reine, j'éprouve une satisfaction qui ne peut s'augmenter que par le même aveu que j'attends de Simoustapha.

« Grande reine, dit-il, je ne puis exprimer les sentiments dont je suis animé que par mon dévouement à vos volontés. »

Setelpedour, contente de ces assurances de leur tendresse, ne cessa pendant le repas de leur en témoigner sa reconnaissance. On se livra de part et d'autre aux plaisirs qui étaient offerts ; musique, danse, parfums, liqueurs, rien ne fut épargné ; mais ce qui n'arrive pas d'ordinaire, on se mit à parler raison à la fin du repas.

« Cher prince, dit la reine, à l'aveu près du calife que je saurai vous ménager, votre félicité paraît à son comble ; cependant, voici le moment où, sans les plus grandes précautions de votre part et les plus grands soins de la mienne, elle pourrait être renversée. La boîte enchantée que vous remit Benalab fait l'objet de l'ambition de Mamouk, magicien scélérat qui jadis en fut possesseur. Il vous est impossible de porter toujours ce trésor ; mais vous tenez de moi une bague que vous ne devez jamais quitter et qui vous avertira des dangers où vous serez exposés, en même temps qu'elle viendra à votre secours. Celle de la princesse a ses propriétés, qu'elle ne peut développer que dans le cas où vous seriez menacé de mort et où son secours sera indispensable. Souvenez-vous toujours de fermer votre porte et vos fenêtres à tout ce qui pourrait venir de l'Égypte. » Après cela elle laisse les époux en liberté, les embrasse, et disparaît.

La nuit se passe comme les précédentes ; les jours se suivent sans événements remarquables ; Jémal exact à son devoir remplit toujours avec célérité les ordres qui lui sont confiés ; chaque soir la princesse est transportée chez son amant ; chaque matin, elle est chez le calife ; tous les trois jours, Simoustapha est enlevé au Ginnistan, pour offrir ses hommages à l'étoile des sept mers et, tandis que son cœur paraît

s'enivrer de la jouissance d'une douce volupté, celui de l'Égyptien Mamouk ne respire que vengeance contre le possesseur de la boîte merveilleuse qu'il ambitionne de reprendre.

L'odieux magicien a vu pâlir l'étoile de Benalab ; il la suit, elle ne paraît plus, c'est un présage de mort. Ce scélérat, qui redoutait la puissance du philosophe persan, peut maintenant sans danger reconquérir un trésor dont le dépouilla la reine des génies ; mais il doit s'instruire auparavant dans quelles mains la boîte est tombée.

Il profite du premier équinoxe, seul temps favorable aux travaux de ceux qui agissent avec le concours des esprits ; il trace avec son cercle un carré, qu'il divise ensuite par deux triangles ; il calcule ces différents espaces, qui lui fournissant le nombre de neuf, lui donnent autant de chambres à parcourir pour étudier et suivre la chaîne des événements qu'il cherche ; il pénètre avec la bougie verte<sup>1</sup> dans chacune de ces chambres obscures ; cette triste lumière lui fait découvrir toutes les aventures du sage persan et du prince indien, depuis leur embarquement jusqu'à leur arrivée dans Bagdad. Il voit mourir Benalab et reconnaît la boîte magique entre les mains de Simoustapha.

Naraès, fils de Mamouk, aussi corrompu que son père, l'assiste dans son travail ; tous deux examinent le signe de la boîte ; elle paraît armée de pointes d'acier, et un cercle de feu s'est formé autour d'elle ; les négromanciens n'en sont point effrayés ; le prix du trésor qu'ils poursuivent les aveugle. Le père creuse un fossé dans son jardin au bas d'un coteau ; il en sort tout-à-coup une fontaine jaillissante qu'il montre à son fils, en lui disant :

« Voilà l'image fidèle des événements qui m'attendent ; tant que cette source sera claire, tu seras tranquille sur mon compte. Si tu la vois se troubler, envoie-moi du secours. Si elle se teint de sang, je suis mort. Tu t'occuperas alors de ma vengeance ; tu chercheras à reprendre notre précieux trésor, en essayant de connaître les pièges qu'on m'aura tendus et de te tenir en garde contre ceux qui te seront préparés. »

Mamouk au même instant s'éloigne de son fils, il se transforme en chat-huant pour cacher sa marche ; il a déjà descendu de la haute Égypte vers l'Arabie ; l'étoile qui brille sur Bagdad dirige son chemin ; il y arrive.

L'aurore annonçait le retour du soleil sur cette partie du globe, il s'arrête au milieu des jardins délicieux, fertilisés sans cesse par les eaux d'Ilsara et d'Aggiala, qui baignent de différents côtés la ville de Bagdad, et se choisit un asile parmi les arbres, dont le plus épais feuillage peut mieux cacher la chétive apparence dont il s'est revêtu. Il sait que la maison de Simoustapha, défendue par le génie de la boîte, est inaccessible pour lui, sous quelque forme que ce soit et, en attendant que le soleil ait dardé ses rayons, il rêve aux moyens qu'il doit employer pour séduire celui qui doit le servir ; au même instant, le hasard lui présente l'homme qu'il se proposait de chercher.

Un pauvre jardinier, nommé Abaïre, cultivait le jardin où le magicien s'était arrêté. Courbé sous le poids du travail, la fatigue et la chaleur lui arrachaient quelques soupirs. Mamouk pense qu'un homme malheureux se livre aisément aux offres séduisantes qui peuvent alléger ses souffrances et sa pauvreté ; le jardinier vivait de quelques morceaux de pain et du fruit qu'il trouvait sous sa main ; il en remplit un petit panier pour sa femme et ses enfants et, le soir étant venu, il reprend le chemin de la ville emportant avec lui sa petite provision. « Certes, disait Mamouk, si cet homme, tout pauvre qu'il est, peut avoir un gîte, je l'engagerai à le partager avec moi et je serai bien maladroit si je n'en fais pas l'instrument de mes projets. » À ces mots, ayant repris sa forme naturelle, il presse sa marche pour le joindre.

« Bonsoir, Abaïre, lui dit-il en l'abordant, ce n'est pas sans peine que vous avez procuré à votre famille les fruits que vous lui portez. — Eh ! Qui êtes-vous donc, mon bon seigneur, dit le jardinier, surpris de s'entendre nommer, pour parler à un pauvre homme comme moi ?

« Je suis un homme, répond Mamouk, qui vous connaît comme vous-même, je vous nommerais tous les arbres de votre jardin et ceux dont vous prenez le plus de soin ; j'aime les pauvres et, quand je voyage, je m'arrête toujours chez eux, persuadé que je n'y manquerai de rien, parce que j'y fais tout apporter et je ne trouve rien de trop bon pour moi, dès que je peux me promettre de le partager avec eux.

« Hélas, dit Abaïre, que ne suis-je assez heureux pour me flatter de recevoir un hôte tel que vous ! Mais nous n'avons rien pour vous coucher.

« Voilà dix pièces d'or, reprit le magicien, avec lesquelles vous achèterez ce qui sera nécessaire ; je n'imagine pas de plus douces jouissances que celle de procurer aux bonnes gens le bien-être qui leur manque ; c'est un secret pour être heureux, que je ne crains pas qu'on me dérobe : le luxe et l'opulence endurent le cœur du riche, tandis

<sup>1</sup> Dans les rituels magiques, des bougies de couleurs différentes sont utilisées selon les objectifs poursuivis.

que le pauvre mange son pain à la sueur de son front, combien de gens dans Bagdad ont besoin d'aiguiser leur appétit par les mets recherchés et délicats de Simoustapha ! ... Vous connaissez Simoustapha ?

« Si je le connais, Seigneur ! Y-a-t-il un seul pauvre à Bagdad qui ne connaisse cet homme généreux et compatissant ? Nous ne demeurons pas loin de lui ; je vais souvent, par ordre de mon maître, lui vendre les plus beaux fruits de notre jardin et il me donne toujours quelque chose pour moi. »

Pendant cette conversation, ils sont arrivés à la ville ; Abaïre prend avec son hôte le chemin de sa chétive demeure. « Femme, dit-il en entrant, je t'amène ce bon seigneur, ne me demande pas avec quoi nous le recevrons ; vois ma main pleine d'or ; je vais acheter un sofa qui doit nous rester. »

Mamouk entre dans une chambre, dont deux chaises de bois et une table sont le seul ameublement ; la femme, les enfants sont presque nus, la misère est l'image de ce séjour et, s'il veut trouver quelques commodités, il doit augmenter ses largesses.

« Abaïre, lui dit-il, j'aime à faire du bien, voici dix autres pièces d'or avec lesquelles vous pourvoirez à tout ce qui manque ici ; consultez vos bienséances et mon bien-être pour l'avenir. »

Le pauvre jardinier croit rêver en voyant tant de richesses ; il rend grâce à la providence et remercie le grand prophète ; il sort pour faire des emplettes.

La femme se disposait de son côté à donner une apparence de propreté à son logement. « Laissez-moi faire, lui dit Mamouk, ce soin me regarde et je veux vous aider ; pendant ce temps-là, allez acheter des robes pour vous, votre mari et vos enfants, voilà 20 sequins pour cela ; elles ne pourront pas blesser les yeux par leur éclat et vous aurez soin de ne dire à personne que vous les tenez de votre hôte ; si on le découvrait, je m'éloignerais sur-le-champ de chez vous : le bien que je peux faire, perd à mes yeux tout son prix, dès que je sais qu'il est connu. Quand votre mari sera de retour, nous songerons aux provisions. »

La femme d'Abaïre sort et se promet, pour la première fois, de garder un secret dans lequel son amour-propre est intéressé ; elle a trop souvent rougi de sa pauvreté et n'est pas fâchée de dissimuler ce bienfait.

Ils reviennent bientôt l'un et l'autre, le jardinier n'est pas peu surpris de trouver sa maison en meilleur état et sa famille aussi bien habillée ; l'auteur de ces heureux changements se met à table avec eux et paraît jouir de toute la satisfaction dont ses bienfaits sont la source.

Au milieu de ces bonnes gens, il ne jouit encore que du succès du stratagème par lequel il aveugle des créatures simples et honnêtes, au point de paraître à leurs yeux un être bienfaisant.

L'heure du repos est venue, Abaïre et sa femme vont en goûter les douceurs, tandis que l'Égyptien est occupé des moyens de ravir le trésor dont le prince indien est possesseur. Il sait, pour l'avoir vu dans la neuvième chambre tracée selon les règles de sa cabale, que ce prince jouit toutes les nuits des saveurs de l'amour dans les bras de son aimable épouse. Quel temps favorable pour le surprendre ! Si le génie de la boîte ne veillait pas sur les époux, si la vigilance de la reine des génies ne les garantissait pas également des attaques naturelles et miraculeuses.

Le magicien, impatient de commencer son ouvrage, ne peut plus rester dans la maison, il se transforme en chat-huant et vole autour de la maison de Simoustapha ; les avenues en sont gardées contre lui et, sous quelque forme qu'il s'y présente, une mort inévitable l'attend ; la terreur le saisit et il revient chercher le calme chez Abaïre.

L'unique soin de Mamouk est de gagner à tel point la confiance du jardinier qu'il se prête sans réserve à ses volontés insidieuses ; il a repris sa figure humaine.

Il accompagne le lendemain Abaïre à son jardin, il raisonne avec lui de son art, lui enseigne des secrets, partage sa frugale nourriture et se désaltère à la même source. « Vous avez de bien beaux fruits, lui dit-il ; mais si ce jardin était à vous, j'en ferais croître de tels qu'on n'en mangerait pas d'autres chez le calife. »

« Hélas ! dit le jardinier, je ne possède au monde que deux arbres, un pommier et un poirier venus des Indes. Je les avais plantés sur un petit terrain attenant à ma maison ; mais le sol ne paraît pas leur convenir, ils ne portent que des fruits qui ne viennent jamais à maturité.

« Soyez discret et prudent, reprit Mamouk, ne dites mot et je ferai votre fortune ; nous travaillerons ensemble. Pourvu que votre femme et vos enfants n'en sachent rien, vos deux arbres produiront des fruits plus beaux que ceux qu'on y aurait cueillis s'ils fussent toujours restés aux Indes et à la plus belle exposition. Mais, la plus légère indiscretion pouvant gêner ce que nous aurions fait, nous devons observer le plus rigoureux silence sur l'opération que nous allons faire ensemble ; dans peu de jours, vous cueillerez sur votre poirier un fruit dont la beauté vous étonnera. »

Abaïre et Mamouk reviennent à la maison ; un bon repas les y attendait, grâce aux généreuses précautions du magicien, qui y joint d'ailleurs tout ce qui peut lui servir à gagner le cœur de ses hôtes.

Le lendemain, l'Égyptien a prévenu de quelques instants le lever de l'aurore, il va chercher les deux arbres dont le jardinier lui a parlé ; il ne fallait qu'ouvrir une porte donnant sur un terrain qui n'avait pas plus de vingt pieds en carré ; là languissaient les deux plantes, privées de la chaleur du soleil ; cependant le poirier portait une fleur. Abaïre, en se levant aperçoit la porte ouverte, voit le magicien, et s'en approche. « Vous voyez mes pauvres arbres, la mousse les ronge. — Je me suis levé, dit Mamouk, pour venir l'arracher ; mais vous voyez comme la seconde écorce est verte et magnifique ; fermez la porte, achevons d'y travailler pendant que tout sommeille, je vous ferai voir une belle chose dans peu de temps. Cependant, comme il s'agit ici de votre fortune, je veux m'assurer auparavant de votre discrétion ; unissez-vous à moi par un serment solennel : jurez, par l'Alcoran et sur mon sabre, une fidélité à toute épreuve, en répétant les paroles que je vais prononcer : *Tout ce que va faire Mamouk est pour le bien d'Abaïre, et Abaïre obéira à tout ce qui lui sera ordonné par Mamouk.* »

Le bon jardinier n'hésite pas à contracter un engagement dont tous les avantages semblent être pour lui ; Mamouk se fait apporter un piquet, trois bouts de corde et deux bûches.

Les outils sont arrivés : « Prenez cette corde, lui dit Mamouk, liez-en l'arbre par un bout et attachez l'autre au piquet ; tracez un rond à trois pieds de l'arbre, le plus exactement que vous pourrez ; ensuite déliez l'arbre et nous nous mettrons à bêcher dans l'intérieur du cercle, jusqu'à ce que nous ayons ramené la fraîcheur et donné la nourriture aux racines. Si l'on veut réussir, il faut opérer méthodiquement et je ne vous cache pas que vous faites une opération de géométrie. »

En un moment, le petit espace qui environne l'arbre est labouré. « Y aurait-il une fleur sur votre arbre, demande Mamouk ? — Oui, fort à propos, dit le crédule jardinier. — Rien n'est plus heureux pour nous ! répondit le magicien, approchez-vous d'elle, parlez-lui, flattez-la ! tout est animé, tout est sensible dans la nature, quoiqu'il n'y paraisse pas ; dites-lui : Ma bonne petite fleur, tu me produiras une poire plus grosse qu'aucune de celles qui croissent dans les Indes, je voudrais qu'un homme put s'y cacher. »

Abaïre souriait innocemment en prononçant ces paroles : « Pour le coup, dit-il à Mamouk, elle ressemblerait au dôme d'un minaret. — Il

ne faut pas s'embarrasser de la ressemblance, dit le magicien ; il nous suffit d'avoir une poire qui remplisse nos vues. »

L'opération faite, nos ouvriers referment la porte dont Mamouk garde la clef et ils prennent tous deux le chemin du jardin où Abaïre doit employer sa journée ; l'Égyptien partage le travail du jardinier, il se rapproche de sa manière de vivre et de parler ; un tiers qui les entendrait, les prendrait pour des simples.

On paraît avoir oublié le travail du poirier et l'espoir de la récolte : le bon Abaïre croit n'avoir fait qu'un jeu d'enfant et avoir répondu par complaisance aux rêveries d'une personne dont la présence et les bienfaits répandent l'aisance chez lui.

Huit jours se passent, sans que Mamouk témoigne la moindre curiosité de voir l'effet de son opération ; enfin le neuvième jour, comme Abaïre allait sortir pour suivre le cours de ses occupations ordinaires, l'Égyptien, tout en paraissant cheminer avec lui, lui dit : « N'auriez-vous pas envie de voir ce qu'est devenu notre fruit ?

« Je le veux bien, si cela vous amuse, dit Abaïre ; mais je crains que nous n'ayons perdu notre temps à labourer aux pieds d'un arbre trois fois maudit ; j'y avais bien autrement travaillé précédemment, il n'en a pas mieux valu ; il est vrai que je ne m'étais pas avisé de lui dire des douceurs, ainsi entrons, et nous verrons. »

On voit que le bon jardinier, habitué à un travail ordinaire, à des produits uniformes, ne comptait pas de trouver une merveille aussi extraordinaire à une branche à laquelle il n'avait laissé qu'une fleur sèche et languissante. Quel fut son étonnement lorsqu'il vit pendre, à la même place, une poire d'une si prodigieuse grosseur qu'elle excédait en volume quatre fois le plus beau fruit qui eût jamais paru dans cette espèce. « Je ne l'aurais jamais cru, disait-il dans sa surprise ; à qui vendrai-je cette poire ? Si je la porte au palais, les officiers du calife s'en empareront pour quelques sequins et s'en feront honneur ; si je la montre à Simoustapha, il est homme à qui rien ne coûte. »

« Vous avez raison, dit Mamouk, il est homme à vous mieux payer que personne, et vous aurez chez lui un débit assuré. Pensez-y bien, mon cher Abaïre, votre arbre fleurira désormais comme le rosier de mai et il n'y a que Simoustapha qui puisse vous payer ces fruits ; allons, mettez votre poire sur un plat, couvrez-la d'un linge ; vous épiez le moment où Simoustapha sera devant sa boutique et vous passerez devant lui comme à votre ordinaire ; il sera curieux de voir vos fruits, laissez-lui apercevoir celui-là, qu'il le désire, le convoite, et vous êtes sûr d'en obtenir un prix exorbitant ; mais je vous ai dit que

je voulais entrer dans la poire, je le veux encore ; ce sont nos conditions.

« Ah certes ! Je ne m'y oppose pas, dit Abaïre en riant ; faites-vous si petit que vous y trouviez place, vous aurez l'air d'un fort joli pépin. — Vous voulez donc que j'y devienne pépin ? — Oui, si cela se peut. — Ordonnez-le moi. — Hé bien ! Je vous l'ordonne. — Arrachez donc la queue pour m'ouvrir la porte. »

Abaïre, étant en belle humeur, veut suivre à la plaisanterie et fait un petit mouvement comme pour arracher la queue du fruit ; elle lui reste à la main, il en est très affligé.

« C'est un fort petit mal, dit Mamouk ; car sans cela je demeurais à la porte ; remettez la queue, allez chercher votre plat, tâchez de joindre votre homme ; le fruit ne lui en paraîtra pas moins curieux, il n'a rien perdu de son volume ni de son goût ; la semaine prochaine nous ménagerons mieux les autres. »

Le jardinier est allé chercher le plat ; il revient et ne trouve plus Mamouk ; il pense qu'il est allé voir le poirier et, n'ayant pas besoin de lui pour aller vendre son fruit, il prend sans aucune inquiétude le chemin de la maison de Simoustapha.

Mamouk avait abusé complètement de la simplicité d'Abaïre ; cet imposteur, dépouillé de la moitié de son pouvoir, réduit à un état passif par une impuissance majeure, a été forcé de transformer l'ignorant jardinier en magicien, sans qu'il se doutât du mystère ; il se l'est associé et s'est fait artificieusement commander tout ce qu'il était de son propre intérêt d'exécuter. Tels sont les dangers de l'ignorance !

À peine Abaïre avait tourné le dos, pour aller chercher le plat, que l'Égyptien, fidèle au commandement qu'il s'est fait donner, resserre, contracte et raccourcit le volume de son corps et entre dans la poire pour y prendre la forme d'un pépin. Si l'on vient à couper la poire sans que le couteau entame le pépin, et surtout si on se laisse charmer par le goût délicieux du fruit, le scélérat Mamouk recouvrera ses pertes et consommera sa vengeance.

Jusqu'ici tout sert à favoriser les complots du cabaliste : Simoustapha s'est trouvé sur sa porte au passage d'Abaïre, il s'est fait montrer le fruit. Le jardinier dit qu'il veut le présenter lui-même au calife, qu'il en aura deux cent sequins. « Donnez-le-moi, dit Simoustapha, vous n'irez pas plus loin pour chercher votre argent ; voilà deux cent sequins, et cinquante de plus, pour le plaisir que vous me faites en m'accordant la préférence. »

Abaïre, enivré de sa bonne fortune, eût volontiers oublié le plat et la serviette, pour embrasser celui auquel il était redevable de tant d'argent ; il revient avec empressement dans sa maison et n'y trouve

point Mamouk ; il le suppose au jardin hors de la ville, il y court, et ne le trouve pas encore ; il le cherche partout et le redemande en vain aux fleuves et aux échos alentours.

Pendant cette recherche inutile, Simoustapha attendait avec impatience l'heure où il pourrait jouir des charmes de la charmante Ilsetilstone et lui offrir le plus beau des fruits qu'on eût jamais vu sur la terre.

La nuit est venue, le génie a fait son devoir ; les deux époux se sont parés des bienfaits de leur charmante protectrice ; les habits, les bagues, le collier, les chaînes de diamants tressées avec les cheveux, rien n'a été oublié.

L'eunuque muet sert le beau fruit auquel le prince Indien attachait tant de prix ; Ilsetilstone l'admire et en trouve le parfum exquis ; on entend un petit bruit en coupant la poire, un pépin s'en est échappé, et a sauté à terre.

Le fatal morceau touchait déjà les lèvres des deux amants, Simoustapha jette un grand cri, sa bague l'a piqué au point de lui faire sentir une forte douleur ; Ilsetilstone laisse tomber le morceau qu'elle tenait ; le prince fait un effort pour arracher de son doigt le bijou qui le blesse et ce frottement nécessite l'apparition du génie esclave de la bague.

Il était effrayant par sa forme et sa laideur ; la princesse s'évanouit en le voyant. « Qui es-tu ? Que veux-tu de moi, lui demande Simoustapha ? — Je suis l'esclave de la bague que t'a donnée ma souveraine, répond le fantôme, je t'avertis que tu cours le plus grand danger, ton ennemi est dans ta maison, ce fruit est empoisonné, je vole au secours de la boîte ; quand elle sera en sûreté, je reviendrai. »

Simoustapha et ses esclaves donnaient des secours à la princesse. Jémal pendant ce temps-là, renfermé dans la boîte magique, repoussait de son mieux les attaques de son ancien maître, sous la puissance duquel il redoutait de tomber. Mamouk appuyait un anneau enchanté à la serrure du bureau dans lequel la boîte était renfermée, la serrure s'ouvrait, et au même instant le génie protecteur en substituait une autre ; ce combat avait été renouvelé six fois ; Jémal allait enfin se rendre quand le génie de la bague arriva.

« Infâme scélérat ! dit-il à Mamouk, tu ne mourras que de ma main ». En même temps, il aspire tout l'air qui est dans l'appartement, lève le bras pour frapper l'Égyptien, qui tombe à terre comme étouffé ; il est bientôt garrotté de chaînes de fer ; on lui arrache son anneau magique, sa baguette, son livre d'enchantement et on l'abandonne sur le parquet, dépouillé de toute puissance et à demi-mort.

Après cette victoire, le génie de la bague vient instruire Simoustapha des dangers qu'il a courus par les ruses de Mamouk. « Venez, dit-il, contempler votre ennemi et disposez de son sort, non suivant la bonté de votre cœur, mais suivant toute la dépravation du sien. »

Simoustapha suit le génie dans l'appartement, Mamouk n'y est plus. « Détestable magicien, inépuisable en ressources ! dit le génie, quelle force a donc pu te tirer d'ici ? mais tu es lié et tu ne pourrais aller loin. » Il conseille alors à Simoustapha de prendre la boîte, d'appeler Jémal et de se joindre à eux pour la recherche du scélérat qui veut s'échapper.

Les deux génies l'ont trouvé dans le jardin, il avait commencé à se débarrasser de ses fers ; dès qu'il voit venir ses adversaires, il se précipite dans le canal ; aussitôt deux digues se forment et le resserrent : il s'élanche en l'air comme un jet d'eau ; mais il est contraint de retomber dans le bassin qu'on lui a formé : il s'efforce alors de s'évaporer en flamme ; mais une vapeur épaisse qui s'élève de toutes parts s'oppose à son projet<sup>1</sup>.

De ces mélanges des éléments, le canal semble rempli d'une chaux vive et brûlante dont on redoute la proximité ; le génie de la bague y jette les deux morceaux de poire ; sur le même instant ils sont en fusion ; alors le génie s'adressant à Simoustapha, lui dit :

« Prince ! prononcez l'arrêt de ce scélérat ; nous sommes ici pour son exécution ; dites-lui : *« Infâme magicien ! je t'enferme dans tes œuvres et avec tes œuvres ; afin que tu sois puni de tes œuvres. »*

Simoustapha prononce ; le magicien est devenu tout à coup une masse informe de marbre sous la figure d'un chat-huant et semblable à ces statues horribles qu'on voyait chez les idolâtres, avant la venue du grand Prophète. Les génies ont emporté du jardin cet affreux simulacre.

Simoustapha est de retour auprès de son épouse qui, un peu remise de sa première frayeur, n'était pas cependant sans alarme sur son

<sup>1</sup> Dans cette lutte entre magicien et génie, autrement dit entre magie noire et magie blanche, on retrouve le schéma narratif de l'*Histoire de Dilsenguin restaurateur de la magie et de Périfirime fondatrice de la féerie*. (Les Aventures d'Abdalla, Bibliothèque des génies et des fées, tome 8). Setelpedour est qualifiée de fée, le magicien maléfique combat contre elle et ses troupes, et la lutte se termine par un affrontement qui revêt des formes voisines de celles du combat magique qui termine le conte type 325 : des transformations successives adoptées par les deux (ici trois) adversaires se succèdent et finissent par l'échec du magicien.

compte ; en le voyant, elle est rassurée. Ils passent tous deux dans le cabinet où était la boîte ; Simoustapha la touche et Jémal paraît.

« Seigneur ! que voulez-vous de votre esclave, dit le génie ? – Que vous me racontiez tous les détails de l'événement qui vient de se passer. »

Il se met à califourchon sur la boîte et obéit aux ordres de Simoustapha. Il décrit les travaux, le voyage, l'arrivée à Bagdad du magicien Mamouk ; la séduction du jardinier, son séjour chez lui, ses transformations, l'enchantement du poirier ; la manière dont il s'est introduit chez Simoustapha qui a, lui-même, porté le fruit où le traître s'était caché en pépin ; comment il en est sorti quand la poire fut coupée. Il décrit son propre combat dans la boîte, où il opposait sans cesse une nouvelle serrure à celle que l'anneau magique de l'Égyptien détruisait.

De cette boîte où il était retranché pour la défendre, il avait vu arriver à son secours le génie de la bague ; il raconte comment l'enchanteur fut terrassé, lié, dépouillé de sa magie et qu'au moment où le génie de la bague était sorti du cabinet, des esprits, envoyés du fond de l'Égypte au secours de Mamouk, par Naraès son fils, étaient venus l'enlever tout à coup et l'avaient mis en état de livrer le dernier combat, dans lequel il a enfin succombé.

Ces éclaircissements ayant duré une partie de la nuit, à peine les époux eurent-ils le temps de se féliciter du bonheur d'être échappés à tant de pièges, à des attaques si dangereuses et à des projets si bien concertés ; Ilsetilone est obligée de se confier aux soins du fidèle Jémal, et de retourner au palais du calife, dans sa voiture ordinaire.

Simoustapha va chercher dans le bain le calme que tant d'agitations lui avaient fait perdre. Il se dispose ensuite à partir pour le Ginnistan. Il a recours à la boîte, en invoque le génie ; il se met en route et arrive auprès de la reine des génies, à qui ses dangers l'ont rendu plus cher.

Elle vient au-devant de lui et lui témoigne par les plus tendres caresses le vif intérêt qu'elle a pris à son malheur. Elle épargne au jeune prince le récit d'une aventure dont elle connaît les plus légers détails ; mais elle profite de cette circonstance pour l'engager à veiller soigneusement sur la bague et sur la boîte : elle le prévient contre les attaques du fils de Mamouk, aussi dangereux que son père. « J'aurai beau, lui dit-elle, avoir toujours les yeux ouverts sur vous, vous environner des puissances qui me sont soumises, si vous ne cherchez pas vous-même à vous garantir des pièges humains, mes secours ne s'étendent que sur les moyens surnaturels ; veillez sur vous ; mettez-vous en état de compter sur vos vertus et votre sagesse, comme faisait votre maître Benalab ; mon amour vous répond du reste. »

Bornons ici les salutaires conseils de Setelpedour, et la vive reconnaissance de Simoustapha ; il a pris congé de la reine ; le génie l'a ramené dans Bagdad, où des mouvements politiques nous préparent des événements plus intéressants à décrire.

Le calife, ayant appris que la ville de Damas est assiégée par deux cent mille infidèles, a fait proclamer l'ordre à tous les musulmans de prendre les armes et de marcher à sa suite, au secours de cette place importante.

Simoustapha à cette nouvelle éprouve un sentiment naturel aux grandes âmes : il est enflammé de zèle et de courage pour la foi musulmane ; l'amour de la gloire et le désir de paraître digne de son amante lui font ambitionner les lauriers qu'il va cueillir, en marchant sur les traces du commandeur des fidèles ; il appelle Jémal.

« Vous venez d'entendre, dit-il au génie, la proclamation du calife. Je veux seconder ses projets ; qu'on m'amène à l'instant un cheval et qu'on m'apporte une armure convenable à mon rang et à ma naissance. »

Le génie fend les airs, il instruit Setelpedour des intentions du jeune prince ; la reine applaudit et veut mettre le héros en état de parvenir aux grandeurs auxquelles il est destiné. Elle ordonne qu'on lui choisisse sur-le-champ un des plus beaux coursiers qui soient dans les trois Arabies.

Les émissaires arrêtent leur choix à Sardie, canton désert à trois journées de Damas, où se trouvent les chevaux de la première espèce ; on en trouve un auquel aucun autre ne pouvait être comparé. Il venait de la race de Gelpha<sup>1</sup>, qui avait jadis fourni la monture du grand Prophète, quand, après avoir arboré son étendard victorieux sur les tours de Médine, il se répandit dans la Palestine et les deux Syries et fit bientôt plier l'Asie entière sous les coups de son glorieux cimenterre et la sagesse des lois du divin Alcoran.

L'horoscope du cheval destiné pour Simoustapha, tiré dès le moment même de sa naissance par les plus savants astrologues, présageait qu'il devait servir sous le plus grand prince de la terre et assurer le bonheur et la durée de deux puissants empires.

Les dispositions de cet animal justifèrent de bonne heure les décrets de sa destinée : souple, adroit, courageux, infatigable, il n'était jamais

esclave de ses besoins ; il supportait la soif et la faim sans que sa vigoureuse constitution parût en être altérée ; il pouvait se passer de sommeil, et se nourrissait d'air. Il joignait encore à ces rares qualités celles de l'obéissance la plus prompte, de l'intelligence la plus fine et d'un attachement à toute épreuve ; combien d'hommes lui sont inférieurs !

Setelpedour voulut voir le cheval destiné pour son favori ; le coursier hennissait de joie, il allait paraître devant la reine des génies et contribuer à la gloire du héros qu'elle protégeait ; on l'introduit au Ginnistan, il fait l'admiration de Setelpedour ; on le couvre bientôt d'un harnais digne de sa beauté, mais sans aucun luxe extraordinaire ; il est chargé de l'armure complète du prince : la cuirasse et les autres pièces nécessaires sont formées de lames d'acier de Damas ; le cimenterre est d'une trempe à laquelle rien ne doit résister ; toutes ses armes sont rembrunies<sup>1</sup> : Simoustapha attendait avec impatience sur la terrasse de sa maison le retour de Jémal, quand celui-ci fait entrer dans la cour le superbe coursier.

À la vue d'un si beau présent, le jeune prince se sent touché de reconnaissance et, rempli d'une nouvelle ardeur, il brûle de signaler son courage ; mais l'amour y met encore quelques obstacles.

Quand le génie, favorisé des ombres de la nuit, eut emporté Ilsetilsonne du palais du calife et réuni les deux époux, quand la belle princesse fut informée des projets de son amant, elle perdit l'usage de ses sens, elle ne le recouvra que pour se livrer au plus cruel désespoir et cette nuit se passa dans les pleurs.

Cependant le calife est parti ; Simoustapha, sacrifiant sa gloire au tendre intérêt de l'amour, a laissé son coursier ronger impatiemment son frein ; il fait retentir l'air de ses hennissements, Jemal a peine à retenir ses pas, il veut toujours être sellé et bridé et son pied semble frapper en vain les heures qui devraient avoir vu partir Simoustapha.

Plus d'un jour se passe sans que le prince s'arrache des bras d'Ilsetilsonne dont il craint les alarmes ; Setelpedour, qui voit son trouble, rougit de sa faiblesse et, jalouse de sa gloire, elle accourt auprès de lui.

« Vous manquez à votre devoir, lui dit-elle, vous compromettez votre gloire et la sûreté de l'État dans lequel vous vivez ; vous

<sup>1</sup> C'est sur un cheval mythique doté d'ailes et à tête de femme, la jument al-Borak, que Mahomet a accompli son « Voyage nocturne ». Le cheval de Simoustapha est un destrier d'où la référence aux conquêtes militaires de Mahomet.

<sup>1</sup> « rembrunir : rendre plus brun [...] » (Furetière). Les armes sont ainsi moins voyantes ce qui correspond au souci exprimé plus haut d'exclure « tout luxe extraordinaire ».

languissez dans une faiblesse honteuse, partez à l'instant ; si vous balancez un moment, je vous abandonne ; mon esclave va vous conduire sur le chemin de Damas, je prendrai soin de votre épouse, recevez mes adieux. »

À ce discours, Simoustapha reconnaît sa faiblesse, il en rougit ; il tombe aux genoux de la fée, implorant sa puissance et son pardon.

Il monte son coursier qui le transporte comme l'éclair sur le chemin de Damas, conduit par les génies esclaves de la fée. Parvenu sur une hauteur, il découvre Damas. Les infidèles donnaient assaut à la ville ; l'armée du calife était aux prises avec les ennemis et avait un désavantage marqué : les deux ailes s'étaient rompues et avait plié devant eux.

L'étendard de Mahomet lui fait découvrir l'endroit où combat Haroun-Alraschid, il est au centre de son armée ; les infidèles en pressent les bataillons, ils parviennent bientôt jusqu'au calife et cet illustre souverain était prêt à tomber sous leurs coups.

Plus prompt que l'éclair, Simoustapha est au milieu du choc, chaque coup de son cimenterre est un coup mortel, chaque pas de son cheval foule aux pieds les infidèles ; en un moment, il a délivré son souverain des périls dont il était menacé, sa voix tonnante effraie l'ennemi, rassure les musulmans ; tous sont ralliés sous l'étendard du saint prophète dont Simoustapha s'est saisi ; il le fait flotter au centre du bataillon qu'il vient de former. À ce signal, la confiance renaît dans l'âme des guerriers, le combat recommence avec plus de vigueur, mais la mort a changé de camp ; elle va frapper sur celui des infidèles et y répand ses ravages. L'ardeur de son coursier lui fait parcourir dans un instant tous les rangs, il a pris en main le commandement, chacun obéit ; les chefs et les soldats le prennent pour un ange du ciel envoyé à leur secours ; il envoie à la poursuite des fuyards, tandis qu'avec le reste de l'armée, il s'avance en bon ordre sous les murs de Damas.

Les échelles préparées pour l'assaut sont détruites, les assaillants sont précipités des remparts et les portes de la ville sont ouvertes à son libérateur.

Simoustapha marche en triomphe à la tête des vainqueurs ; la foule se précipite sur son passage pour embrasser ses genoux et le sauveur de Damas reçoit les honneurs d'un peuple en faveur duquel il a employé tant de valeur. On avance vers la principale mosquée pour y remercier le ciel et Mahomet d'une délivrance aussi signalée. Haroun ne perd pas de vue l'objet de sa reconnaissance ; Simoustapha, ayant baissé sa visière, se tenait cependant à portée du calife ; dès qu'on est

arrivé à la porte de la mosquée, il descend de cheval et vient, un genou en terre, rendre hommage au souverain en lui aidant à descendre.

Haroun accepte avec complaisance le secours du jeune guerrier ; mais il est troublé à la vue d'une blessure qu'il aperçoit à la main qui lui est offerte et qui était couverte de sang.

« Vaillant héros, lui dit-il, vous êtes blessé ? – Grand commandeur des fidèles, répond le prince indien, sans doute la cicatrice n'est pas dangereuse, puisque je n'en ressens aucune incommodité. – Généreux guerrier, reprit Haroun, la chaleur de l'action et votre courage intrépide vous l'ont fait oublier ; mais nous n'entrerons pas dans la mosquée sans avoir mis un appareil sur votre blessure. – Vos bontés me pénètrent, s'écria Simoustapha, les soins dont vous allez vous occuper doivent précéder ceux qui ne regardent que le plus humble, mais le plus dévoué de vos sujets. »

Le calife fut enchanté de ce trait de soumission. « Brave musulman, dit-il, en tirant de sa ceinture un mouchoir sur lequel son nom était écrit en lettres d'or, daignez au moins vous préserver de l'air, en enveloppant votre main dans ce mouchoir, jusqu'à ce que nous puissions vous donner d'autres secours. »

Simoustapha obéit ; on entre dans la mosquée, qui retentit bientôt des chants et des actions de grâces de tout le peuple.

Le calife se rend après cela au palais destiné pour lui, pendant son séjour à Damas ; plusieurs officiers, qui n'ont pas craint de s'éloigner de lui pendant le combat, deviennent jaloux maintenant de leurs places pour l'accompagner en triomphe ; Simoustapha, peu curieux de ces frivoles avantages, s'échappe, monte son coursier et disparaît tout à fait.

Il a donné à la gloire tout ce qu'il devait lui sacrifier ; il est temps que l'amour le rassure sur l'affliction de son amante. On dirait que son intelligent coursier partage son impatience, il effleure le chemin qu'il parcourt et Simoustapha revoit bientôt les minarets désirés de la ville de Bagdad.

Pendant son absence, la bienfaisante reine des génies n'a pas voulu qu'Ilsetilsons soit livrée à trop d'inquiétudes ; dès la première nuit du départ du prince, elle ordonna au génie de transporter près d'elle la fille du calife. Quel dut être son étonnement de se trouver à son réveil dans les bras de la reine, au lieu d'être dans ceux de Simoustapha !

« Tranquillisez-vous, lui dit Setelpedour en l'embrassant tendrement, votre époux a dû se rendre à son devoir sous les drapeaux du calife. Votre bonheur dépend plus que vous ne le croyez des services qu'il est en état de lui rendre ; ce n'est pas une gloire stérile qu'il va chercher ;

je fais veiller autant que je le puis à sa conservation et je combattrais à ses côtés si cela m'était permis ; mais je suis soumise à une autre loi. Elle me devient dure depuis que le mérite de Simoustapha m'a fait connaître l'amour et depuis que ma partialité à son égard a révolté les esprits malfaisants de mon empire. J'en ai déjà fait punir et je suis déterminée à les tous braver, quand même nous aurions plus de dangers à courir. Rassurez-vous, aimable princesse, aidez-moi à faire le bonheur de celui que nous chérissons plus que la vie, en ne multipliant pas les sujets de son inquiétude ! Epargnez-lui des reproches sur une séparation dont sa gloire et votre intérêt commun lui faisaient une nécessité. Vous le reverrez bientôt, confiez-vous à sa sagesse et aux soins de la reine des génies. »

Ilsetilstone se trouva consolée et fut bientôt rapportée dans le palais de son père.

Pendant que le commandeur des croyants se rendait en pompe dans le palais qu'on lui avait destiné à Damas, il jette les yeux autour de lui pour y découvrir le héros auquel il doit son salut, celui de son armée, la délivrance de Damas et une victoire complète ; il ne l'aperçoit pas ; il ordonne qu'on le fasse chercher partout ; les perquisitions sont inutiles. Il le fait proclamer par ses hérauts d'armes au-dedans et au-dehors de la ville ; mais sans aucun succès. Le guerrier a disparu avec son coursier, il n'a point levé la visière de son casque, ainsi tout demeure inconnu à son égard.

Le peuple persiste à croire que le ciel a envoyé un ange à son secours ; mais le sang qu'Haroun a vu couler était celui d'une créature humaine ; le mouchoir qu'il a donné en était teint.

Consterné de ne pouvoir témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, le commandeur des croyants, assuré que les infidèles échappés au tranchant du glaive se sont embarqués, ayant pourvu à la sûreté de Damas pour l'avenir, reprend le chemin de Bagdad à la tête de douze mille cavaliers, après avoir congédié son armée.

Simoustapha avait déjà joui du plaisir de revoir sa tendre épouse et de remercier leur aimable protectrice. Donnant les nuits à l'une, les jours à l'autre, il était aussi heureux qu'aucun mortel pût l'être.

Il n'avait laissé ignorer à sa chère Ilsetilstone aucune particularité de ses exploits militaires, ils intéressaient d'autant plus cette aimable princesse qu'ils contribuaient à la gloire du calife ; elle prenait le mouchoir qui avait enveloppé la main de son amant et arrosait tour-à-tour de ses larmes les caractères qui lui présentaient le nom de son père et les traces du sang qui avait coulé pour sa défense : « Je veux

garder ce mouchoir, disait-elle, il me rappellera sans cesse le moment où l'objet de ma tendresse fut sauvé par celui de mon amour. »

Cependant le calife arrive au milieu des acclamations du peuple de Bagdad, des arcs de triomphe sont élevés à sa gloire, il trouve le prix de ses travaux dans l'amour de ses sujets et la tendresse de sa famille ; Zobéide et sa fille expriment leurs transports par les plus vives caresses ; mais le calife, fatigué de tant d'honneurs, n'est occupé que du guerrier inconnu qui s'est dérobé à ses bienfaits : « Il n'a reçu de moi qu'un mouchoir pour couvrir sa blessure, disait le monarque, c'est la seule grâce qu'il ait voulu accepter ; mais j'ai promis dix mille sequins à celui qui pourra m'indiquer son nom, son état, et le lieu qu'il habite ; je récompenserai celui qui sauva l'étendard du saint prophète de la main des infidèles, qui délivra mon peuple et auquel je dois la vie et la couronne ; c'est en vain qu'il se dérobe aux honneurs qui lui sont dus, je veux instituer une fête en son honneur, il attirera ici tout Damas témoin de ses prodiges de valeur ; je ne peux pas faire imiter les traits de son visage, puisqu'il n'a pas même levé la visière de son casque ; mais je ferai dépendre son armure dont j'ai conservé l'idée, son coursier plein de feu ; il n'y aura pas un bon musulman dans mon empire qui ne soit empressé de voir la fête du héros aux armes brunes et il ne sera pas longtemps inconnu à ceux qui seront témoins de cette solennité guerrière. »

Ilsetilstone jouissait des éloges donnés à son amant et de l'enthousiasme du calife. Combien de fois ne fut-elle pas tentée de lui dire ! « Je connais, le héros aux armes brunes ; le vainqueur des infidèles est aussi mon vainqueur. »

Les ordres d'Haroun s'exécutent : les fêtes qui doivent célébrer la délivrance de Damas dureront trente jours, dont les deux derniers sont employés à donner une représentation militaire des exploits du chevalier aux armes brunes. Ces fêtes remplirent le but du calife par des moyens qui n'avaient aucune liaison avec ceux que ce monarque avaient imaginés.

Le dernier jour de la fête, Zobéide était avec sa fille sur le balcon, un coup de soleil frappa la jeune princesse, qui poussant un grand cri se pencha sur le sein de sa mère ; celle-ci, donnant des secours à sa fille, s'aperçut, à des symptômes auxquels elle ne pouvait se méprendre, qu'elle portait dans son sein les fruits d'une union conjugale. Alarmée d'une découverte si surprenante, elle court incontinent au calife pour lui faire part d'un secret si important ; ce n'est point par des conjectures qu'elle en fournit la preuve, une certitude complète

l'en a convaincue. Ils passent tous deux dans l'appartement d'Ilsetilstone pour arracher un aveu qui intéresse leur gloire et leur repos.

« Depuis bien des mois, dit la princesse, on m'enlève toutes les nuits et, sans que je m'en aperçoive, je suis transportée dans les airs et je me trouve dans une chambre magnifiquement meublée, entre les bras d'un homme inconnu, qui, je l'avoue, a su m'inspirer la passion la plus vive. »

Au récit de sa fille, le calife juge aisément que quelque enchantement miraculeux l'a séduite et ne trouve pas à propos de s'étendre en reproche sur une faute qui paraît excusable par sa nature.

« Madame, dit-il à Zobéide, il y a apparence qu'un génie est amoureux de notre fille ; quand nous nous y opposerions, nous ne ferions que l'irriter ; il faut la recommander, ainsi que nous, à la protection du saint prophète. » En disant cela, il embrasse sa fille comme à l'ordinaire et la quitte pour lui laisser prendre un repos dont elle a besoin : Zobéide se règle aussi sur la sage conduite de son époux. Ilsetilstone se promet d'instruire le sien dès la nuit suivante, pour qu'il s'empresse d'apporter le mouchoir et de faire connaître au palais le chevalier aux armes brunes ; il y doit arriver monté sur son brillant coursier et avec tout son équipage de guerre.

Le calife assemble son conseil privé, composé de Giafar et de Mesrour. Giafar apprend le fait avec étonnement, celui de Mesrour est moins fort, il s'est aperçu depuis longtemps qu'on ne peut réveiller la garde qui doit veiller auprès des appartements de la princesse.

« Comment ferons-nous, dit le calife, pour connaître et surprendre l'enchantement de ma fille ? Toutes les nuits elle est enlevée dans les airs. — J'imagine un petit moyen, dit Mesrour, que nous pourrions employer sur-le-champ. J'ai un phosphore que m'a donné un astrologue, il est composé d'une huile extraite de l'animal qu'on nomme *Basilic*<sup>1</sup> ; dès qu'il est au grand air et qu'il éprouve du mouvement, il s'enflamme, mais sans brûler ; je vais en répandre quelques gouttes sur les tapis de la princesse, il séchera sur-le-champ et ne conservera point d'odeur. Aussitôt qu'ils seront exposés au grand air, ils se parsèmeront d'étoiles brillantes, qui serviront de guides aux personnes proposées pour la suivre dans la maison du ravisseur.

Le calife approuve le projet : Mesrour va le mettre en exécution et Giafar prévient de son côté le lieutenant de police qu'il ait à suivre le

<sup>1</sup> « Espèce de lézard ou de serpent auquel les anciens attribuaient la faculté de tuer par son seul regard. » (Littré).

météore quelque part qu'il aille et faire investir sur-le-champ la maison. Aussitôt voilà cinq cents hommes apostés pour courir après la nouvelle constellation qui doit paraître dans la nuit ; mais le secret en est concentré entre le calife et ses deux conseillers.

La nuit vient, le génie, n'ayant point abaissé ses regards sur la terre, ignorait ce qui s'y passait ; il obéit comme à l'ordinaire aux ordres de Simoustapha et va enlever la princesse.

À peine s'est-il élevé au-dessus du palais que le phosphore brille de tout son éclat, les gardes le suivent de tous côtés ; le génie a de bons yeux, mais il n'en a pas partout ; il va porter son charmant fardeau dans l'appartement du prince indien, éclairé de cent bougies ; on n'y aperçoit plus la moindre trace de la lumière du phosphore ; un instant après, les gardes, débouchant de toutes les rues, viennent environner la maison de Simoustapha.

Le jeune prince entend le bruit, il frotte sa bague, interroge la boîte, les deux génies paraissent ; ils reçoivent l'ordre d'observer ce qui se passe et garantissent, avant tout, la maison du trouble dont elle est menacée ; ils ont muré en un moment portes et fenêtres.

Le juge de police a fait réveiller les voisins pour leur demander où était la porte de Simoustapha ; ces bonnes gens se frottent les yeux et ne la trouvent pas ; il y a plusieurs flambeaux allumés et pas un ne peut servir à la découvrir. Le juge va, revient, s'impatiente ; Giafar et Mesrour arrivent ; depuis que celui-ci a trouvé le secret de l'huile de basilic, il se persuade la capacité de son imagination ; puisqu'on ne trouve point la porte, il fait monter sur la terrasse avec des échelles ; la maison en est bientôt environnée, il n'y manque plus que des béliers, des crampons et des tortues<sup>1</sup> pour en former le siège parfait. Quarante échelles sont dressées, le sommet de chacune dépasse de plusieurs pieds l'objet auquel il faut atteindre ; on aspire à s'y devancer, comme attirés par l'appât du pillage ; mais plus les assiégeants se pressent, moins ils avancent : l'échelle rentre en terre à mesure qu'ils montent les échelons et s'allonge de même à l'extrémité supérieure.

« Cessez donc de piétiner, s'écriait le juge de police, avez-vous peur ? Montez donc. — Nous y allons de toutes nos forces » disaient quelques-uns d'entre eux et, en effet, ils étaient suants de peine et de

<sup>1</sup> « Tortue était aussi une espèce de machine dont les Anciens se servaient pour miner et pour battre les places. C'était un couvert de bois roulant sur des roues qui servait à couvrir les travailleurs. » (Furetière).

fatigue sans s'élever jamais à un pouce de terre. Le juge impatienté descend de cheval et, poussant vigoureusement les assaillants : « Montez donc plus vite. — Par Mahomet ! Montez-y vous-même, dirent-ils au juge, car ces échelles sont ensorcelées. »

Le juge, perdant patience, monte en robe sur l'échelle, il veut enjamber deux échelons à la fois pour aller plus vite ; mais comme l'échelle s'enfonce d'autant, il perd l'équilibre, tombe et l'entraîne avec sa robe.

Une risée générale suivit cette chute inattendue. Cependant la nuit se passait à redoubler les efforts inutiles de cet assaut ridicule dans lequel, en n'avançant rien, on se flattait à chaque instant d'arriver au but. Tout était en rumeur dans les rues de Bagdad et, comme on n'y était pas instruit du fond de l'affaire, le peuple se figurait qu'on avait continué la fête du chevalier aux armes brunes et que le siège de Damas était représenté dans la burlesque escalade qui se faisait sur la maison de Simoustapha.

Haroun attendait à chaque instant la victime et s'était promis de la faire immoler sans lui donner le temps de parler ; on peut imaginer quelle était son impatience ; la rumeur et le bruit que cet événement occasionnait, faisaient parvenir jusqu'à lui des rapports toujours plus ridicules et exagérés ; son inquiétude était égale aux désirs de vengeance qu'il avait formés.

Par contre, l'intérieur de la maison de Simoustapha était si tranquille qu'on y aurait entendu le vol d'une mouche. À peine les génies s'étaient-ils aperçus du stratagème de Mesrou, pour découvrir la route qu'on faisait tenir à la princesse, qu'après avoir pris leurs précautions pour mettre la maison à l'abri d'une première surprise, ils avaient remporté Ilsetilstone dans le palais du calife, au milieu d'un brouillard qui interceptait l'effet du phosphore. Ils laissent le nuage vapoureux sur le palais, les esprits en sont engourdis et le calife lui-même est privé de son activité ordinaire.

Le prince indien consulte les génies de la boîte et la bague sur les préservatifs du lendemain et se livre ensuite paisiblement aux douceurs du sommeil, sous la protection immédiate de l'étoile des sept mers.

Le jour paraît enfin ; Simoustapha vient jouir de ses premiers rayons sur la terrasse de sa maison ; il distingue Giafar et Mesrou dans la foule ; il les appelle et s'adresse au dernier :

« Sublime ministre, lui dit-il, pourquoi faites-vous environner la maison d'un fidèle musulman, soumis aux volontés du commandeur des fidèles ? Je vous somme de lui dire que, puisqu'il veut être maître

de ma personne, qu'il fasse écarter cette troupe assiégeante ; j'irai me livrer ensuite entre ses mains. »

Mesrou se rend au palais et conseille au calife d'accepter une proposition qui va lui livrer l'enchanteur ; l'ordre est donné au juge de police, qui se retire incontinent, avec tout son monde, et les échelles renversées restent aux pieds des murs.

Quand tous les passages de sa maison sont libres, Simoustapha en sort par une des portes, qui se démolit aussitôt, et s'achemine sans inquiétude vers le palais de calife.

Haroun est surpris de l'audace du magicien ; il ne veut pas le voir et ordonne qu'on le fasse décoller<sup>1</sup> au milieu de la première cour du palais, à la vue de tout le peuple qui y sera rassemblé. La garde intérieure s'est saisie du prince indien ; il présente les mains aux fers dont on veut le charger ; le bourreau s'est emparé de lui et lui ôte son turban pour lui attacher le bandeau fatal sur les yeux ; le mouchoir du calife était sous sa coiffure.

Giafar et Mesrou le reconnaissent aussitôt, le peuple qui en avait vu le modèle dans la fête simulée, s'écrie : « Voilà le mouchoir du chevalier aux armes brunes ! » Un objet plus remarquable encore fixe l'attention du grand vizir ; Simoustapha avait sur sa tête le bandeau de pierreries et le diamant magnifique qu'il tenait du calife ; Giafar dit à haute voix les paroles tracées sur le bandeau : *Donné par le calife Haroun-Alraschid à son neveu Simoustapha, fils du grand roi des Indes.*

Un bruit confus s'élève de toutes parts : « C'est le fils du roi des Indes, s'écriait-on ; c'est le prince Simoustapha ! »

Pendant ce temps, Mesrou a porté le mouchoir au calife. « Qui vous a remis ce mouchoir ? demande le souverain. — Il était sur la tête de l'homme que vous avez condamné. — Mes ordres sont-ils déjà exécutés ? — Non, sire ; je viens les recevoir. — Volez, courez, Mesrou ; conservez la vie du généreux guerrier qui sauva la mienne. Qu'on me l'amène sur-le-champ. »

Giafar avait prévenu ses ordres ; la surprise et les cris du peuple l'avaient engagé à conduire Simoustapha auprès du calife ; le prince arrive aux pieds du trône et le premier objet qui a frappé les regards du commandeur des fidèles est le diamant qu'il avait jadis envoyé au grand roi des Indes.

« Quoi ! dit-il à Simoustapha, vous êtes le fils de mon frère le roi des Indes ? — Vous en voyez la preuve, très glorieux calife. — Et vous

<sup>1</sup> Décoller : décapiter.

êtes le guerrier à qui je dois l'honneur et la vie ? – Voilà la blessure que je reçus devant Damas et qui m'attira de votre part des témoignages de bonté. – Et vous seriez aussi l'amant de ma fille Ilsetilstone ? – Vous voyez son esclave et le vôtre.

« Mille grâces soient rendues au grand prophète ! s'écria le calife ; c'est donc vous, Simoustapha, que je chérissais dès l'enfance ? À qui je destinai la main de ma fille ? Vous ne pouviez avoir d'autre rival que le chevalier aux armes brunes et vous êtes ce même chevalier ! dont je n'aurais pas cru payer assez les services, en lui offrant la main d'Ilsetilstone et la plus riche des couronnes de l'Orient. Je tiens dans mes bras l'objet de ma reconnaissance et celui de mon amour ; ah ! Pourquoi vous dérober à mes regards sous l'apparence d'un traiteur ?

« Très illustre commandeur des fidèles, reprit Simoustapha, les charmes divins d'Ilsetilstone firent de bonne heure une vive impression sur mon âme ; à peine fut-elle animée du premier souffle de la vie que je me sentis embrasé d'amour ; le désir de la posséder fut le seul qui domina mon cœur. Un sage Persan, dont j'étais l'élève, me fraya la route du bonheur et me proposa de venir respirer à Bagdad le seul air qui convînt à ma santé qui dépérissait chaque jour ; il avait la confiance de votre frère et il ne lui fut pas difficile d'obtenir son consentement, en lui cachant le vrai motif d'une absence d'où dépendaient mon repos et ma félicité. Grâce aux ressources de son art, le fils d'un grand roi des Indes s'établit dans une condition à laquelle il fut redevable du plaisir de voir et d'être aperçu de la beauté qu'il adorait.

La mort me ravit bientôt ce sage gouverneur, mais ne put emporter avec elle les secrets qu'il m'avait confiés. Jeune, passionné, sans expérience, je me livrai sans réserve à mon amour. S'il vous offense et s'il a pu blesser le cœur trop sensible d'un père, ma tête est à vos pieds ; j'en demande le châtiment sur elle seule et je réclame vos bontés paternelles pour l'innocente princesse dont tout le crime est dans son amour pour Simoustapha. »

Le calife, ému d'un aveu si touchant, relève avec tendresse le jeune prince et, l'ayant embrassé de nouveau : « Venez, mon cher fils, lui dit-il, dissipons les chagrins que vous avez causés ; puisse votre présence écarter les nuages que des soupçons désavantageux ont élevés dans le cœur de la plus tendre des mères ! »

Zobéide était seule avec sa fille et lui demandait des éclaircissements sur l'aveu de la veille, au moment où le calife, conduisant le prince indien, vient répandre la joie et le ravissement ; Simoustapha, ceint du bandeau royal, étalant la tresse brillante dont il est paré, est



aussi présenté à l'épouse du calife et à sa fille : « Recevez des mains du grand prophète et des miennes, leur dit le souverain, vous un gendre, et vous un époux : c'est là Simoustapha, le fils du grand roi des Indes, le plus ancien, le plus puissant et le plus fidèle de mes alliés. Puis s'adressant à sa suite : « Qu'on cherche à l'instant le cadî et le muphti. Qu'on ouvre les mosquées. Que tout mon peuple célèbre des fêtes de réjouissance. Que les pauvres reçoivent mes aumônes. Que tout Bagdad partage la joie du souverain et qu'elle se communique dans les lieux les plus reculés de mon empire. Voici mon libérateur, mon gendre et le sauveur de l'étendard de la religion. Le devoir de la reconnaissance est au-dessus de toutes les lois. »

Ilsetilsons et son époux sont logés dans le plus bel appartement du palais ; Simoustapha partage les travaux et les amusements du calife ; il est assis à sa droite au divan et aucune affaire n'est décidée sans son avis ; une confiance sans bornes établit entre eux une intimité parfaite.

Le calife n'a pas manqué de se faire instruire de tous les moyens extraordinaires employés par son gendre pour le succès de ses vœux ; Simoustapha avoue ses protections surnaturelles ; il lui parle de la reine des génies, des puissances renfermées dans la boîte et dans la bague, mais il dissimule les complaisances de Namouna et le rôle qu'elle avait joué dans cette intrigue ; il est aisé de sentir les raisons de ces ménagements.

Haroun, déjà familiarisé avec les aventures merveilleuses, en crut facilement Simoustapha. Il ne le désapprouva point sur l'usage qu'il avait fait de la magie cabalistique, dont lui-même avait favorisé l'étude dans sa cour. Mais il lui fit un reproche d'avoir négligé d'instruire le roi des Indes du sort de son fils unique. « Son inquiétude, répondit le prince, doit être très modérée par l'inspection du rosier que mon gouverneur Benalab a laissé dans le jardin du palais ; il rend un compte journalier de mes aventures, heureuses ou malheureuses, et puisque j'ai le bonheur d'être comblé des grâces du plus grand souverain de la terre, l'arbrisseau doit se montrer aujourd'hui au plus haut point de prospérité.

Simoustapha pensait très juste à cet égard. Le roi et la reine des Indes étaient chaque jour en contemplation de leur rosier ; il ne se dépouillait des fleurs dont il était chargé que pour en produire de plus belles et ils se consolaient ainsi de l'absence de leur fils, persuadés qu'il ne lui arrivait rien de fâcheux. Ils eurent même un jour une très agréable surprise ; ils virent sortir d'une rose déjà épanouie une fleur plus fraîche et plus brillante encore ; ce prodige leur parut bien extraordinaire, mais il fallait être à Bagdad pour en avoir l'explication.

Ilsetilstone venait d'y donner le jour à un prince ; Simoustapha, Haroun et Zobéide étaient au comble de la joie ; tous les fidèles musulmans célébrèrent par des fêtes cet heureux événement. Le calife avait nommé ce rejeton Haroun-Ben-Alraschid.

La reine des génies avait présidé à sa naissance, versé sur le fils de Simoustapha les dons de son art, tandis que le commandeur des fidèles et son gendre en imploraient de plus essentiels dans la grande mosquée de Bagdad.

Tout présageait à la famille du calife une suite non interrompue de prospérités, mais un orage se formait contre elle en Égypte. Naraës, fils du magicien Mamouk, attentif à la fontaine dont l'état devait servir de guide à sa conduite, en a vu l'eau se troubler ; il a envoyé deux esprits au secours de son père ; mais l'eau s'est bientôt trouvée teinte de sang ; il a vu son pouvoir inutile, la mort de Mamouk et il s'est livré dès lors à des projets de vengeance. La dernière chambre de son cercle magique lui a retracé toutes les aventures de Mamouk chez Simoustapha ; il se munit de tout ce qu'il croit utile à ses succès et prend la route de Bagdad. Ce n'est plus dans la maison d'un particulier qu'il s'agit de s'introduire, c'est dans le palais du calife ; il est vrai que Naraës a un grand avantage sur son père : sa puissance est dans toute son activité, il n'a pas besoin d'avoir recours à autant de ruses pour s'associer un second et le premier venu peut lui aider dans ses travaux.

Naraës, après bien des fatigues et des chemins détournés, arrive comme son père près des fleuves d'Il Sara et d'Aggiala<sup>1</sup>. Un pêcheur avait jeté son filet et se désolait de n'avoir rien pris dans la journée ; comment pourra-t-il nourrir sa famille ?

Le magicien, qui a déjà pénétré la cause de son chagrin, l'aborde, en lui mettant une pièce d'or dans la main : « Consolez-vous, bon homme, lui dit-il ; j'ai partagé votre peine en vous voyant travailler sans succès ; mais vous ne connaissez pas assez les amorces avec lesquelles on attire le poisson : quittez votre filet ; prenez une ligne et, à quelques pas d'ici, vous trouverez, sous un rocher, un poisson d'une espèce unique ; je vais ramasser un peu de terre, j'en formerai une petite boule que j'arroserai d'une eau merveilleuse ; avec cet appât vous laisserez tomber votre ligne du haut du rocher et, avec un peu de patience, vous attraperez un beau poisson ; cette espèce rare se montre de temps en temps dans ces fleuves, en voici la saison ; on l'appelle

*Sultan-Hébraïm*<sup>1</sup>, du nom du patriarche qui en conserva l'espèce. Quand vous l'aurez pris, il ne faudra pas le porter au calife ; ce souverain, magnifique en tout, se contente pour lui d'une nourriture trop frugale ; mais vendez-le au prince Simoustapha, de qui vous en aurez tout ce que vous demanderez ; suivez mes conseils. Je n'ai pas le temps de m'arrêter aujourd'hui avec vous pour être témoin de votre succès, il faut que je m'en retourne à mon magasin. Je suis le premier marchand de porcelaine, en entrant à droite par la grande porte du Kane ; venez me voir demain matin, je vous donnerai une ou deux fioles de mon eau et nous passerons peut-être la journée à la pêche. » À ces mots, il lui donne encore une pièce d'or : « Voilà qui vous dédommagera, dit le magicien, si je vous fais perdre votre temps ou qui vous servira d'arrhes sur celui que je vous ferai employer demain. » Là-dessus il quitte le pêcheur, qui a déjà atteint le rocher et qui attend patiemment l'effet des promesses de Naraës.

Simoustapha et son épouse ne se doutaient guère qu'il se formât contre eux une intrigue dangereuse au bord de l'eau : ils avaient été avec le consentement du calife rendre visite à l'aimable souveraine des génies qui les avait comblés d'amitiés. Ilsetilstone avait remarqué, dans le palais de la fée, un oiseau charmant par la brillante variété de son plumage. Il avait été créé pour habiter le paradis terrestre, mais ayant refusé l'hommage de Salomon pour le rendre à Kokopilesobe, il était relégué au Ginnistan ; familier, confiant, plein de grâces, ce bel oiseau avait des souvenirs du passé, se doutait du présent et pressentait l'avenir ; il parlait peu, mais fort intelligemment pour ceux qui avaient l'habitude de l'entendre.

La belle princesse des Indes caressait beaucoup cet oiseau. Setelpedour saisit avec empressement l'occasion d'obliger de nouveau sa protégée en la priant de l'accepter de sa part. « Je vous donne, lui dit la reine, un petit animal fort intéressant, il me paraît bien disposé à s'attacher à vous et pourra vous donner d'excellents avis ; n'en négligez pas un et appliquez-vous à les entendre ; d'ailleurs, étant chez vous, entre vos aimables mains, il ne se croira pas en exil, car il a, je ne sais pourquoi, mis dans sa petite tête, qu'il ne peut regagner son pays natal qu'en voyageant sur la terre. Voilà sa cage, elle ne ferme pas, on ne peut captiver sa liberté, il reste où il se plaît ; mais avant de m'en séparer, il faut qu'il me laisse ici quelque chose de lui. *Allons, petit oiseau, donne-moi deux de tes jolies plumes.* » L'animal obéissant

<sup>1</sup> Le Tigre et l'Euphrate.

<sup>1</sup> Autre nom du rouget grondin.

étale sa queue et deux plumes, sans se faire tirer, restent dans les mains de la reine.

Les deux époux, ayant remercié la fée, reprennent avec l'oiseau et sa cage le chemin du palais du calife ; ils rentrent dans le leur où l'eunuque Hachim, chef de la cuisine, avait fait l'emplette d'un poisson magnifique tout vivant ; il s'appelait, disait-il, Sultan-Hébraïm, parce que le patriarche en avait régala Mahomet à Médine. L'excellent cuisinier rapportait fort mal la généalogie, que le pêcheur pouvait lui avoir embrouillée ; mais il avait donné soixante sequins du poisson.

On fut curieux de voir cet animal ; il baignait dans l'eau du fleuve où on l'avait pris et dans un grand bassin d'argent. L'eau dans laquelle il était semblait remplie de topazes, de rubis et d'émeraudes ; sa tête paraissait surmontée d'un casque d'or dont le cimier était garni de perles ; l'écaille de la moitié de son corps, beaucoup plus large que celle qui descendait vers la queue, teinte de pourpre et bordée d'or, figurait un superbe manteau ; ses nageoires de la couleur du corail étaient parsemées d'étoiles d'azur.

« Ô que ce poisson est beau ! Qu'il est magnifique ! » s'écriaient tour à tour Simoustapha et Ilsetilsone.

« *Fi, fi, fi, fi !* » criait l'oiseau dans son langage et d'un ton aigre à percer les oreilles.

« Ce bel oiseau a un abominable cri, disait la princesse ; il me fait mal à la tête ... Mais que voilà un beau poisson ! Regardez son œil, il a quelque chose de tendre.

« *Faux, faux, faux, faux !* » criait l'oiseau d'un ton plus déchirant.

« Mon cher Simoustapha, dit la princesse, si cet oiseau a le ramage si perçant, je ne pourrai pas le garder ; j'aime bien mieux ce beau poisson.

« *Pis, pis, pis, pis !* » criait l'oiseau, enchérissant chaque fois sur l'aigreur des sons qu'il faisait sortir de son petit gosier.

« Oh ! Le sot oiseau avec son beau plumage ! dit Ilsetilsone. – Nous avons un réservoir pour nos bains, j'y veux loger mon charmant poisson : je le nourrirai de ma main. On t'appelle sultan ? Tu seras mon sultan.

« *Non, non, non, non !* » s'écrie encore l'oiseau outré de rage et, s'élançant en même temps hors de sa cage, il saute dans le bassin au hasard de s'y noyer et crève les deux yeux du poisson ; il lui attaque la tête et fait voler les perles du cimier figuré sur le casque ; le poisson se débat, Ilsetilsone veut le défendre ; mais l'oiseau lui échappe et va piquer le poisson par toutes les parties délicates de son corps ; la princesse l'attrape enfin et, dans la crainte de le laisser courir encore, elle le presse trop dans ses mains, et l'étouffe.

Simoustapha, témoin de cette scène, ne sait que penser et de l'oiseau et du poisson ; celui-ci, quoique mourant, se débattait encore, mais le bassin se remplissait de sang ; on n'apercevait plus le poisson ; le prince, effrayé de ce prodige, évoque le génie de la bague ; il paraît aussitôt.

« Apprends-moi, lui dit Simoustapha, d'où vient la quantité de sang que ce poisson a perdue et qu'il perd encore ?

« Cet oiseau, répond le génie, vous a délivré d'un homme qui venait ici pour vous assassiner : c'est l'Égyptien Naraës, fils de Mamouk, le dernier de vos ennemis, qui s'était métamorphosé en poisson et s'était laissé prendre par le pauvre pêcheur qui vous l'a apporté.

« Portez-le dans ce même bassin, dit le prince, à la reine des génies, afin qu'elle en dispose à son gré. » L'esclave disparaît sur-le-champ pour remplir les ordres de son maître.

Simoustapha n'avait pas eu le temps de jeter les yeux sur son épouse ; il la voit tristement occupée à rappeler à la vie l'oiseau qu'elle en avait privé ; elle essayait de le réchauffer dans son sein et ses yeux étaient baignés de larmes : « Qu'avez-vous donc ? » lui demande le prince.

« Je suis bien malheureuse ! lui dit-elle ; j'ai tué ce charmant, cet excellent oiseau qui sacrifiait sa vie pour conserver la mienne, dont la reine s'est privée pour le livrer à un être déraisonnable, fantasque, à une main meurtrière ! Je n'oserai reparaitre devant notre bienfaitrice ; que je vous plains, mon cher Simoustapha ! La reine, votre boîte, votre bague, et votre sagesse pouvaient vous défendre de vos ennemis ; qui pourra vous mettre à l'abri de mes caprices ?

« Vos sages réflexions », répondit le prince, plus touché des regrets de son épouse que du péril qu'il avait couru : « Pourquoi vous imputer d'ailleurs toute la faute ? N'ai-je pas à me reprocher de vous avoir laissé manquer de conseils ? Dans la position où nous sommes, exposés à des surprises dangereuses, devais-je prêter l'oreille à l'histoire ridicule que l'eunuque nous faisait de ce poisson ? Moi qui, instruit par ma propre expérience, ai été séduit par la beauté d'un fruit que j'avais apporté dans ma maison, pourquoi négliger de recourir à ma boîte, au lieu d'admirer comme vous la belle écaille du monstre déguisé ? Modérez vos regrets, ma chère Ilsetilsone, afin que je paraisse excusable à mes yeux ; c'est à moi de m'aller jeter aux pieds de la reine des génies, pour obtenir le pardon de ma coupable négligence.

« Vous n'irez pas loin », leur dit Setelpedour en se montrant tout-à-coup aux deux époux, « Vous vous reprochez si bien vos fautes qu'il y aurait de la cruauté à vous les faire sentir davantage ; embrassez-moi tous deux et tâchons d'être plus sages à l'avenir.

« Mais ce bel oiseau ! disait tristement la princesse. – J'avais pris mes précautions, disait la reine, voici deux plumes que j'avais réservées, dans le cas où son courage l'aurait trop exposé ; il y a de la ressource avec des oiseaux-fées. » Setelpedour prend en même temps l'animal, lui remet les deux plumes ; l'oiseau est sur ses pattes ; il étend ses ailes, les secoue, jette un cri de joie, voltige dans l'appartement et va se poser tour-à-tour sur l'épaule de la fée, sur le doigt de Simoustapha, sur le sein de la princesse, en gazouillant dans son langage les plaisirs de sa résurrection ; il revient dans sa cage, où il se met à manger et fait entendre ensuite le plus mélodieux des concerts.

La joie revenait par degrés dans le cœur d'Ilsetilstone : « Mes bons amis, dit la reine, nous souperons une partie de la nuit ensemble ; je ne puis m'écarter longtemps du Ginnistan et je veux employer au mieux tout le temps que je dérobe ; Simoustapha nous fera servir par Jémal et son petit muet ; laissons la pompe à ceux qui ne connaissent pas le prix de la liberté. D'ailleurs, je ne dois pas me faire voir à tout le monde, mes sujets se plaignent déjà que je me rends trop mondaine et nous avons à nous entretenir sur des objets qui n'exigent que le secret et le silence. »

Setelpedour s'assied entre les époux qu'elle comble d'amitiés et de caresses ; elle leur raconte sa vengeance contre le magicien Naraës ; elle l'a fait lier avec Dansouk, détestable génie associé et complice de tous les crimes de l'Égyptien ; ils ont été précipités dans le lac de bitume où le père de Naraës avait fini ses jours. « Voilà des périls de moins, ajouta la reine, mais vous n'êtes pas encore à l'abri de tous ; à mesure que je vous délivre de vos ennemis, ma partialité pour vous en suscite sans cesse de nouveaux.

Je n'avais à redouter jusqu'à présent que la malice naturelle, innée dans le cœur de mes sujets ; aujourd'hui il faut prévenir leurs ruses ; ils affectent de négliger mes ordres, ils cachent des complots destructeurs ; je les examine et il ne sera pas impossible qu'une vive lumière ne jaillisse bientôt de ces ténébreux desseins. Je n'en dis pas davantage aujourd'hui ; je dois pourvoir à ma sûreté avant tout, éclairer les dangers qui me menacent ; le plus essentiel pour moi, mon cher Simoustapha, est de m'assurer de votre cœur.

« Il est à vous, Madame, dit le prince dans un premier mouvement dont il n'était presque pas le maître. – Je n'en bannirai jamais la chère Ilsetilstone, reprit Setelpedour. – J'y resterai, reprend la jeune princesse, pour achever de vous le conquérir ; épousez Simoustapha ; gardez le trône où vous êtes assise et mes vœux seront comblés.

« Qu'en dites-vous, prince ? dit la reine. – J'appartiens à Ilsetilstone ; elle a droit de disposer de moi, ajouta Simoustapha.

« Charmants époux ! s'écria Setelpedour ; l'un m'a fait connaître qu'on pouvait aimer passionnément un homme, l'autre me réconcilie avec toutes les femmes. Vous me faites sentir la puissance du mérite sur les cœurs vertueux ! Adieu, dit-elle en se levant ; soyez sensibles, nobles et généreux ; vous venez de me faire éprouver la plus douce des jouissances ; aucun abus de ma part ne la troublera jamais ! » Setelpedour les quitte, emportant avec elle la foi des époux qui n'en sont pas moins chers l'un à l'autre.

Nous abrègerons le détail des sensations qu'éprouvèrent les trois amants en se séparant, leurs visites journalières, les instants que Setelpedour peut dérober aux inquiétudes de la cour.

Les mois s'écoulaient sans événements remarquables, sans aucun mouvement sensible ni dans les passions ni dans les intérêts, Simoustapha voyait croître autour de lui sa charmante famille, qui s'était augmentée d'une fille. Il était occupé des affaires de l'État, dont le fardeau tombait en grande partie sur lui et, quand il n'allait pas au Ginnistan, il exerçait son corps aux amusements de la chasse.

L'oubli des dangers qu'il avait courus le rendait négligent sur les pièges auxquels il était exposé. Il mettait peut-être trop de gloire à ne pas toujours faire dépendre sa sûreté des secours qu'il devait attendre ou de sa bague ou de sa boîte. Armé de son cimenterre et monté sur son beau coursier, il aimait à confier sa fortune et la force de son bras à l'étendue de son courage. Il avait lu dans les instructions de Benalab une maxime qui augmentait ses résolutions : « Quand l'homme peut agir par lui-même, il doit éviter d'avoir recours au merveilleux<sup>1</sup>. » Le sage aurait dû ajouter : « Quand le secours du merveilleux aura ajouté de nouvelles forces à vos facultés, ne laissez jamais tomber les armes ! » Mais Benalab n'avait pas tout prévu ; Benalab ne pouvait pas tout écrire.

Simoustapha étant un jour à la chasse, il rencontre une bête fauve ; il l'attaque, elle fuit et s'éloigne avec une grande vitesse ; mais le cheval qui porte le prince l'atteint bientôt ; le trait est lancé et la bête le reçoit dans l'épaule. Le dard, qui a percé de part en part, se place cependant de manière à ne pas pouvoir gêner les mouvements de l'animal, qui redouble alors de vitesse ; le coursier qui le suit ne perd pas un pouce de terrain ; on dirait que l'éclair précède un autre éclair.

<sup>1</sup> On retrouve cette attitude dans l'*Histoire d'Habib*.

Le prince perd haleine, mais l'ardeur dont il est animé augmente ses forces et il se trouve bientôt hors de la portée de ses gens.

Enfin, au déclin du jour, la bête s'arrête et disparaît tout-à-coup aux regards de Simoustapha ; un vent impétueux s'élève, le prince est renversé de son cheval et se trouve aux pieds d'une bête monstrueuse. Les oreilles du monstre tombaient sur sa poitrine ; sa bouche effroyable faisait le tour de sa tête ; ses lèvres étaient d'une énorme épaisseur et touchaient à des narines écrasées qui exhalaient une fumée infecte ; il avait au milieu d'un large front un œil qui suppléait au jour qui tombait, car il répandait une sombre lumière semblable à celle qui s'échappe des matières sulfureuses d'un volcan.

Le premier mouvement de Simoustapha, à la vue de ce génie épouvantable, fut d'élever son âme à Dieu, en l'invoquant par Mahomet ; le second, de se présenter courageusement devant lui. Le génie parut étonné par cette hardiesse mais n'en était pas moins assuré de la victoire contre un homme seul et presque désarmé.

« Vil musulman, lui dit le fantôme, esclave d'un esclave ! Viens subir la peine qui fut jadis prononcée contre Benalab ton maître, pour t'ingérer de commander à des génies dont tu n'es pas digne de suivre les ordres ; viens répondre ici des insolences, des injustices, des tyrannies de ta fausse reine Setelpedour, contre le grand prince Bhalisboull mon maître. Tombe, meurs sa victime et son esclave ! » À ces mots, le monstre odieux lève son énorme massue, dont les nœuds sont des pointes de diamants et se disposait d'écraser Simoustapha : le vaillant prince évite le coup, et de son cimenterre pourfend le génie depuis le front jusqu'à la ceinture.

À l'instant, les oreilles de Simoustapha retentirent de cris et de hurlements effroyables que l'horreur de l'obscurité dans laquelle il est enveloppé rend plus affreux encore ; mais le vainqueur du génie ne saurait être épouvanté ; son beau coursier s'est approché de lui, et témoigne, par ses hennissements et ses caresses, le plaisir de sa victoire ; les gémissements ont cessé, l'illusion est dissipée, mais malheureusement le prince indien demeure en proie à des dangers qui ne tiennent ni de l'illusion ni de la magie.

Simoustapha, environné des ombres de la nuit, n'ayant pu remarquer aucun des endroits qu'il a traversés par la célérité de son coursier, ignore absolument où il est ; il lui est impossible de juger à quelle distance il se trouve de Bagdad ; épuisé d'ailleurs de fatigue, il se couche sur le gazon ; en attendant le lever de l'aurore, qui pourra diriger sa course le lendemain à Bagdad, il laisse paître librement son cheval autour de lui.

Ce prince sent alors l'imprudence qu'il a commise en s'aventurant seul sans sa boîte ou sans sa bague ; mais le pouvoir qui l'a rendu vainqueur du monstre, qui lui a donné la force de partager en deux une substance spirituelle, le rassure. Il s'endort sous la protection de cette puissance qui détruit les monstres des enfers, par l'intervention du dernier des atomes de la création.

Simoustapha était bien éloigné de croire qu'il fût à une distance telle de la princesse qu'il lui faudrait des années de route ordinaire pour la rejoindre ; un charme puissant l'avait emporté sur la cime du mont Caucase<sup>1</sup>.

Le génie chargé par Bhalisboull d'exterminer le prince indien, s'étant métamorphosé en bête fauve, l'avait entraîné à sa poursuite : il se laisse atteindre par le trait qui lui fut lancé, et enchanta sur-le-champ la main d'où ce dard était parti ; ainsi l'époux de la belle Ilsetilstone, lié par ce charme, fut entraîné avec la même rapidité que l'auteur de cet enchantement.

Tandis que Simoustapha se livrait aux douceurs du sommeil, les esprits témoins du combat où leur maître a succombé, devenus impuissants par sa défaite, ont regagné à la hâte les déserts de la haute Égypte, où leur prince s'est retiré. Le désordre d'un si prompt retour jette Bhalisboull dans la consternation ; mais au récit des détails de ce combat, où Rastras fut pourfendu par le prince indien, il se livre à une rage inexprimable ; il roule dans sa tête tous les projets de vengeance qui peuvent effacer l'affront fait à sa puissance ; puisque les enchantements sont sans vertu, il faut environner le héros des dangers ordinaires d'une route presque impraticable ; il faut que la fatigue et la disette l'y réduisent à l'épuisement, que le désespoir se joigne à ces fléaux, qu'il soit la proie des bêtes féroces, quand l'anéantissement de ses forces le leur livrera tout désarmé ! Mais Setelpedour doit ignorer le lieu et le moment de tant de cruauté.

Au même instant, le vieux génie rassemble les esprits exilés dans la contrée qu'il habite et qui l'ont reconnu pour leur chef dès le moment de son arrivée. « Partez, leur dit-il, et formez autour du prince indien, que vous trouverez à la descente du mont Caucase, un brouillard épais qui le dérobera à tout le Ginnistan ». Les génies obéissent avec joie aux ordres du prince malfaisant et, pendant qu'ils

<sup>1</sup> L'épreuve imposée à Simoustapha se passe près du mont Caucase comme dans l'*Histoire d'Habib* ; la tonalité du récit a changé, elle n'est plus épique mais légère, à la limite du comique, grâce à la présence de la vieille gnome et de son neveu.

vont soustraire Simoustapha aux regards de ses génies protecteurs, Setelpedour voit toute la cavalerie de Bagdad éparse dans les campagnes, parcourant les villes, les bourgs, les hameaux, les forêts, pour le demander à toute la nature. Le calife a tout mis en mouvement pour retrouver un gendre plus cher à son cœur que l'enfant le plus tendrement aimé ; il a semé le bruit dans l'appartement des femmes, que Simoustapha a dû partir brusquement pour aller remplir de sa part une commission secrète de la dernière importance ; Zobéide et sa fille peuvent prendre le change mais Setelpedour ne peut s'en laisser imposer.

La reine des génies met sur-le-champ en campagne ses esprits les plus actifs, les plus intelligents ; ceux qu'elle suppose lui être plus attachés, pour sauver un favori dont en secret ils désirent la perte ; toute la terre est parcourue, mais on n'en rapporte aucun indice qui puisse calmer les inquiétudes de la reine ; ils ont bien vu le brouillard qui descendait du mont Caucase, mais aucun ne s'est donné la peine de l'examiner et Setelpedour est inconsolable.

Il y avait, à la cour des génies, une vieille gnome nommée Bakbak ; elle était amie des hommes et n'avait point de malice, son seul défaut était de vouloir tout savoir, de parler sans cesse et de parler de tout. Depuis longtemps, elle s'était éloignée du divan, parce que chacun n'y pouvait parler qu'à son tour ; elle avait un petit neveu fort jeune qu'on nommait Jazzel ; elle l'élevait aussi bien qu'on peut élever un enfant qu'on ne cesse de louer ou de reprendre du matin au soir.

Cette gnome n'avait pris parti ni pour ni contre Setelpedour, afin de juger sans passion sa conduite dans toutes les occasions ; elle entendit parler de la députation faite aux quatre coins du monde pour découvrir les traces du prince indien.

« Va, dit-elle à Jazzel, tu as besoin de t'instruire, tu as des ailes toutes neuves qui ne te manqueront pas sitôt ; cours d'un côté et d'autre, plane sur les hauteurs, tu verras de plus loin : rase la terre, tu m'apporteras des nouvelles ; écoute les hommes en passant ; ils ne savent ce qu'ils disent, mais un génie doit savoir tirer parti de tout. Tu viendras me conter ensuite tout ce que tu auras vu et entendu et, si je suis contente de toi, je te donnerai un secret pour plaire à la gnome que tu aimeras le mieux ; viens je veux répandre un baume sur tes ailes, qui te fasse voler quatre fois plus vite que les autres. »

Jazzel part à la suite des génies, content d'essayer ses nouvelles plumes. Il s'élève au-dessus des autres et les voit se partager pour remplir leur commission ; aucun d'eux ne s'approche assez de la terre pour prendre des renseignements ; s'ils s'abattent, c'est pour se

reposer ; s'ils s'approchent des hommes, c'est pour leur jouer quelques tours ; mais ils ne cherchent à s'instruire de rien.

Le hasard conduit Jazzel sur la route de ceux qui doivent inspecter le Caucase ; il aperçoit le brouillard ; il voudrait voir à travers, mais le voile est trop épais pour ses yeux qui ne sont pas encore bien exercés ; les envoyés de Setelpedour passent fort au-dessus sans examiner. Il découvre enfin des hommes au pied de la montagne, qui raisonnaient ensemble et s'arrête pour les écouter.

« Voilà, disaient-ils, un brouillard bien épais, bien infect ! Comment a-t-il pu s'élever au-dessus des sables où il n'y a pas une goutte d'eau ? C'est un phénomène bien extraordinaire ; il y a sûrement quelque chose de bien malin là-dedans, c'est un signe de malheur ! »

Jazzel ramasse en passant cette petite observation et poursuit sa route ; il y ajoute par-ci par-là d'autres particularités indifférentes, pour être en état de les raconter à sa vieille tante, car le secret qu'on lui a promis lui tient au cœur. Dès qu'il voit revenir les émissaires de Setelpedour, il revole vers Bakbak et rend compte de son voyage plus fidèlement qu'ils ne le font du leur à leur reine.

La gnome pèse toutes les circonstances : « Voilà, dit-elle, comment l'on fait les affaires de notre reine, depuis qu'elle s'est mis l'amour en tête ... Est-ce une si grande faute ? Je crois que je me la pardonnerais... Mais non, non, non ... Un homme ! Si un homme ! ... Eh ! Il y en a d'un et d'autres. Mais Jazzel, ne me dis-tu pas que ces paysans parlaient de phénomène à propos de ce gros brouillard ? Et qu'il y avait du malin là-dedans ? J'en veux parler à notre reine. » et sur-le-champ la vieille trotte pour raconter à Setelpedour les découvertes que le jeune génie avait faites dans son voyage.

La reine eut la patience de l'écouter ; dès qu'elle eut démêlé, dans le radotage de la vieille Bakbak, la négligence de ses émissaires, elle présume avec raison un complot et le brouillard lui devient suspect. Elle s'arme aussitôt de toute sa puissance et des moyens dont elle peut disposer. Si une grande partie de ses sujets la trahit, elle est encore pour eux, comme pour les éléments, la petite-fille de Kokopilesobe.

Le calife de son côté, alarmé par l'inutilité des recherches qu'il avait fait faire, ne pouvant encore communiquer ses craintes à Zobéide et à sa fille, profite de la grande fête annuelle du Haraphat<sup>1</sup>, pour

<sup>1</sup> *Haraphat*. Montagne de l'Arabie, sur laquelle les pèlerins de la Mecque font ordinairement des sacrifices, on y égorge des victimes, et on les précipite. (Note de Cazotte).

offrir plus solennellement qu'à l'ordinaire les sacrifices par lesquels on cherche à attirer sur les fidèles musulmans les faveurs du ciel et la protection signalée du grand prophète. Haroun, environné du Mufti, et des premiers ministres de la religion, immole de sa propre main deux génisses jaunes, de l'âge de quinze mois et deux moutons<sup>1</sup> de la plus grande espèce : il accompagne ces témoignages de dévotion des plus ferventes prières pour la conservation et le retour de Simoustapha ; le peuple y répond par ses vœux.

Pendant la tristesse habite dans le palais, Zobéide dérobe à sa fille les chagrins dont elle est dévorée, cette princesse elle-même se trouve seule et sans consolation ; la reine des génies ne vient plus, elle n'est entourée que de physionomies tristes, des larmes coulent de tous les yeux, Namouna est aux sanglots ; Ilsetilsone n'y résiste pas, elle se laisse aller sur un sofa en poussant des gémissements plaintifs.

« *Paix ! Paix ! Paix !* s'écrie alors le bel oiseau. – La paix ? dit-elle, hélas ! Il n'en est plus pour moi : Simoustapha est mort !

« *Non ! Non ! Non !* criait l'oiseau. – Comment, charmant oiseau, il ne serait pas mort ? Vit-il encore pour moi ? Le reverrai-je ?

« *Oui ! Oui ! Oui !* – Quand viendra donc cet heureux moment ? Dis-le moi ! – *Tôt ! Tôt ! Tôt !* – Combien tu me rassures ! Ne pleurez donc plus, ma bonne Namouna, nous reverrons Simoustapha. » Puis elle prend son aimable oiseau et le caresse : « Tu me sauves la vie, cher oiseau ! lui dit-elle, et j'avais tout fait pour ravir la tienne, puis-je jamais me pardonner ! »

Il est à observer que, dans toutes les inquiétudes de la princesse, jamais aucun soupçon de jalousie ne s'y était mêlé. Elle n'avait point vu la reine des génies depuis l'absence de son amant et ne présumait pas qu'elle fût capable de lui enlever son époux. Zobéide n'était pas aussi tranquille à cet égard, mais elle ne voulait pas communiquer ses craintes. Quant au calife, il était rassuré par sa religion et celle de son gendre.

L'étoile des sept mers est bientôt parvenue au sommet du mont Caucase, elle observe le brouillard, ouvrage de la malice de Bhalisboull. Les vents qu'elle a fait souffler ont tout-à-coup dissipé ces vapeurs ; elle voit enfin l'idole de son cœur, pâle, défait, abattu et dans une situation à émouvoir l'âme la plus insensible.

Depuis dix jours Simoustapha se trouvant dans des déserts affreux, ne pouvait régler sa marche que par les étoiles ; il ignorait quelle

<sup>1</sup> La queue de ces moutons pèsent jusqu'à 30 livres. (Note de Cazotte).

portion de terre il parcourait, il la fouillait avec son sabre pour en tirer des racines ou montait sur des arbres pour en arracher des fruits sauvages et inconnus et se délivrait ainsi du tourment de la faim. Il marchait pendant toute la journée, hâtant par son impatience celle de son brave coursier ; il a trouvé un désert immense, il s'en présente un autre dont les bornes sont infinies ; il passe les nuits couché sur la terre et il essuie dans le jour les fatigues et les influences d'un climat brûlant et sauvage.

Le prince indien, harassé par tant de travaux, venait de s'arrêter auprès d'une source pour y désaltérer ses lèvres brûlantes ; il allait se pencher vers le ruisseau, quand un lion sortant tout-à-coup de la forêt voisine s'élançait sur le coursier du héros. Simoustapha tire aussitôt son cimeterre et partage du premier coup le crâne du lion qu'il abat à ses pieds ; le cheval bondit de joie ; mais le prince, épuisé par ce dernier effort, tombe anéanti sur le gazon : c'est dans cette situation qu'il a été aperçu par la reine des génies.

À l'aspect des dangers auxquels le prince indien a été exposé par les noirs enchantements de Bhalisboull, Setelpedour, animée par la vengeance et l'amour, voudrait satisfaire à la fois les passions dont elle est maîtrisée, mais la dernière l'emporte, elle se précipite vers la terre et les plus vives caresses rappellent à la lumière celui que les ombres de la mort paraissent envelopper.

Elle ranime ce qu'elle aime par le seul secours des témoignages de sa tendresse et n'emploie enfin d'autre magie que celle de l'amour. Elle voit bientôt briller ces yeux dont l'éclat lui semble préférable à toutes les lumières que réfléchissent les objets dont elle est continuellement entourée ; elle tâche de les ranimer davantage pour augmenter sa jouissance. La parole et la connaissance sont revenues à Simoustapha, il se voit dans les bras de celle qu'il appelait vainement quelques instants auparavant, parce qu'il avait négligé les moyens de se la conserver ; sa respiration pressée ne lui permet pas de faire passer sur ses lèvres l'expression de sa reconnaissance.

« Je vous entends assez, dit la sensible reine ; mais ne songeons pour ce moment qu'au rétablissement de vos forces et de votre santé. » Elle se lève à ces mots ; le premier arbrisseau lui fournit une baguette, elle en trace un cercle autour de Simoustapha ; elle trouve sous sa main les plantes nécessaires à l'enchantement qu'elle doit faire et les mots qu'elle prononce y ajoutent les vertus qui pourraient lui manquer. Dans un instant, le prince indien éprouve une révolution salutaire ; un moment après, il a recouvré toutes ses forces ; il se lève, il baise avec transport les mains bienfaisantes auxquelles il doit tant d'heureux

secours ; tous les sentiments de son cœur voudraient s'échapper à la fois, ils en sortent en désordre et n'en paraissent que plus doux à celle qui en est l'objet ; mais en même temps il marque les plus vives inquiétudes sur le compte d'Ilsetilstone.

« Rassurez-vous, mon cher Simoustapha ! lui dit Setelpedour, je n'ai pu m'occuper que de vous seul depuis que vous êtes en danger ; en m'éloignant trop de mon palais, j'ai appréhendé de laisser agir des complots qui pouvaient favoriser vos ennemis. D'ailleurs votre épouse étant presque toujours avec sa mère, je me suis contentée de laisser auprès d'elle une créature intelligente qui ne l'aura pas laissée manquer de consolations ; c'est mon petit oiseau. Ses conseils ne sont jamais ennuyeux, car il ne dit qu'un seul mot et ce mot est la vérité. Maintenant vous êtes remis, nous pouvons prendre la route de mon palais ; vous devez avoir besoin de nourriture, après la longue abstinence que vous venez de faire, et je vous conduirai ensuite auprès de votre aimable épouse. »

En disant cela, la reine a ordonné à son char de s'approcher de la terre. Trois nuages brillants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel descendent et présentent deux sièges beaucoup plus commodes que ne pourraient l'être les sofas les mieux imaginés. Setelpedour et le prince sont assis ; il s'inquiétait pour son coursier, mais on a deviné sa crainte et prévenu ses désirs ; il voit son cheval s'élever dans les airs, porté par des ailes dorées, et voler à côté du siège délicat sur lequel le couple amoureux a pris la route du Ginnistan.

Chemin faisant, Simoustapha voulait raconter ses aventures. Setelpedour l'interrompt : « Nous sommes ici pour oublier les pièges qui vous ont été tendus ; j'en connais toute la noirceur, je n'ignore pas la méchanceté de vos ennemis et les tourments qu'ils vous ont causés ; mais nous voici, mon cher Simoustapha, au milieu de la nature ; je ferais le vœu d'y rester avec vous, si je ne portais pas une atteinte à deux cœurs dont la félicité m'intéresse autant que la mienne. Parlez-moi de votre amour et oublions les perfidies qu'on nous a faites, et même nos vengeances.

« Eh ! Que n'oublierait-on pas, dit le prince transporté d'amour, auprès du plus bel objet qui soit sous le ciel, qui se contente d'être aimé, quand il mériterait des autels, qui n'agit que pour obliger et qui prend sur lui tous les sacrifices ? »

Les nuages se sont arrêtés devant le vestibule du palais ; on y sert à Simoustapha des essences condensées, sous les formes les plus appétissantes, sous les couleurs les plus agréables ; l'estomac se fortifie sans se charger et annonce le retour d'un appétit nécessaire.

« Partons, dit Setelpedour ; allons souper chez notre chère Ilsetilstone, portons-lui de ces mets, je serai bien aise de lui en faire sentir la saveur, je n'ai rien que je ne veuille partager avec elle et j'y joindrais volontiers ma puissance si j'en faisais plus de cas.

« Partons, reprit Simoustapha ; mais vous me direz, auparavant, pourquoi vous rabaissez un pouvoir qui vous donne tant de jouissances.

« Montons sur notre char, dit la reine, cela ne peut se dire qu'à l'oreille ... C'est qu'il m'empêche d'épouser un homme que j'aime passionnément. »

Le prince et la fée n'arrivèrent pas sans être annoncés ; le joli oiseau s'était chargé de l'emploi. Zobéide venait de sortir de l'appartement de sa fille, quand le charmant animal se mit à crier : *Simoustapha !*

« *Simoustapha !* répond Namouna. – Que dis-tu, mon cher oiseau ? » dit la princesse. Mais le petit jaseur ne répondait autre chose que, *Simoustapha ! Simoustapha !*

« Où, de quel côté ? » disait Namouna, en courant comme une folle vers la porte qui était à l'entrée du palais.

Pendant ce temps, la compagnie annoncée par l'oiseau arrivait par la fenêtre. Simoustapha est dans les bras d'Ilsetilstone qu'il couvre de larmes et de baisers ; la reine des génies l'embrasse aussi et le petit oiseau, battant des ailes, criait : *fort ! fort ! fort !*

Ce premier transport apaisé, on s'assied, on cause, on raconte, on parle quelquefois tous trois ensemble ; on croirait qu'on a été séparé pendant un siècle ; enfin, on fait servir le repas ; dans une pareille circonstance, quand même il manquerait quelque chose dans le palais du calife, on sent de combien de choses on pourrait se passer.

Namouna, qui avait fait des pas inutiles, revient bientôt, attirée par le bruit, se mettre aux écoutes derrière la porte. « Entrez, la bonne, entrez ! lui dit Setelpedour, peu surprise de la curiosité de la vieille ; vous êtes curieuse de me voir ? – Oui Madame, je vois que vous êtes aussi bonne que belle. – Vous êtes obligeante, Namouna, et je désire vous faire du bien. – Ah ! Madame, cela vous est bien facile, à vous qui pouvez tout ; rajeunissez-moi. – J'ai un meilleur service à vous rendre ; c'est de vous souhaiter toujours une bonne santé, et mon petit oiseau plus habile va vous en donner le secret.

« *Dors ! Dors ! Dors !* dit l'oiseau. – J'en sais bien autant que lui, dit Namouna, cependant je ne suis pas sorcière, Madame. – Mais si je vous donne un sirop qui, en vous endormant, vous rende la fraîcheur de la jeunesse ? – Donnez-moi la centième partie de la vôtre, Madame,

et je me croirais plus belle que la lune au quatorzième jour. – Allez, Namouna, soyez tranquille ; vous aimez à rire ; je veux que vous ayez meilleure grâce que jamais, vous aurez des fossettes aux joues, une taille charmante, et le pied mignon. – Grand merci, Madame. » Ilsetilstone a congédié sa gouvernante, le repas est fini et la reine des génies est retournée au Ginnistan.

Simoustapha était rentré dans le palais après que le calife était déjà retiré ; il ne fallait pas troubler son repos et l'on remit au lendemain la bonne nouvelle qu'on avait à lui ménager. Cependant la joie avait gagné tout l'intérieur des appartements du jeune prince, les eunuques ont réveillé tous les esclaves, qui se lèvent et se font raconter par Namouna tout ce qu'elle a vu, chacun se livre aux transports de la joie. Elle fut sur le point de causer une heureuse révolution aux organes du petit muet, en lui rendant la parole.

Dès que le calife eut ouvert les yeux, Simoustapha fut à ses pieds ; ils se comblèrent de caresses ; le souverain fit communiquer sur-le-champ à Zobéide une nouvelle qui importait si fort à son repos et à son bonheur.

Bientôt tous les muezzins ont gagné le haut des minarets pour appeler le peuple dans les mosquées. Il faut rendre des actions de grâces au Tout-Puissant, à son grand prophète : l'empire des musulmans venait de recouvrer celui auquel il était redevable de tout son lustre.

La diminution des impôts, les aumônes répandues, l'élargissement des prisonniers, le bruit des instruments guerriers, les fêtes militaires achevèrent de témoigner la joie du commandeur des fidèles et d'augmenter la jouissance du peuple, qui revoyait enfin son héros.

Le prince indien fit part à sa famille des aventures qui l'avaient si malheureusement écarté de Bagdad ; il convint des torts qu'il avait eus de négliger les secours surnaturels dont sa protectrice et le philosophe persan l'avaient muni, et il raconta de quelle manière la bienfaitrice fée l'avait délivré des pièges dans lesquels il était tombé par son imprudence ; il pesait sur les moindres détails et en parlait avec un feu qui alarma Zobéide.

Elle saisit le premier moment qu'elle put pour en parler à sa fille : « N'avez-vous pas de l'inquiétude, lui dit-elle, sur l'attachement de la reine des génies pour votre mari et sur l'excès de sa reconnaissance dont il paraît pénétré ? »

« Moi, Madame ! reprit Ilsetilstone, je serais jalouse des bontés dont nous comble la reine ! Ah ! malgré sa puissance et ses aimables qualités, n'eût-elle à mes yeux que le mérite de distinguer celui de

Simoustapha, elle deviendrait l'idole de mon cœur. S'il est une seule étoile dans le ciel qui soit éprise des charmes et des vertus de mon époux, elle deviendrait mon soleil.

« Ou l'amour fait un étrange effet sur ma fille, dit Zobéide à part, ou elle tient beaucoup moins de moi que de son père, car je ne serais pas contente à sa place. »

Le prince indien reprit sa place dans les conseils privés du calife et au divan ; il continua de joindre à ses occupations ordinaires l'agréable plaisir d'aller rendre ses hommages à l'aimable reine des génies ; elle ne recevait jamais les visites des époux sans la leur rendre, la nuit suivante, et s'étudiait sans cesse à les combler de nouvelles faveurs. Elle désirait qu'Ilsetilstone vînt passer quelques jours dans son palais, il fallut en obtenir la permission du calife qui l'accorda avec plaisir.

Haroun ne voulait pas que sa fille, comblée des largesses de la reine des génies, parût chez elle les mains vides. Il ne voulait pas non plus qu'elle disparût de la cour par un effet magique qui aurait donné de l'inquiétude au peuple et lui aurait ouvert les yeux sur des objets dont l'ignorance lui est sans doute salutaire. Le calife ordonne qu'on ouvre ses trésors à Simoustapha et qu'on fasse en même temps les préparatifs nécessaires pour le départ de sa fille qui doit aller passer la belle saison à Casser-il-Harais<sup>1</sup>, son palais de campagne, à trois journées de Bagdad.

Casser-il-Harais est un château magnifique, situé sur les bords du fleuve Aggiala : le grand prophète en posa la première pierre ; la façade sur les jardins présente trois cent soixante-cinq croisées ;

<sup>1</sup> Il s'agit de ce qu'on nomme « château du désert » quoique certains, comme celui auquel Cazotte fait allusion, aient été construits dans des zones fertiles. Voici ce qu'en écrit un historien « Que ces résidences, modestes ou gigantesques, aient traduit un besoin des souverains ne fait pas de doute, mais on ne le définit pas aisément. On s'accorde en général à dire que ces fils des grands espaces, ces hommes issus de nomades, se pliaient difficilement à la vie citadine, gardaient la nostalgie de leur mode antérieur d'existence, sans vouloir perdre le nouveau confort et la nouvelle élégance qu'ils venaient de découvrir – ce qui justifie l'existence de salles somptueuses et de bains – et qu'ils étaient passionnés de chasse : de grands enclos soigneusement irrigués – celui de Qasr el-Haïr el Gharbi mesure quelque six kilomètres, celui de Qasr el Haïr el-Sharqi, cinq kilomètres sur deux – ont été considérés avec raison, au moins dans un cas où les textes le disent, comme des réserves de gibier (*badiya*), les « paradis » de l'ancien Iran ; mais ils peuvent aussi avoir servi à de vastes exploitations agricoles. Il n'est pas exclu par ailleurs qu'un souci militaire ait procédé à leur construction : désir de contrôler les tribus et de garder des relations avec leurs chefs, soutiens du régime. Leur aspect extérieur est celui d'une forteresse ou d'un fortin, souvent de plan

l'extérieur est revêtu d'albâtre et de marbre oriental, couronné de guirlandes du jaspe le plus précieux ; les portes de bois d'aloës et de santal roulent sur des gonds d'or ; l'intérieur est parqueté et lambrissé de bois de rose ; rien n'égale la beauté des meubles, et la richesse de l'appartement ; le rubis, l'émeraude et la topaze y sont prodigués. Mahomet entreprit et acheva ce superbe édifice à l'occasion du mariage de sa fille Fatmé avec Omar-Ilalab ; dans les derniers temps que ce prophète séjourna sur la terre, il se rendait fréquemment dans ce palais, pour y recevoir par le ministère de l'ange Gabriel, les inspirations d'en haut ; la plume qui lui servit à écrire les douze derniers chapitres de l'Alcoran y est encore conservée dans une boîte de cristal de roche, enrichie de diamants.

Le jardin qui tenait à ce palais surpassait en beautés tous ceux de la terre. Dans ce séjour de bénédictions continues, l'air était toujours pur, aucun nuage n'y obscurcissait le soleil.

Les arbres conservant une jeunesse éternelle n'y étaient jamais rongés d'une mousse corrosive et le gui parasite ne dérobaient point à leurs branches les bienfaits de la sève ; les feuilles, les fleurs et les fruits participaient de l'immortalité de la tige et s'y renouvelaient sans cesse sans tomber ni se dessécher.

Les parfums qu'exhalaient les fleurs n'épuisaient jamais leur calice, l'air en était embaumé, elles étaient toujours à l'abri des insectes nuisibles et des reptiles venimeux ; une eau bienfaisante entretenait la fraîcheur et la fertilité dans ce séjour enchanté.

Des oiseaux parés des plus brillants plumages y faisaient entendre une mélodie délicieuse. Enfin, ce qui mettait le comble à tant de merveilles, c'est qu'elles se variaient tous les jours, sans nul dérangement pour les sites, sans altération dans les espèces.

L'entrée de ce jardin était interdite à toute autre personne qu'au légitime successeur de Mahomet et à sa famille ; si un profane y fût entré, il n'aurait aperçu qu'un affreux désert, d'où les hurlements des bêtes féroces l'auraient forcé de s'éloigner.

---

carré, flanqué de tours semi-circulaires au centre des murs et circulaires aux angles – tels Mchatta, Qasr el-Tuba, Qasr el-Hallabat, Khareneh, le premier construit avant 711 ; il copie presque servilement les *castra* romains. Ce ne doit pas être un hasard que les deux Qasr el-Hair, datés de 727-728, soient situés à peu près à mi-chemin entre l'Euphrate et l'oasis de Palmyre, et entre celle-ci et Damas. (*La Civilisation Omeyyade et les châteaux du désert*, Jean-Paul Roux, mai 2010, Bibliothèque en ligne, Clio.fr).

Voilà où Simoustapha et son épouse doivent se rendre ; ils seront libres d'aller auprès de la reine des génies sans paraître s'être éloignés du palais ; on les croira occupés de la jouissance du magnifique jardin ; on les supposera nourris d'ambrosie et abreuvés de nectar.

Setelpedour s'occupe des préparatifs de leur réception ; mais elle a lieu de craindre que Bhalisboull ne puisse troubler les heureux moments dont elle désire de les faire jouir. Ce monstre fut précipité dans les déserts les plus reculés de la haute Égypte, mais elle n'a pu le dépouiller de toute sa puissance : il est né prince et jouit partout, quelque indigne qu'il en soit, du privilège de son illustre origine.

La haute Égypte est peuplée d'esprits malfaisants, opprobre du Ginnistan, en horreur au ciel et à la terre ; ils se sont réunis avec joie sous les ordres d'un génie créé pour les commander. La première expédition qu'ils ont faite en vertu de ses ordres vers le mont Caucase n'a pas été heureuse, mais ils ne seraient pas même découragés par une entière défaite ; la rage les soutient et les aveugle sur tous les dangers. Créés pour agir, ils sont forcés par leur nature même à toujours entreprendre.

Setelpedour, connaissant les nouvelles ressources de son ennemi, cherche à lui tendre un piège où il puisse tomber de lui-même. Elle fait redoubler la sécheresse de l'endroit déjà maudit, où Bhalisboull a choisi sa demeure, il est forcé d'en sortir ; de ce séjour il passe dans un autre plus aride encore et ne trouve point de repos.

Il aperçoit enfin quelque peu de gazon vert à l'ombre d'une colonne de granit qui le préservait des rayons brûlants du soleil ; il s'en approche et s'assied. À six pieds de terre, sur la base du monument, il voit un hiéroglyphe et s'empresse de lire : « Colonne, exécute l'ordre de la reine Setelpedour. »

À peine a-t-il prononcé qu'une chaîne de fer lui ceint le corps et le lie à la colonne. Le désert retentit bientôt de ses mugissements, les monstres qui l'habitent en sont épouvantés et sont contraints d'abandonner leurs tanières. Les génies de sa suite remplis de terreur s'éloignent, il demeure seul dans cet affreux séjour ; à une rage impuissante succède un calme stupide. Il jette enfin les yeux sur ses fers et sur la fatale inscription dont l'effet a été de l'en accabler ; il n'en a pas encore parcouru tous les caractères hiéroglyphiques que l'intelligence qu'il en acquiert porte son désespoir au comble. Voici le terrible arrêt qu'il renferme : « Tu ne peux être délivré que par un génie plus méchant que toi. » Quand le monde renaîtrait du chaos, quand le puits de l'abîme s'ouvrirait, en sortirait-il un autre ? Trouve-

rait-on un autre Kokopilesobe qui ne fût pas l'aïeul et le protecteur de l'étoile des sept mers ?

Quand Setelpedour eut assuré sa tranquillité, elle voulut récompenser le service que lui avait rendu la vieille gnome, elle l'appelle : « Dites-moi, Bakbak, ce que je puis faire pour vous ? – Reine, dit la vieille, vous pourriez faire bien des choses, et les choses que vous auriez faites, pourraient avoir bien du danger. On ne se doute pas que ce soit moi qui vous ai parlé, parce qu'on sait bien que, quoique je parle volontiers, je suis discrète dans le fond et ne dis rien, ou fort peu de chose. Il y a cependant un petit plaisir que vous me pourriez faire et qui ne peut tirer à conséquence : faute de dents, je bredouille en parlant, de manière que je n'ai pas la satisfaction de m'entendre moi-même ; procurez-moi trente-deux dents. – Le présent sauterait aux yeux, répondit la reine, et vous attirerait tous les ennemis que vous craignez ; je ne puis prudemment que vous en attacher quatre bien fermes, tout au fond de la bouche.

« Mettez toujours, dit la vieille, ces quatre dents-là ne seront pas contre vous. »

Laissons la vieille Bakbak suppléer par un enchantement aux ressources ordinaires de la toilette et occupons-nous des préparatifs du voyage que Simoustapha doit faire avec son épouse.

Les trésors du calife sont ouverts aux yeux du prince ; la réunion de toutes les richesses des monarques de la terre n'en formerait pas un semblable ; cependant il n'y voit rien de comparable à ce qu'il a vu au Ginnistan. Il y trouve un cimenterre dont la garde est enrichie de diamants si parfaits et si bien montés, qu'ils semblent ne composer qu'une seule pièce ; il est moins frappé de son éclat que de ses proportions ; cette arme doit avoir servi à un guerrier fort au-dessus de la taille ordinaire ; il veut essayer s'il en peut faire usage, il la sort du fourreau, en espadonne<sup>1</sup> un moment et paraît environné d'éclairs, tant l'acier de la lame est étincelant : il cherche d'en examiner la marque et découvre des signes hiéroglyphiques inintelligibles pour lui ; il appelle aussitôt le génie de la boîte pour s'en faire donner l'explication, Jémal paraît.

« Regarde ces lignes, lui dit le prince. – Notre reine seule, lui dit-il, pourrait vous expliquer ces figures, ce sont des signes de puissance ; mais nous connaissons le cimenterre, il tomba des redoutables mains de

<sup>1</sup> L'espadon est « une large épée qu'on tenait à deux mains » (Furetière) ; « espadonner : se servir d'un espadon » (Littré)

Kokopilesobe, dans le grand combat qu'il perdit contre Mahomet ; celui-ci l'a laissé depuis à son successeur. »

Le prince des Indes prit le cimenterre et le présenta au calife comme le seul don digne d'être offert à la reine des génies.

Pendant l'escorte, qui devait accompagner les époux jusqu'au palais de Casser-il-Harais, annonçait par le bruit des instruments guerriers son arrivée aux portes de celui du calife ; on comptait deux mille hommes de cavalerie, choisis parmi la plus brillante jeunesse qui fût dans les armées d'Haroun ; six cents chevaliers, armés de toutes pièces, la lance au poing, le bras chargé d'un lourd bouclier, les suivaient accompagnant la litière de la princesse, portée par six éléphants les plus beaux qu'on eût jamais vus dans les Indes ; douze chameaux étaient chargés de bagages et les eunuques fermaient la marche.

Simoustapha monté sur son beau coursier se tenait à côté de la litière ; il était couvert d'armes dont les lames relevées par des filets d'or étaient incrustées de diamants ; le cheval tenu par deux écuyers hennissait de joie en agitant sa superbe crinière. Ilsetilsons admirait les grâces de son époux, maniant avec adresse le coursier enorgueilli du fardeau qu'il portait.

Ce brillant cortège a pris la route du palais, les chemins ont été aplanis, aucun embarras ne peut retarder la marche ; les dépendances du château sont immenses, et ont offert des logements commodes aux gens de la suite ; Simoustapha et la princesse sont les seuls qui peuvent entrer dans le jardin. Les beautés dont il est rempli sont l'objet de leur ravissement ; mais il est une curiosité plus intéressante pour la princesse : c'est un arbre dont le fruit fatal a perdu le genre humain. Un serpent environne le tronc, dont il ne peut jamais s'écarter, d'épaisses ténèbres couvrent ses yeux ; un oiseau, couleur d'azur, ayant la tête et les pattes dorées, voltige continuellement autour de l'arbre, se reposant sur toutes les branches l'une après l'autre, mais il exprime sa pensée dans l'arabe le plus correct.

Dès que l'oiseau eut aperçu les deux époux, il étale sa queue en signe de joie et leur donna le salut ordinaire : « *Salut à la race de l'homme, il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète.* »

Ilsetilsons fut enchantée de la netteté de son accent et de la pureté de son langage ; elle brûle de l'interroger.

« Charmant oiseau, lui dit-elle, êtes-vous bien aise de nous voir ici ? – Vous êtes enfants du prophète, vous êtes entrés par la bonne porte, il faudra sortir par celle qui conduit au ciel. – Mais nous allons au Ginnistan. – C'est le voyage que l'homme fait tous les jours sur la

terre. – Désapprouvez-vous le mien ? – Non, parce que vous m'en ramèneriez ma femme et, tous deux ensemble, nous pourrions rappeler notre fils que vous avez laissé dans le château. – Quoi ! Vous êtes le père de ce charmant oiseau que j'ai et qui est si bon ? – Il faut qu'il le devienne davantage. – Pourquoi ne parle-t-il pas aussi bien que vous ? – C'est qu'il ne s'est pas donné le temps d'apprendre et qu'il a tourné le dos à la lumière, en refusant l'hommage au grand élu de Dieu. – Et votre femme ? – Ma femme est au Ginnistan ; elle a été curieuse, elle en porte la peine ; on y va plus tôt qu'on ne veut, on n'en revient pas quand on veut. – Elle est donc auprès de Setelpedour ? – J'aime tout ce qui est sorti intact des mains du Tout-puissant : je verrai Setelpedour quand elle cessera d'être fée. – Peut-elle cesser de l'être ? – Elle n'a qu'à le vouloir. – Fais-je mal d'aller vers elle ? – Vous obéissez à un décret sans le savoir. – Vous me charmez, bel oiseau, laissez-moi vous apporter votre enfant ? – Il est fée, je le tuerais ; je ne peux le voir que dans un temps, et avec sa mère. – Laissez-moi manger du fruit de cet arbre. – Vous avez là une fantaisie de femme ; c'est ainsi que votre première mère attira sur elle et sur vous le courroux du ciel : d'ailleurs ce fruit n'a que l'apparence, vous ne mangerez rien et le serpent que vous voyez vous mordrait au talon, ainsi vous auriez un mal réel sans aucune jouissance. – C'est donc là l'arbre de la science ? – C'en est le symbole. – Où est l'arbre de vie ? – Dans le jardin du grand prophète. – Mon bel oiseau, puisque vous savez tout, dites-moi pourquoi et dans quel temps la mer a été faite ? – Il n'y a que le créateur qui sache tout ; la mer fut créée le jour de la révolte et du châtement de Kokopilesobe ; les rebelles furent employés à en creuser le bassin. – Aimable oiseau, puis-je manger des autres fruits qui sont ici ? – Entrez dans le pavillon qui est au bout de cette avenue, vous y serez servie : c'est l'endroit où Mahomet allait faire ses prières et son ablution<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> L'allure de cet entretien, fait de questions posées par la princesse à l'oiseau du Paradis et des réponses très elliptiques que l'animal y fait, a des allures ésotériques difficiles à analyser. Le Coran n'évoque pas la présence d'oiseaux au Paradis, sinon comme nourriture des bienheureux, mais la tradition fait allusion à des oiseaux verts dans le gésier desquels les âmes de certains morts seraient contenues. Dans une tout autre perspective, la « famille » que constituent l'oiseau mâle, sa femelle et leur fils n'est pas sans évoquer l'*Histoire des oiseaux de Salomon* incluse dans l'*Histoire de la sultane de Perse et des vizirs* que Pétis de la Croix traduisit et publia en 1710 et qui occupe le tome 8 du *Cabinet des fées*.

À toute cette conversation, Simoustapha s'aperçut à regret que l'aimable Setelpedour, comme reine des génies, ne pouvait pas être agréable au grand prophète ; l'amour de la religion combattait dans son cœur celui qu'il éprouvait pour cette reine.

Les deux époux sont entrés dans le pavillon de Mahomet ; ils y ont trouvé tous les fruits imaginables, réunissant la beauté aux saveurs les plus exquises. Dès qu'ils ont fini d'en goûter, Simoustapha, laissant Ilsetilstone en conversation avec l'oiseau, retourne au palais pour prévenir le chef des eunuques qu'il doit faire une retraite de dix jours avec son épouse dans le pavillon du jardin, pendant laquelle ils n'auront besoin de rien ; un motif de dévotion est toujours louable et les esclaves sont bien éloignés d'en soupçonner un autre.

Simoustapha est venu rejoindre son épouse auprès de l'arbre ; il veut consulter l'oiseau sur son voyage.

« Emploierai-je, lui demande-t-il, le génie de la boîte ou celui de la bague ? – Ce qui est même incertain, répond le sage oiseau, ne peut exercer ici aucune espèce de puissance et son plus grand avantage serait d'y devenir esclave ; mais vous n'avez pas besoin d'un secours de cette nature. Prenez une de mes plumes, elle vous portera seule chez Setelpedour ; remettez-là à ma femme, elle la fera se souvenir de moi et lui procurera le moyen de me rejoindre. Il faut qu'elle la cache soigneusement dans sa queue ; tout ce qui vient de moi porte ombrage où vous allez. Ce que je vous donne paraît un moyen bien faible, mais il n'y a rien d'inutile entre les mains du Créateur. »

L'oiseau divin étale sa belle queue ; il en tombe une plume qui, au même instant, se transforme en char commode et brillant ; les deux époux y montent et sont transportés aux pieds du trône de Setelpedour. Elle s'en précipite pour les embrasser et congédie son divan dont elle n'avait pas lieu d'être contente. Les génies se retirent, non sans lancer des regards méprisants aux époux ; la reine s'en aperçoit et modère pour l'instant les sentiments de colère dont elle est animée.

« Je vous ferais asseoir sur mon trône, dit-elle aux époux ; mais je craindrais que vous n'y fussiez aussi mal à votre aise que moi ; mes sujets ont la révolte dans le cœur ; mon attachement pour vous les désole, ils lui imputent toutes les décisions qui émanent de mes volontés. Si je les empêche de bouleverser la terre sur laquelle ils prétendent dominer par les violences, si ma prudence prévient les orages et les guerres, c'est mon amour pour Simoustapha qui les empêche de remplir leurs projets. J'ai fait enchaîner Bhalisboull au milieu d'un désert et son esprit agit ici contre moi. Ces difficultés n'empêcheront pas que vous me soyez moins cher ; je vais retirer à

moi tous les liens qui m'attachaient à eux, je les briserai ; ils ont été souillés et rien ne doit plus nous unir. J'aspire au terme qui pourra resserrer les nôtres, mon cœur a déjà su s'affranchir de toute autre chaîne ; mais il faut que vous m'aidiez à soumettre mon esprit. Vous ranimez par vos caresses tendres et naïves une âme fatiguée par les désordres qui m'entourent et les combats que j'éprouve. Je sais que vous venez de Casser-il-Harais. Les prestiges<sup>1</sup> qui sont ici ne peuvent vous dédommager des charmes innocents que vous avez abandonnés ; la compagne de l'oiseau que vous avez vu m'entretient sans cesse des touchantes merveilles du jardin de Casser-il-Harais. C'est de là, me dit-elle, que partit le flambeau de la vérité qui éclaire le monde, il y brille encore continuellement sous les emblèmes les plus variés. Que ne puis-je aujourd'hui partir avec vous et me retirer dans cette douce retraite ! Quand je parle de bonheur devant mon oiseau, il n'a jamais que le mot Casser-il-Harais, sur la langue. Mais il me dit que le jardin ne peut s'ouvrir qu'à une musulmane alliée du vicaire de Dieu sur la terre ; ce n'est donc pas assez que Simoustapha me donne la main ; si la généreuse Ilsetilstone ne m'épouse pas, la science, le bonheur et le repos sont à jamais éloignés de moi.

« Je me refuserais à vous adopter pour ma sœur ! dit la princesse ; vos doutes déchirent mon cœur, vous l'avez conquis, il est autant à vous qu'à Simoustapha. Que je suis heureuse d'avoir à vous donner la moitié de moi-même, pour sentir combien le tout vous est redevable !

« Mes chers amis, reprit Setelpedour, tout est bien avancé pour nous, mais tout n'est pas fait. Je règne encore. Je n'ai brisé ni la baguette qui me sert de sceptre, ni le talisman que je tiens de mon aïeul ; c'est ici que je dois abdiquer ma puissance, c'est ici que je dois fouler aux pieds ma couronne ; quelque part que je voulusse le faire, mon acte, privé de l'éclat que je dois lui donner, me couvrirait de confusion ; je serais exposée à remplacer Bhalisboull sur la colonne où je l'ai enchaîné au fond de la Thébaïde et je me livrerais à la vengeance de tous mes sujets.

Mais lorsque j'aurai satisfait à ce grand dessein, qui pourra m'enlever de ce séjour dangereux et me transporter à Casser-il-Harais ? »

« Ce sera moi, dit la princesse, tenant à sa main la jolie plume de l'oiseau ; voilà le char qui nous a conduit ici : cette plume m'a été

remise par le mari de l'oiseau qui doit être auprès de vous et que je n'ai pas encore vu.

« Il est ici en effet, dit la reine, il n'est pas moins instruit que celui que vous avez vu à Casser-il-Harais, dont il est et sera toujours la compagne ; j'ignore le motif de leur séparation. Leur fils que je vous ai donné s'était rendu chez moi après sa désobéissance, je m'amusais de son caquet laconique mais toujours vrai. S'il ne savait pas quelque chose, il ne tiendrait pas de sa famille ; cependant, quoiqu'il étende ses connaissances sur le passé, le présent et l'avenir, il ne fait qu'un mot de chaque chose. Sa mère est sans doute venue ici pour le chercher et l'instruire ; car elle lui parlait sans cesse. J'observais ces entretiens que je n'entendais pas ; ils se terminaient toujours par cette réponse, qui voulait signifier qu'il n'avait pas compris : *Rien, rien, rien*. Il y a apparence qu'une révolte contre la sagesse peut endurcir l'intelligence.

Enfin la mère s'impatienta. Je vous fis présent du fils, qui fut utile à vos desseins ; elle ne conçut aucun chagrin de son absence. Depuis que j'éprouvai le charme qui m'attache à vous, j'ai désiré de m'instruire et j'ai demandé des leçons à ce divin oiseau. *Quand vous n'aurez pas le front si brillant*, me dit-il, *et quand j'aurai ma belle queue, nous parlerons de science*.

J'ai conclu de là que ma couronne lui en imposait et le forçait à se taire. Et quant à sa queue, je m'étais aperçue que lorsqu'il prenait son vol, elle ne se terminait pas en pointe comme celle des autres oiseaux et je lui désirais plus de grâces. La plume que vous apportez pourrait bien être celle qui lui manque ; nous allons la lui présenter et nous essayerons de le faire parler. »

On doit bien supposer, malgré ce long entretien, que la reine avait déjà prévenu tous les besoins de ses hôtes ; il y avait eu des intervalles et toutes ces choses s'étaient dites dans la salle du Divan, à table et dans les jardins où Setelpedour ne trouvait déjà plus d'agrément ; enfin la nuit s'annonçait par les ombres légères qui la précèdent.

« Voici le moment que mon oiseau préfère, dit la reine ; ailleurs il fuyait l'obscurité, ici le jour l'importune ; mais je commence à comprendre ses motifs. » On fait apporter la cage de l'oiseau, Ilsetilstone s'avance.

« Mon bel ami, lui dit-elle, votre mari m'a donné sa plus belle plume pour vous la rendre. — Salut à la fille des prophètes, dit l'oiseau ; salut à la descendante de l'envoyé de Dieu ; salut à l'héritière des vertus de son représentant sur la terre. Les oiseaux du ciel doivent la servir et mon mari n'a fait que son devoir. Sa belle plume est pour moi ce qu'est la couronne à une reine. » En disant cela,

<sup>1</sup> Au sens d'illusions.

l'oiseau la prend avec le bec, l'attache à sa queue, qui en paraît plus longue et plus brillante.

« Pourquoi n'êtes-vous pas avec votre mari ? demande la princesse. — Chacun de nous a son œuvre. — La vôtre sera-t-elle bientôt faite ? — Vous êtes trois ici. — Répondrez-vous aujourd'hui à la reine, si elle vous interroge sur la science ? — Il n'y a encore que la moitié de fait. — De qui dépend l'autre ? — D'en haut et d'en bas. — Me direz-vous, sage oiseau, ce que je vous demanderai ? — Je vous dois la vérité que je sais. — Votre mari m'a appris quand la mer avait été faite, mais dans quel temps le furent les étoiles ? — À la même époque, pour remplacer dans le ciel le nombre des rebelles qui avaient été chassés. — Quelle est cette étoile brillante que l'on voit environnée de dix plus petites ? — La plus grande est Mahomet, les autres sont six éminents prophètes. »

Setelpedour, loin de s'offenser des réponses de l'oiseau, parut y sourire avec complaisance. Simoustapha le remarqua, et s'enhardit à offrir le présent qu'il avait apporté : le cimenterre de Kokopilesobe.

« Cher prince, lui dit la reine, quand j'étais maîtresse de mon cœur et que ma confiance reposait en moi, j'aurais donné la valeur d'un empire pour posséder l'arme redoutable que vous m'offrez ; mais ce n'est plus qu'entre vos mains qu'elle peut faire ma sûreté et elle me devient bien précieuse en me répondant de la vôtre. Ne la quittez plus jusqu'à des temps moins orageux que ceux dont nous sommes menacés. Oh ma charmante Isetilsonne ! Quand ne connaissons-nous plus tous trois que les enchantement de l'amour ? »

Nos amants passèrent trois jours dans les plus doux épanchements ; mais ces agréables moments furent troublés par des craintes dont le fondement n'était pas imaginaire.

Setelpedour très puissante, puisqu'elle régnait sur les légions de Kokopilesobe, ne régnait cependant qu'en son nom. Sa conduite était contraire aux lois conventionnelles établies et consacrées par l'usage dans le Ginnistan, on ne pouvait y commander qu'après s'être entièrement assujetti à Kokopilesobe ou à Bhalisboull ; elle avait de sa propre autorité constitué en pouvoir le musulman Benalab, qui n'avait jamais fléchi que sous le joug de Dieu et de son prophète ; elle régnait si glorieusement d'ailleurs, elle brillait de qualités si éminentes que les génies, dans leur enthousiasme, en la qualifiant d'étoile des sept mers, l'opposaient à la resplendissante étoile de Mahomet ; ils disaient dans leur orgueil : « Kokopilesobe est le monarque des monarques ; Setelpedour est son lieutenant. »

Mais le sage Benalab avait usé avec précaution de sa puissance ; elle n'était point devenue amoureuse de lui ; elle ne l'admettait pas à toutes les fêtes, à tous les secrets de sa cour et de son État ; elle n'en faisait pas son maître, tandis que, sacrifiant tout pour Simoustapha, elle venait de faire encore quelque chose de plus extraordinaire.

Elle recevait une femme, qu'elle ne se contentait pas de traiter comme son égale, mais qu'elle forçait dans toutes les occasions à s'asseoir à sa droite. Et pour faire triompher impunément des êtres mortels, elle avait banni Bhalisboull et Asmonchar, et fait enchaîner le plus puissant des génies après Kokopilesobe. Ces nouvelles avaient percé dans les antres profonds où l'altier souverain des génies était plongé ; la révolution était prête.

Setelpedour était trop éclairée pour ne pas s'y attendre et la prévenir. Elle embrasse les jeunes époux saisis de terreur de son projet. « Partez, leur dit-elle, retournez à Casser-il-Harais, je ne tarderai pas de vous y joindre pour toujours ; mais que Simoustapha soit prêt au premier signal de voler à mon secours ; servez-vous de la plume de l'oiseau pour votre route et renouons désormais à tout secours émané du pouvoir de Kokopilesobe. »

Simoustapha et son épouse sont de retour au jardin de Casser-il-Harais et y attendent avec inquiétude la suite de ce grand événement.

Ils ont rendu la plume à l'oiseau : « Ma femme a fait son devoir, leur dit-il, ma plume est toujours à votre service, tenez-vous prêt, Simoustapha, vous en aurez bientôt besoin. »

La reine des génies a trop de prudence pour laisser grossir l'orage avant de le conjurer. Déjà la vieille Bakbak et son neveu Jazzel, transis de frayeur pour quelques menaces indirectes qu'on a eu l'imprudence de leur faire, sont venus se réfugier auprès d'elle ; cette reine voit qu'elle n'a plus un moment à perdre.

Dès le lendemain du départ des époux, elle convoque un divan général, et expédie par Jazzel, porté sur une autre plume de l'oiseau, ce billet à Simoustapha.

« Cher prince, partez sur-le-champ et par la même voiture que je vous envoie, apportez l'Alcoran et le sabre de mon grand-père ; vous pouvez pressentir mon projet et ma conduite achèvera de vous l'expliquer. Notre chère Isetilsonne pourra nous attendre près de l'arbre dont elle m'a parlé, le sage oiseau ne souffrira pas qu'elle se livre à de vaines frayeurs. »

Simoustapha a l'âme trop élevé pour balancer un instant ; il prend le divin livre, il s'arme du redoutable cimenterre et, si la plume fée ne

l'eût pas emporté bien vite, il aurait pu arriver au Ginnistan sur les ailes de l'amour.

Le divan est assemblé, Setelpedour est sur son trône, les génies inquiets examinent sa contenance et sont étonnés de sa fermeté, elle parle en ces termes :

« Je sais, dit-elle, qu'on blâme ma conduite et qu'on trame des complots contre moi ; j'ai pu infliger ouvertement des peines très sévères ; mais je dédaigne toute noirceur secrète. Si l'on se trouve humilié d'obéir à mes volontés, je le suis encore plus d'être asservie à des lois dont je ne reconnais point la sagesse et je préfère d'être esclave de la vérité, à régner par le mensonge sur des sujets corrompus. » Simoustapha paraît alors, elle l'appelle, et le fait asseoir à côté d'elle.

« Venez m'aider, lui dit-elle avec plus de fermeté, à tenir le dernier des divans auxquels je veuille désormais présider ; et vous, rebelles ! écoutez-moi : je ne veux pas vous reprocher de vous être élevés contre moi, vous n'avez fait que suivre le penchant de vos cœurs ; mais pour que j'oublie vos rebellions, abjurez avec moi la puissance que nous tenons de Kokopilesobe, rejetons les crimes de mon aïeul et ceux qu'il nous a fait faire, sur la fatalité du sort qui nous y entraîna, et jurez, comme je le fais, sur le divin Alcoran, que vous voulez être esclaves de Dieu et du grand-prophète Mahomet ! »

Si la nuée qui renferme le tonnerre eût éclaté au milieu du divan, son effet aurait été moins sensible que le discours inattendu de Setelpedour ; la terreur suspend la parole ; le souffre enflammé sort de toutes les bouches et cette odeur infecte a rempli la salle. Tout-à-coup un bruit affreux se fait entendre ; il est occasionné par l'arrivée de Bhalisboull, qui avait été délivré de ses chaînes par Kokopilesobe lui-même.

Ce redoutable génie couvert d'armes brûlantes, effrayant par sa taille, hideux par sa figure, est entré précipitamment et veut frapper Setelpedour avec une lance de feu ; Simoustapha tire son cimenterre et pare le coup fatal. L'éclair que jette l'arme brillante du prince indien aveugle en un moment son adversaire et ses complices ; ils semblent tous avoir été frappés de la foudre.

Une affreuse nuit couvre tout-à-coup le Ginnistan ; le soleil n'a jamais éclairé cette abominable contrée ; la lumière qu'on y voyait était l'effet d'un enchantement continuel, dont le charme résidait dans la couronne que Setelpedour vient de fouler aux pieds.

Simoustapha et Setelpedour traversent péniblement ces ténèbres ; ils parviennent à l'appartement où se trouvait l'oiseau du paradis, dont la

tête brillante éclairait tout ce qui était autour de lui ; chaque fois qu'il la remuait ou qu'il secouait ses ailes, elle jetait une nouvelle clarté.

« Partons, ma chère maîtresse, dit le bel oiseau, toutes mes plumes sont à votre service ; mais ramassez la vieille Bakbak et son neveu ; ils sont tous deux transis de peur ; je ne sais qui leur a dit de se réfugier sous ma cage, mais ils ont été bien conseillés. »

Bakbak et Jazzel étaient évanouis, on les lie ensemble sur le devant du char formé des plumes de l'oiseau, et nos amants vainqueurs, affranchis de tout danger, reprennent le chemin de Casser-il-Harais.

La plume fée qui avait transporté Simoustapha se détache pour aller avertir Ilsetilsonne ; elle aborde cette jeune princesse sous la forme d'une colombe blanche, se place sur son épaule et lui dit : « Madame, Simoustapha et Setelpedour vont arriver ; mais vous ne pouvez pas recevoir la reine dans le jardin, elle ne peut pas y entrer encore ; venez dans le grand salon du palais et vous la trouverez. »

La princesse y vole, l'oiseau la suit, les trois amants s'embrassent, ils ne peuvent suffire à leurs transports et l'idée d'une réunion, que nul obstacle ne pourra plus traverser, semble les avoir élevés au faite du bonheur.

Une autre scène de reconnaissance se passait sur un guéridon, où Simoustapha avait posé l'Alcoran. Les deux oiseaux étaient sortis chacun de leur cage et avaient volé au-devant l'un de l'autre, en se reposant sur les bords du livre saint : après l'avoir respectueusement salué du bec et de l'aile, ils se faisaient des caresses les plus touchantes. Tout-à-coup le petit oiseau que Setelpedour avait donné à la fille du calife et qui restait constamment dans le château, faute de pouvoir être admis dans le jardin, accourt et sans oser se reposer sur l'Alcoran, il s'arrête sur le guéridon, en attendant que son père et sa mère l'appellent à eux. Ils lui aident à monter, le caressent et le petit animal s'écrie dans son langage, jusque-là malheureusement trop concis : « *Vrai ! Vrai ! Seul vrai !* » Pour le coup il lui échappe deux mots de suite. L'anathème lancé sur lui venait d'être levé et instruit par son père et sa mère, devenu fidèle comme eux, il allait jouir de tous les privilèges accordés aux oiseaux du paradis. Ce petit tableau intéressant arrêta agréablement les regards de nos amants, mais il était temps qu'ils s'entretinssent de ce qui les regardait personnellement.

Setelpedour raconte à Ilsetilsonne l'événement de son abdication, la valeur du héros qui l'a défendue contre les menaces de l'horrible Bhalisboull ; le souvenir de cette scène anime ses regards ; elle paraît rayonnante de gloire.

Ilsetilsone veut engager sa nouvelle compagne à partager avec elle les agréments du jardin du palais. « Ma chère princesse, répond Setelpedour, ni vous ni Simoustapha ne pouvez seuls m'ouvrir les portes de ce séjour enchanté, la femme même de Simoustapha n'y peut entrer que quand le vicaire de Dieu sur la terre, le grand calife Haroun-Alraschid, l'ayant adoptée pour sa fille, aura bien voulu l'admettre à en partager les droits. Je dois à Simoustapha le bonheur d'être musulmane ; c'est à vous de ménager tous les moyens, à celle qui fut reine parmi les idoles, de parvenir à la parfaite conversion qui doit la rendre à jamais esclave de Dieu et l'apôtre du destructeur des idoles. Je veux méditer sur le livre saint duquel j'avais jusqu'ici détourné mes regards ; la voix angélique des oiseaux qui sont ici me servira d'interprète. Allez revoir des parents dont vous faites le bonheur, des enfants qui attendent le leur de vous et qui vous tendent les bras ; parlez de moi au calife ; dites-lui que Setelpedour languit, comme la vigne détachée de l'ormeau, tant qu'elle n'est point l'épouse de Simoustapha, que le prince des Indes ne peut épouser que la fille avouée pour telle par le commandeur des fidèles ; mais elle aura beau se glorifier de ce titre, elle ne sera jamais qu'inférieure en vertus et en charmes à l'aimable Ilsetilsone.

« Grande reine, répliqua la princesse, je tombe à vos pieds. – Il n'y a plus de reine, dit Setelpedour en la relevant, mon trône est désormais dans votre cœur et dans celui de Simoustapha. » Ces déclarations furent scellées des plus tendres caresses entre les trois amants et, si elles paraissaient se ralentir, le plus jeune des oiseaux criait : *Encore ! Encore !*

La généreuse princesse engage son père à adopter Setelpedour pour sa fille, afin qu'elle puisse devenir l'épouse de Simoustapha. Zobéide ne comprend rien à l'aveuglement de sa fille, qui semble solliciter volontairement une rivale : « Ah ! Madame, lui dit Ilsetilsone, une femme qui aime Simoustapha autant que moi ne saurait être ma rivale, elle ne peut que m'aider à faire son bonheur. »

Le calife plus instruit que Zobéide comprend assez les raisons de sa fille ; il a d'ailleurs la plus haute estime du caractère de Setelpedour et tout le détermine à entreprendre un voyage à son château de Casseril-Harais, quand les affaires de l'État pourront le lui permettre.

Cependant Setelpedour commence une réforme dont elle a besoin pour embrasser la loi du divin prophète ; elle cherche à se remplir des nouveaux principes qu'elle ignorait, elle tempère son esprit altier et dominant ; déjà généreuse et bienfaisante, elle cherche une vertu plus simple et plus pure qui rejette toute espèce de motif intéressé, qui

bannisse cet amour de soi-même si préjudiciable à la société, c'est la charité : elle s'étend sur plusieurs objets et se montre par toutes sortes de moyens ; souvent on n'a pas besoin d'ouvrir la main pour donner beaucoup.

Setelpedour a dérobé au courroux des génies Bakbak et son neveu Jazzel ; mais que deviendront-ils, étrangers sur la terre, bannis du Ginnistan et repoussés du ciel ? Elle entreprend de les mettre sous la protection qu'elle même a recherchée ; la vieille voit toujours sa reine appliquée à la lecture : « C'est l'Alcoran que vous lisez, Madame ? – Oui, Bakbak, et je voudrais que vous puissiez le lire aussi ; désirez-vous de connaître et de vous soumettre avec votre neveu aux vérités qu'il contient ? – Personne ne chérit plus que moi la vérité ; je me suis fait une mauvaise réputation en la cherchant partout, en la disant du soir au matin ; je n'ai jamais souffert qu'on me la contestât. Il est vrai que dans ce qu'on appelle vérité, il y a bien du pour et du contre ; mais il n'y a qu'à dire le contre et le pour, et au moyen de cela, tout est dit. – Savez-vous lire Bakbak ? – Oui, Madame, pourvu que cela ne soit pas écrit trop fin. » Elle jette en même temps les yeux sur la première page.

On doit savoir qu'au Ginnistan on s'éloignait beaucoup de la langue primitive ; on y parlait l'arabe corrompu et on peut dire que c'est ainsi qu'il sortait de la bouche de la vieille ; Setelpedour a la complaisance de lui faire épeler toutes les lettres de la première ligne. *Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète.*

Quand Bakbak eut assez répété ces paroles : « Ah ! que cela est beau, s'écria-t-elle, on m'en entendra parler, j'en ferai du bruit, j'en réponds. Il y a là-bas, dans une antichambre, ces deux coquins de génies de la boîte et de la bague, des fainéants qui n'ont jamais que les bras croisés, cela n'a pas mis le nez dans un livre ; ah ! je les entretiendrai ... Voyons, relisons ensemble ... *Il n'y a qu'un ...* Oh ! que cela est bien dit ... *Il n'y a qu'un seul ...* En voilà bien assez ! Je ne les quitte pas de la journée que je ne les aie fait lire avec moi. » Setelpedour sourit du zèle hétéroclite de la gnome et celle-ci descend à l'antichambre : « Approchez ! approchez, mécréants ! qui n'aimez les démons que parce que vous en êtes deux ! Voici le livre qui a rendu notre reine si grande, si bonne, si douce et si redoutable en même temps, que tous les génies en ont été émerveillés et sont tombés en plein jour dans les ténèbres ; voyez comme c'est écrit. La plume était tirée de l'aile d'un ange ! vous n'en auriez jamais fourni de pareille, vous autres chauves-souris ! Et cette encre est faite avec la teinture de l'œil du corbeau qui sortit le premier de l'arche de Noé ;

mais ce n'est rien que tout cela, il faut lire comme moi, mot à mot ce qui est écrit ... *Il n'y a... Il n'y a qu'un Dieu qui soit ... Un Dieu seul ... et Mahomet n'est ... qu'un prophète.* Qu'avez-vous à dire à cela, mauvais garnements ? Vous n'avez jamais rien fait qui vaille, vous continuerez à faire de même, cependant il faut penser à ce qui arrivera à la fin ; car, comme dit le livre : *il n'y a qu'un Dieu et qu'un Mahomet qui soient prophètes.* »

Jemal, occupé de sa triste situation et de l'inutilité dans laquelle il allait vivre par l'abdication de sa souveraine, loin de faire une réponse directe, dit à la vieille : « Je vous trouve bien cassée, Bakbak, depuis que vous êtes ici et vous avez mal fait d'oublier vos dents postiches.

« Je me casse ! répondit-elle, qu'est ce que veut dire ce fuseau tordu ? Il te convient bien de parler de postiche, toi qui n'as rien de ce que tu portes, pas même ton visage. Prends garde, car si je te maudis une bonne fois, tu redeviendras Ranfrak et tu continueras ton mauvais train ; mais pense que cela doit finir un jour, parce que *si Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète.* » Bakbak remporte le livre.

« Eh bien ! lui dit Setelpedour, avez-vous fait une conversion ? – Oh ! Madame, répond la vieille, on ne saurait faire entendre raison à ces coquins-là, j'ai eu beau leur répéter, *qu'il n'y a qu'un prophète et qu'un Mahomet qui soit Dieu.* – Arrêtez, Bakbak, vous faites radoter l'Alcoran ; *il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète.* »

Cette conversation fut interrompue par une visite intéressante : c'était le charmant Simoustapha monté sur son coursier. Il était parti de Bagdad le matin, et personne n'avait pu le suivre ; il trouve Setelpedour avec son livre et ses oiseaux ; elle apprend avec une satisfaction, dont la rougeur de son front rend témoignage, que le calife se propose de la reconnaître pour sa fille, Ilsetilsone pour sa sœur, et tous les deux pour l'épouse du porteur d'une si bonne nouvelle ; enfin, qu'Haroun viendrait bientôt en personne consacrer une alliance qui lui causait tant de joie.

On interroge les oiseaux pour savoir si rien ne traversera ce mariage : l'oiseau de Setelpedour répond, qu'il n'a été au Ginnistan que pour le favoriser ; celui de l'arbre dit que ce succès le dédommagera d'avoir été si longtemps privé de sa femme et leur enfant (dont la langue s'est entièrement déliée) prétend qu'un mariage qui a produit sa félicité ne peut qu'être heureux ; les amants se font répéter cent et cent fois ces présages.

Il faut enfin que Simoustapha quitte le château de Casser-il-Harais ; le devoir et l'amour le rappellent à Bagdad où il passe encore un mois avant de combler les vœux de Setelpedour.

L'événement désiré arrive enfin : le calife, son épouse et sa fille sont en marche pour le château, au centre de quatre mille chevaliers et de vingt mille hommes à cheval, précédés des instruments militaires et de toute la pompe nécessaire au grand dessein qui les guide. Le matin du dernier jour, Simoustapha se détache pour aller prévenir Setelpedour de la visite qu'elle va recevoir. Cette belle reine vient au-devant des litières dans la première cour du château et ne pouvant prévenir les hommages, elle est forcée de les recevoir ; sa beauté étonne le calife, alarme Zobéide, enchante Ilsetilsone et Simoustapha et fait l'admiration de la cour du commandeur des fidèles.

Nous ne nous arrêterons pas sur le cérémonial de la magnifique réception, dont les trésors du calife faisaient tous les frais et les fruits du jardin les délices : nous n'appuierons pas sur les cérémonies du muphti et l'embarras des gens de loi ; nous ne peindrons pas même les plaisirs d'une noce qui assortissait pour la première fois trois cœurs l'un à l'autre ; nous épargnerons toute réflexion sur le bonheur naturel de la maison du calife, du prince indien et du château de Casser-il-Harais, car nous avons été tellement entraînés par les espaces immenses qu'il a fallu parcourir, par la variété et la foule des événements, que nous avons perdu de vue le temps, qui doit être la règle de tout ici-bas ; courons après les objets sur lesquels il laisse des marques si sensibles qu'il nous est impossible en les voyant de nous abuser sur son cours.

La barbe d'Haroun-Alraschid est devenue infiniment plus vénérable ; le même feu anime son regard, mais de profondes rides sillonnent son auguste front. Il a discontinué depuis dix ans de faire ses courses nocturnes dans Bagdad, dont il tirait de si grands avantages pour éclairer la conduite de ses ministres et veiller sur le bonheur des musulmans. Mais il s'aperçoit des pas trop rapides que fait vers lui l'ange de la mort ; il se voit revivre dans la plus aimable postérité : son petit-fils Haroun-ben-Alraschid réunit à l'âge de dix ans toutes les perfections qui ont fait le sujet de notre admiration dans le prince des Indes et son épouse ; d'autres rejetons non moins intéressants consolent sa vieillesse et il s'est vu renaître par l'heureuse fécondité de sa fille adoptive, dans un petit Simoustapha aussi beau que son père.

Mais tous les pères ne sont pas heureux ; celui du prince indien, loin de partager les jouissances du calife, se croit dans l'infortune et son épouse partage sa douleur.

Il y a bientôt douze années révolues qu'ils ont perdu de vue un fils chéri, leur unique espérance ; heureusement pour eux, le rosier que leur avait laissé Benalab ne périssait pas, il avait fleuri de plus en plus et s'embellissait encore. Ils se consolaient dans la contemplation de cet arbrisseau garant des prospérités de leur fils et s'attendaient à le revoir à chaque instant.

Simoustapha, pour voiler ses premiers projets, dont le succès était fort douteux, chercha à leur cacher ses premières aventures, dont il ne voulait pas être détourné. Quand elles eurent réussi au gré de ses désirs, il remit au lendemain à les instruire et, tout en rougissant d'un délai que rien ne lui paraissait pouvoir excuser, il continua de se rendre coupable. Combien il est dangereux de remettre toujours au lendemain !

Il vint cependant une époque où ce silence de Simoustapha fut bien douloureux pour la famille. Au moment que Setelpedour se remit sous la loi du grand prophète et qu'elle abjura entièrement celle de Kokopilesobe, tous les enchantements qu'elle a faits, ou qu'on a faits en son nom, sont détruits ; le beau rosier du roi des Indes meurt ; le deuil, la désolation sont dans le palais ; la mort va les suivre.

Un oiseau, courrier des esprits bienfaisants, venant des Indes, passait sur Casser-il-Harais ; il raconte cette nouvelle aux oiseaux du paradis. Celui de l'arbre du jardin dit à sa femme : « Va me chercher dans l'appartement qu'occupent les princesses une très petite fiole, tu la rempliras de l'eau de fleuve qui est dans le bassin du jardin ; tu me l'attacheras au cou par un petit ruban ; notre fils m'accompagnera. Je pars pour les Indes. Si on demande où nous sommes, tu diras que j'ai conduit mon fils sur l'arbre pour l'instruire. » La bonne petite femelle fait ce qu'on lui dit.

Les oiseaux partent à tire-d'aile ; à leur lever, les parents de Simoustapha retrouvent le rosier rajeuni, mais plus beau que jamais. Il sortait une nouvelle tige qui paraissait naître de la première ; les deux branches s'unissaient et laissaient douter laquelle des deux fournissait la substance aux brillantes fleurs dont elles étaient chargées.

Les espérances renaissent bientôt à ce prodige ; le roi et la reine des Indes font mander leurs astrologues pour se faire expliquer le phénomène de la mort et de la résurrection subite du rosier. Les savants n'hésitent pas à dire que le prince a été dans le plus grand danger de la vie, mais qu'il en a été heureusement garanti ; toutes les roses dont l'arbrisseau se charge sont les vertus qu'il acquiert, les sciences dont il est orné, une vertu en engendre une autre ; ces heureuses acquisitions s'entrelacent. Voilà l'explication de la double

tige ; on ne sait plus à laquelle de toutes ses belles qualités on peut attribuer les heureux fruits qu'elles produisent.

Toutes ces explications, aussi claires qu'elles semblent justes, se rapportent parfaitement au premier horoscope tiré au moment de la naissance du grand prince Simoustapha, qui devait parvenir un jour à être le modèle accompli des souverains de la terre. Que cet emblème mystérieux du rosier était consolant ! Ah ! que la réalité était encore au-dessus de ce magique tableau !

Le roi des Indes et son épouse, lassés d'avoir envoyé sans succès, dans les quatre parties du monde, des émissaires à la découverte de leur fils, se décident enfin à aller le chercher eux-mêmes et, ne doutant plus de son existence dans le monde habité, ils prennent le parti de voyager.

Si quelque censeur trouvait trop extraordinaire le silence de Simoustapha envers une famille qui devait lui être chère et le sort obstiné à contrecarrer les recherches qu'on avait faites pour le découvrir, on lui observera que, si le prince des Indes s'était fait connaître plus tôt, il aurait été rappelé dans les États de son père à l'époque de son mariage avec Ilsetilsone, que Setelpedour, digne d'un meilleur sort, serait demeurée reine de l'affreux Ginnistan et on admirera ici la souveraine sagesse qui achemine le succès de ses importants décrets, par le moyen des aveugles démarches des mortels.

Tout continuait d'être à Bagdad et à Casser-il-Harais dans la prospérité et le bonheur. La sage Zobéide, jugeant beaucoup mieux du bonheur de sa fille depuis qu'elle partageait avec Setelpedour le cœur de Simoustapha, convenait enfin que, de l'union d'un homme avec deux femmes, il pouvait résulter un grand avantage pour tous trois, pourvu qu'une des deux eût le don de la féerie.

Un bruit de guerre va séparer ce charmant ménage ; on écrivait de Bassora qu'une flotte innombrable menaçait la côte d'une descente ; le calife présume que les infidèles viennent se venger de leur défaite devant Damas, il ordonne des levées dans tout son empire ; deux cent mille hommes doivent marcher au secours de Bassora et des villes qui pourraient être attaquées ; Simoustapha en a le commandement.

L'armée se rassemble et se met en marche, elle arrive bientôt sous Bassora ; on fortifie tous les endroits où l'ennemi pourrait tenter une descente ; on observe la direction de la flotte ; les vents semblent lui faciliter l'approche de la terre et elle peut venir mouiller dans la rade de Bassora ; la portée des vaisseaux qui la composent présente un appareil redoutable ; cependant elle n'a commis aucun acte d'hostilité, les pêcheurs qui se sont trouvés à peu de distance d'elle n'ont point été

inquiétés et on peut s'assurer qu'elle n'est point montée par les infidèles : elle arbore le pavillon indien.

À ce signal, le cœur de Simoustapha s'est ému ; une chaloupe s'est détachée du plus gros des vaisseaux et s'avance vers la terre à force de rames. Simoustapha monte dans une des siennes avec le jeune Haroun son fils et se dirige au-devant de la chaloupe indienne. Quand elles sont à portée de la voix, un officier indien qui la montait demande la permission de prendre terre à Bassora ; il apprend que le roi des Indes est à bord d'un des vaisseaux pour aller chercher partout son fils Simoustapha et qu'il désire rendre hommage à son ami et allié le calife Haroun-Alraschid, en continuant de découvrir les traces de son fils ; il apprend aussi que l'épouse du monarque indien est embarquée avec lui.

Simoustapha cherche à contenir sa joie et ses pleurs : « Retournez au vaisseau, dit-il à l'officier, je monte à votre bord et j'y vais avec vous. » Il ordonne en même temps à son fils de faire préparer sur-le-champ la chaloupe du calife et de la faire accompagner par toutes celles qui sont dans le port ; il entre après cela dans la chaloupe indienne et se fait conduire au vaisseau d'où elle était partie.

Dans ce moment, le roi des Indes observait depuis son bord ce qui se passait dans cette entrevue des deux chaloupes ; il a vu un guerrier couvert d'armes brillantes entrer dans la chaloupe qui revient ; il fait ranger du monde aux escaliers pour lui aider à monter à bord et il l'attend lui-même sur le pont.

Simoustapha s'est bientôt précipité aux pieds de son père avant d'en être reconnu et les baigne de larmes ; le monarque étonné d'un hommage si éclatant dans une terre étrangère, relève l'homme ainsi prosterné devant lui ; l'abondance des larmes a beau lui voiler des traits si présents à son cœur et à son esprit, la nature a parlé ; ses sens affaiblis par la surprise l'ont fait chanceler contre le mât du vaisseau en s'écriant : « C'est mon fils ! »

Ce mot et l'accident ont fait accourir la reine, qui vient mêler ses pleurs et ses embrassements dans les bras de son fils et de son époux ; ils sont livrés tous trois aux plus douces sensations de la nature. Ce sentiment se ranime bientôt à la vue du rejeton qui arrive : le jeune et charmant Haroun, couvert à onze ans d'une armure complète, réunissant les grâces et l'innocence, est amené à bord par les chefs les plus considérables de l'armée musulmane et se trouve dans les bras des parents dont Simoustapha l'avait si souvent entretenu. Qui pourra jamais dépeindre la joie de cette heureuse famille ? Le roi des Indes est débarqué à Bassora, le calife est sans inquiétude sur cette flotte,

l'espoir de voir son ancien ami égaie ses vieux jours. Cette grande nouvelle est parvenue à Casser-il-Harais et la satisfaction passe du cœur des princesses dans celui des enfants ; il semblerait que les oiseaux la partagent, c'est un transport général.

L'armée du calife est congédiée, celle qui accompagne le souverain des Indes reste à Bassora ; lui-même est en marche pour Bagdad sous la conduite de son fils Simoustapha, que quatre mille chevaliers accompagnent, et le calife vient au-devant d'eux avec le plus magnifique de tous les cortèges ; ils sont réunis.

Bagdad a changé de forme, le monarque indien ne passe que sous des arcs de triomphe ; le calife a déployé toute sa puissance pour recevoir dignement son ami et son allié ; les actes de religion les plus solennels consacrent par leur éclat tant de brillantes cérémonies, et les réjouissances publiques les couronnèrent.

Il restait au roi et à la reine des Indes un voyage bien intéressant à faire ; c'était celui de Casser-il-Harais, où étaient les deux princesses épouses de Simoustapha et leur charmante famille.

Le calife ordonna bien vite les apprêts, qui ne cédaient en rien à ceux dont Bagdad venait d'être témoin ; les princesses en ont été prévenues ; on voit bientôt flotter dans les airs les étendards du calife et du roi des Indes. Des courriers ont précédé l'avant-garde ; ils arrivent enfin et ces deux familles éprouvent dans des épanchements réciproques les plus douces sensations de la nature ; la reine des Indes reconnaît alors toutes les fleurs du premier rosier et ne peut se rassasier du plaisir de les voir et de les rapprocher tendrement de son sein.

Après un repas magnifique, on entre dans le jardin enchanté, où les attendait une fête aussi ravissante qu'inopinée.

À l'ordre des trois oiseaux du paradis, tous les autres se sont rassemblés et font entendre un concert mélodieux ; s'ils s'arrêtent un moment sur le gazon, c'est pour offrir à l'œil un parterre de fleurs animé.

Au son de cette harmonie, les gazelles et d'autres petits animaux semblent bondir en cadence et former des danses champêtres. Les poissons argentés des bassins ont quitté le fond sablé sur lequel ils reposent et font réfléchir sur leurs écailles variées les rayons brillants du soleil ; l'eau paraît un arc-en-ciel liquide dont la variété des nuances charme les yeux ; si nos amants s'égarèrent dans ces bosquets ravissants, c'est pour se rendre compte de leurs jouissances et les partager.

Mais il est temps que le roi des Indes aille faire jouir ses sujets du succès de son voyage ; il doit emmener Simoustapha et ses deux

épouses ; pour se dédommager de cette privation, le calife garde auprès de lui le jeune Haroun-ben-Alraschid, à qui on fait épouser la fille unique d'un des fils que le commandeur des fidèles avait perdu et il devient dès lors son successeur désigné.

Simoustapha, Ilsetilsonne et Setelpedour vont s'embarquer pour les Indes avec leur famille ; on se sépare en pleurant du jeune Haroun ; il accompagne ses parents jusqu'au bord de la mer et, après les avoir embrassés : « Levez une armée, dit-il à son père, j'en demanderai une au calife et, unis ensemble, nous ramènerons à nous tous les infidèles après les avoir domptés ; j'aurai le plaisir de vous revoir, je conduirai avec moi ma petite femme Yalidé, nous nous verrons, nous nous embrasserons, je caresserai ma mère et mes sœurs et nous serons tous heureux. »

Déjà les vaisseaux ont abandonné la mer de Bassora, ils cinglent vers les côtes de l'Inde, où ils arrivent après une heureuse traversée, les vœux du peuple sont comblés ; Setelpedour y trouve la paix et le bonheur, bien préférables à toutes les couronnes du Ginnistan et Simoustapha recueille enfin le prix des vertus dont le philosophe persan avait jeté le germe dans son cœur.

Schéhérazade, ayant fini l'histoire de Simoustapha, s'arrêtait un moment : « Est-ce là toute l'histoire ? dit le sultan ; elle m'a fort intéressé, surtout à cause des oiseaux : je suis bien fâché qu'ils ne soient pas partis tous les trois pour les Indes, ils n'auraient pas peu contribué à conserver la paix dans le ménage ; ma fantaisie à moi, serait d'avoir de ces oiseaux-là ! Vous m'avez (car je n'oublie rien) parlé d'un pêcheur qui voulait jeter à l'eau des filets de soie ; j'irais volontiers à la chasse des oiseaux de paradis avec des réseaux de semence de perles.

« Cette fantaisie serait dangereuse, oh ! magnanime sultan, répondit Schéhérazade, les oiseaux du paradis ne donnent pas dans de semblables pièges, vous pourriez prendre de ceux du Ginnistan, qui vous sembleraient tout aussi beaux, mais qui en dedans comme au-dehors ne sont que perfidie et mensonge. Comme le jour n'est pas encore prêt à paraître, je pourrais raconter à votre Hautesse une histoire bien tragique, mais assez courte, qui servirait à vous défier du commerce des oiseaux merveilleux : c'est celle d'Alibengiad, sultan d'Herak. — Je l'écouterai avec plaisir, reprit le sultan. » Et Schéhérazade parla ainsi.

## HISTOIRE D'ALIBENGIAD, SULTAN D'HERAK, ET DES FAUX OISEAUX DU PARADIS

Alibengiad, sultan d'Herak et descendant d'Ali, faisait la guerre au calife Moavie<sup>1</sup>. Il croyait tendre un piège au calife en l'attirant dans une gorge des hauteurs dont il s'était rendu maître. Moavie fait marcher lentement son armée et de manière à faire croire à son ennemi qu'il était sans défiance sur la ruse employée contre lui ; mais il est bientôt défait, son armée est mise en pièces ; Alibengiad lui-même est prisonnier et il est renfermé dans une forteresse sur le bord d'Aggiala<sup>2</sup>, à quelques lieues de Casser-il-Harais<sup>3</sup>.

Ce prisonnier, homme d'un caractère féroce, avait pendant son règne fait le malheur de bien des gens et ne pouvait supporter le sien. Il passait continuellement d'un lâche abattement à des emportements qui tenaient du délire.

Il n'avait pour toute société qu'un eunuque de quinze ans qu'on avait enfermé avec lui et passait son temps à jaser avec ce jeune homme aussi simple qu'ignorant. Il s'étonnait avec lui qu'un homme comme Moavie, qui passait son temps en prières, prît tout-à-coup dans les combats des partis qui déconcertaient ses ennemis et qu'il pressentît des projets sans paraître les avoir examinés.

« Notre calife, disait l'eunuque, n'a pas besoin de tant d'espions, ni de se donner tant de soins : quand on lui dit que les ennemis viennent, il monte son chameau avec ses petites provisions ; son oiseau du paradis le précède et lui marque les endroits faibles de l'ennemi, ses ruses, ses moyens. — Qu'est-ce que c'est que cet oiseau ? dit Alibengiad. — N'avez-vous pas entendu parler, répondit l'eunuque, des oiseaux qui sont dans les jardins de Casser-il-Harais, tout près d'ici ?

<sup>1</sup> Il s'agit de Mu'awiya, 1<sup>er</sup> calife de la dynastie omeyyade (602-680). Le contexte historique est celui de la lutte entre Chiites (partisans d'Ali, cousin et gendre du prophète) et Sunnites.

<sup>2</sup> Il s'agit du Tigre qui, en arabe, se nomme Dijla.

<sup>3</sup> Sur Casser-il-Harais, voir la note p. 399.